San Francisco Public Library
3 1223 0034 6819 7

FRENCH
B B996mr 2

Maurois

Byron. v.2.

311690

DEC 27 1930 2/15/32 88807

FRENCH BOOK NO. B B996MR 2 | ACCESSION 311690

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY
VITA SINE LITERIS MORS EST

FORM 3431 30M 11-39

INTERNATIONAL CENTER

ANDRÉ MAUROIS

BYRON

TOME II

GRASSET

50e Edition

BYRON

DU MÊME AUTEUR

Les Silences du Colonel Bramble. | *Les Discours du docteur O'Grady.*
Ni Ange ni Bête.

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

I. — BIOGRAPHIES

Ariel ou la vie de Shelley. | *La Vie de Disraëli.*

II. — ROMANS

Bernard Quesnay. | *Climats.*

ESSAIS

Les Mondes Imaginaires. | *Dialogues sur le commandement.*
Etudes anglaises. | *La Conversation.*

Rouen.

ANDRÉ MAUROIS

BYRON

II

PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES

FRENCH B B996mau2
v.2
Maurois, Andrbe,
1885-1967.
Byron ...

[1930]
311690

3 1223 00346 8197

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by André Maurois, 1930.

XXIII

La Lune de mélasse [1]

> Je ne puis pas encore maintenant déterminer jusqu'à quel point il était et n'était pas un acteur.
>
> Lady Byron.

La voiture roulait vers Halnaby, maison prêtée par Sir Ralph pour la lune de miel, emportant une femme amoureuse et inquiète, un homme nerveux, exaspéré. Ah ! pourquoi s'était-il marié ? Pour sauver Augusta ? Pour en finir ? Pour satisfaire son orgueil ? Maintenant il aurait toute

1. Le seul document sur ce que furent ces premières semaines de mariage est le témoignage de Lady Byron. Il est inédit, sauf les fragments qu'en a publiés Miss Mayne. C'est un texte émouvant et qui rend un son de vérité. J'en donne ici de nombreux passages, ceux surtout qui se rapportent aux croyances de Lord Byron. Nous avons une confirmation de l'effroi qu'avait conservé Lady Byron de ce séjour, dans Hobhouse (II 281) qui n'est pas suspect de partialité pour elle, et qui dit qu'elle semblait toujours terrifiée quand elle parlait de sa résidence à Halnaby.

sa vie près de lui cette inconnue grave et maladroite qui déjà l'observait, le jugeait. Une haine un peu folle montait en lui. Il se mit à chanter, sauvagement, comme il faisait quand il était malheureux.

Ils traversèrent la ville de Durham. Les cloches sonnèrent. « Pour notre bonheur, je suppose ? » dit Byron, sarcastique. Les champs et les bois étaient couverts de neige. Il parla. Il dit que ce mariage n'avait été pour lui qu'une revanche. C'était le nouveau mythe auquel, dans son désarroi, il s'attachait. Il avait toujours eu besoin, pour se supporter, de se voir comme le héros d'un roman. Le mariage le liait, pour un temps au moins, à une seule femme ? Soit. Le drame se jouerait entre elle et lui.

Il n'était pas vrai qu'il l'eût épousée par vengeance. Au temps de la première demande, le mythe avait été tout différent. Alors il avait souhaité et espéré le bonheur par la domination d'une femme sur lui. Mais la véritable Annabella n'ayant pu être cette femme, il lui distribuait maintenant le rôle de victime. L'idée d'une revanche, patiemment préparée depuis le premier refus, était un beau sujet d'agitation byronienne. Il avait aimé l'histoire d'Ali Pacha faisant prisonnier, après quarante-deux ans, l'homme qui avait ravi l'une de ses sœurs et le faisant supplicier. *Crede Biron.* Un Byron n'oubliait jamais. Ainsi rêvait-il, s'excitant lui-même:

« Oh ! comme vous avez été dupe de votre imagination ! Comment est-il possible qu'une femme de votre bon sens ait pu former l'absurde espoir de me réformer, moi ?... Il fut un temps où vous auriez pu me sauver ; *maintenant* il est trop tard... Il suffit que vous soyez ma femme pour que je vous haïsse — *maintenant*. Quand je me suis offert, la première fois, vous pouviez tout. *Maintenant* vous verrez que vous avez épousé un démon. » Puis, quand il vit qu'elle avait peur, il rit si naturellement qu'elle se dit qu'il n'était pas sérieux. Son courage, l'autorité que les siens avaient tant admirée, abandonnaient Anabella. Elle se demandait combien de temps Byron allait la traiter ainsi ? « Aussi longtemps, lui aurait répondu Hobhouse, si elle avait pu le consulter, aussi longtemps que vous y ferez attention. » Mais elle y faisait, hélas, attention. Ses lectures, son bonheur, ses succès de jeune fille gâtée, sa dangereuse confiance en elle-même ne l'avaient guère préparée à comprendre et à calmer un Byron.

Vers le soir, la voiture s'arrêta devant Habnaby. Sous la neige qui tombait, dans la nuit, cette maison vide semblait sinistre. Annabella descendit avec un air et une attitude de désespoir. Pendant le dîner, il lui dit : « Maintenant je vous ai en mon pouvoir et je vais vous le faire sentir. » Il lui parla de William Lamb : « Caroline Lamb doit être, pour le cœur de son mari, comme une goutte d'eau tombant perpétuellement. Cela ruine

et pétrifie. » Et il ajouta, avec son terrible regard en-dessous : « Vous verrez que vous avez choisi un compagnon du même genre. »

Il appela la période qui suivit leur « lune de mélasse » et jamais la lune inconstante ne fut à la fois plus brillante et plus voilée de nuages. Byron était le plus terrible, mais aussi le plus attachant des maris. Pendant de courts moments son humeur se levait comme un brouillard matinal. Alors la conversation devenait familière et gaie ; il se plaisait à faire parler sa femme de mille absurdités puériles. Il l'appelait *Pippin*, pomme de reinette ; il la plaisantait sur son calme, et ces instants de détente devenaient pour Annabella des souvenirs d'autant plus doux qu'ils étaient rares, « sources trouvées dans le désert, » disait-elle. Puis, dès qu'à certains tours de phrases un peu solennels il craignait de la voir tomber dans ce qu'il appelait « sermons et sentiments », il devenait brutal. Excité par le son de ses propres violences, incapable de se contenir, il disait tout, avec une franchise dure. Annabella avait vingt-deux ans et ne savait rien de la vie ; ce qu'elle en découvrait était bien différent de ce qu'elle avait imaginé.

Elle avait à côté d'elle un être à la fois remarquable et naïf. Il était d'une susceptibilité douloureuse, d'un égoïsme physique et moral presque incroyable. Il parlait, sans jamais se lasser, de sa santé, d'un cheveu tombé, d'une dent gâtée. Pour ce qui touchait à son infirmité, son amour-

propre était à vif. Pendant les premiers jours il ne lui en dit rien ; ce fut elle qui, voulant délivrer leur vie commune de cette gêne, aborda ce sujet la première, après avoir lu un article d'Erasmus Darwin sur les maladies de la volonté. Darwin disait qu'un patient peut être soulagé en parlant librement de son mal. En effet, à partir de ce moment, il admit qu'elle savait, mais toujours avec un rire contraint et en disant « mon petit pied. » Quand il se promenait sur la route, si on entendait au loin des pas, il s'arrêtait net et se tenait immobile pour qu'un inconnu ne le vit pas boîter, ou bien il courait. Il avait horreur d'être observé ; tout regard qui se posait sur lui provoquait un accès de colère.

Tout de suite il essaya de lutter contre les sentiments moraux d'Annabella. « Ce n'est que le premier pas qui coûte », lui disait-il. Le soir, il essayait de lui prouver qu'il n'y a aucune vérité en religion, ni en morale. Il terminait d'un air de défi : « Maintenant, convertissez-moi ! » Elle n'essayait pas de répondre. Elle se disait que le pardon, la résignation, le courage et la gaieté seraient les meilleurs moyens de lui prouver que tous les hommes ne sont pas mauvais. Ce qu'il appelait religion, c'était cette sombre doctrine de son enfance qui, découvrait-elle, avait eu sur lui une grande influence et qui, combinée avec ses deux ans de vie dans le monde musulman, avait formé son fatalisme. Ce n'était pas ainsi qu'Anna-

bella concevait l'action de la Providence : « Je croyais, moi, à la présence vivante de Dieu avec ceux qui désiraient, non leur propre volonté, mais la sienne. »

Avant de vivre avec Byron, elle l'avait cru sceptique, voltarien. La vérité lui semblait maintenant toute différente. Chez son mari l'intelligence était voltairienne, mais un calvinisme latent imprégnait les profondeurs de l'esprit. Aucune créature ne pouvait avoir un sens plus accablant d'une volonté divine, mais à ses yeux la justice de Dieu n'était tempérée par aucune pitié. Sa religion était toute crainte et, par conséquent, rébellion. Il croyait que les uns étaient destinés au Ciel, les autres à l'Enfer, et qu'il appartenait à cette dernière classe, d'où une naturelle fureur contre le tyran de l'univers, une débauche désespérée. Un jour, après une violente, discussion, il tomba dans un fauteuil et dit à sa femme : « Le plus terrible de tout, c'est que je crois ! » Quand il pensait à ce Dieu qui se réjouit des souffrances de ses créatures, qui en rit peut-être, il s'indignait. « Tout le mal, notait tristement Annabella, vient de cette malheureuse foi de son enfance, qui niait le retour de l'Enfant Prodigue. »

Couple vraiment tragique, car les qualités même de chacun d'eux, combinées avec les défauts de l'autre, ne pouvaient créer que de la souffrance. Annabella, par ses discours, par le

sujet habituel de ses pensées, ramenait Byron vers le côté sérieux de sa nature. Or contraindre Byron à penser à l'ordre de l'univers, c'était le pousser à être violent. Ce n'était pas sans raison qu'il aimait les femmes jolies et un peu folles. Le salut eût été dans une légèreté dont Annabella était incapable. L'intelligence psychologique était loin de lui manquer ; elle analysait parfaitement le caractère de Byron : « Son malheur, écrivait-elle, est une passion pour l'excitation que l'on trouve toujours dans les tempéraments ardents, quand les buts poursuivis ne sont pas jusqu'à un certain point organisés. C'est l'ennui d'une existence monotone qui conduit les êtres de ce type, même quand ils ont bon cœur, dans les chemins les plus dangereux... L'amour de tourmenter vient de cette source, comme celui de la boisson et du jeu. » On ne pouvait mieux dire, mais elle ne savait pas en tirer les nécessaires conséquences.

Parfois quand il lui expliquait que rien n'a d'importance, que la morale est une question de climat, d'époque, elle désirait le croire. « Je puis me souvenir, dit-elle plus tard, d'avoir souhaité comprendre que mon devoir était de tout abandonner pour lui, de devenir son esclave et sa victime... Une femme ne peut aimer un homme pour lui-même si elle ne l'aime pas dans ses crimes... Aucun autre amour n'est digne de ce nom. » Mais son incorruptible raison lui refusait le droit à la faiblesse ; la logique d'Annabella était trop

ferme pour que son cœur pût la transformer.

Elle était étonnée de le trouver superstitieux. En lui coexistaient un esprit clair et des craintes puériles. Il lui racontait que, dans son enfance, à Aberdeen, il avait été très effrayé de vivre près d'un cimetière. Toute coïncidence était un miracle. Il croyait aux présages : porter une robe noire était dangereux, une chauve-souris qui entrait portait malheur. Une nuit, dans le jardin blanc de neige, ils regardèrent un petit nuage moutonneux qui approchait de la lune. « S'il passe sur la lune, tout est perdu pour moi, dit Byron. S'il s'en éloigne, je suis sauvé. » Le nuage passa sur la lune.

Comme l'alliance de Lady Byron (l'anneau de la Douairière) était trop grande, elle l'avait entourée d'un fil noir pour la faire tenir. Quand Byron vit ce fil, il poussa un cri : « Un fil noir ! » Il voulut qu'elle l'enlevât. Quelques instants après, debout devant la cheminée, elle mit ses mains derrière son dos et l'alliance tomba dans le feu. Cet accident affecta Byron pendant plusieurs heures. Il avait des croyances si extraordinaires qu'elle se demandait souvent s'il était sérieux. Peut-être ne l'était-il qu'à moitié ; il avait toujours aimé les mystifications. Par exemple il racontait qu'il était un ange déchu, non pas symboliquement, mais à la lettre. Il disait à Annabella qu'elle était une de ces femmes dont la Bible parle, aimée par un exilé du ciel. Il trouvait des oracles jusque dans ses

lectures. Il n'avait pas oublié Zeluco ; il en parla longtemps à Annabella. Zeluco finissait par étrangler son enfant. Byron dit : « Ce sera ainsi pour moi. J'étranglerai le nôtre. » Il croyait qu'une force invincible le poussait au mal. Souvent il disait : « Mon destin est que je dois retourner en Orient ; oui, je dois retourner en Orient pour y mourir. » Mon destin... Pour lui, la figure de l'avenir était toute dessinée par avance dans les constellations et les présages. Mrs Williams, la devineresse, avait dit qu'il mourrait à trente-sept ans. Il le croyait. Lady Byron, femme de science, écoutait souvent son mari avec un étonnement anxieux. Était-il fou ? Ou jouait-il la comédie de la folie ? Elle ne savait.

***

Mais ce n'était pas tout. Sous cette première zone de mystère, déjà si sombre, Annabella devinait maintenant qu'elle en trouverait une seconde, plus noire encore. Dès le premier matin, Byron reçut une lettre d'Augusta. Il la lut à Annabella avec une sorte de transport d'exultation : « *Très cher, premier et meilleur des êtres humains*... Que pensez-vous de cela ? » lui demanda-t-il.

Quelques jours après leur mariage, à Halnaby, il lui fit voir dans une glace qu'elle lui ressemblait un peu. Elle dit en riant : « Comme si nous étions frère et sœur... » Il la prit par le poignet et

cria : « Où avez-vous entendu cela ? » Un autre jour, sans aucun dessein, mais peut-être parce qu'une inconsciente inquiétude flottait en son esprit, elle lui parla de la tragédie de Dryden sur l'inceste, *Don Sebastian*, et cette fois encore il eut un accès de colère. Il semblait avoir horreur de ce sujet et il y revenait sans cesse. La jeune femme, naïvement, essayait de comprendre en employant ses méthodes d'étudiante : « Ma raison et mon jugement étaient dans une large mesure inutiles. Il me fallait trouver l'inconnue d'un problème sans avoir les données nécessaires pour la solution. » Elle avait l'impression qu'il l'avait épousée, non par revanche comme il disait, mais pour cacher quelque affreux crime qu'elle n'arrivait pas à imaginer. Elle se demanda s'il n'avait pas eu pour maîtresse une femme en laquelle il aurait reconnu ensuite une fille naturelle de son père.

La nuit, elle le voyait agité par des cauchemars. Il parlait en dormant. Il se levait et se promenait à grands pas, en brandissant des pistolets et des poignards. Il se recouchait et grinçait des dents. Elle venait poser sa tête sur son épaule pour le calmer. « Il vous faudrait un oreiller plus doux que mon cœur », dit-il une nuit. Elle répondit : « Je me demande lequel se brisera le premier, le vôtre ou le mien ? » Une fois, elle lui demanda doucement : « Si vous avez séduit quelqu'un, dites-le moi. Est-ce qu'Augusta le sait ? » Il lui avoua qu'il y avait en effet dans sa vie un secret

terrible : « Je vous le dirai quand vous aurez eu un enfant. » Souvent elle pensa s'enfuir, le quitter, mais elle l'aimait et le plaignait. « Alors, pour la première fois de ma vie, je sus ce que c'était que d'être seule avec Dieu. »

Et lui ? Que pensait-il de cette femme si différente de toutes celles qu'il avait eues ? Quelquefois elle l'émouvait ; il lui disait qu'elle était un très bon argument en faveur de l'immortalité : « Si quelque chose pouvait me faire croire au ciel, c'est votre expression en ce moment. Pauvre petite chose, vous auriez dû épouser un homme meilleur. » Il avait pitié d'elle, et pourtant il était inexorable. Depuis *Childe Harold*, il avait été le comédien de sa propre vie. Jamais il n'avait trouvé public plus crédule que cette jeune femme studieuse et terrifiée. Si elle avait eu le bon sens de sourire, il eût aussitôt transformé son rôle. Il aurait eu besoin près de lui à ce moment d'une tranquille épicurienne, comme Lady Oxford. Annabella le perdait par sa gravité. Il le lui disait : « Je ne demande à une femme que de rire ; en dehors de cela je me moque de ce qu'elle est. Je peux faire rire Augusta de n'importe quoi. Personne ne me rend heureux, sauf Augusta. »

Comment pouvait-il être si brutal, lui qui se croyait le plus doux des hommes, lui que la présence d'une femme, même vieille et laide, apaisait, lui qui avait traité la frêle Lady Frances avec tant de tendresse délicate ? Il ne le comprenait

pas lui-même. Il était un Byron. Une colère folle montait. « Vous ne savez pas quel monstre une mauvaise passion peut faire de moi. » Il se sentait prisonnier de cette femme. Il lui avait demandé de rompre leurs fiançailles. Elle avait voulu l'épouser ; elle avait dit qu'elle ne regretterait rien. Maintenant elle était là, dans sa vie, étrangère. Peut-être aurait-il eu pitié d'elle si elle avait paru faible, mais elle cachait trop bien sa faiblesse. Elle n'avait ni la timidité inquiète d'Augusta, ni la fragilité effarouchée de Lady Frances, mais un air imperturbable, de grosses joues roses. Elle affirmait, elle jugeait, elle tranchait. Elle mangeait lentement, méthodiquement, alors qu'il finissait, lui, un repas en quelques instants. Elle parlait de ses sentiments. « Surtout ne soyez pas sentimentale ! » lui criait-il, mains levées vers le ciel. Elle prenait tout à la lettre. « Si vous ne faisiez pas attention à mes mots, disait-il, nous nous entendrions très bien. » Il avait besoin de calme, de solitude ; c'était terrible d'être toujours deux. Sans cesse il la renvoyait de la chambre en disant : « Je n'ai pas besoin de vous », ou encore : « J'espère que nous n'allons pas toujours être ensemble ? Cela ne ferait pas mon affaire, je vous assure. » Et une autre fois : « Le seul bon côté du mariage, c'est qu'il vous délivre de vos amis. »

Déjà il ne doutait plus de la fin prochaine de sa fidélité conjugale. Il avait un jour demandé à Lady Melbourne : « Un homme marié peut-il

avoir des maîtresses ? » Maintenant il lui écrivait : « J'admire la prudence de votre style depuis que je suis en pouvoir de femme, mais je *t'aime*, ma tante, et vous pardonne vos doutes jusqu'à ma prochaine aventure. » La vieille dame, qui jugeait que Byron avait causé dans cette famille assez de scandales, souhaitait qu'il se tînt tranquille. « Je vous donnerai de bons conseils, lui disait-elle. Je suis votre corbeau blanc ; évitez le corbeau noir. » ... « Je suppose que votre *corbeau noir* est X ? répondait Byron, mais je continue de l'aimer bien que j'aie chez moi de quoi m'empêcher d'aimer personne essentiellement pour quelque temps à venir. » *Essentiellement*, le mot amusa Lady Melbourne : « Je ris beaucoup de votre *essentiellement*. A-t-on jamais auparavant employé ce mot dans un tel sens ? ».

Il avait d'abord décidé qu'il quitterait Halnaby le 20 janvier, pour passer le 22, jour de sa fête, à Seaham, chez les Milbanke. Au dernier moment il découvrit que le 20 était un vendredi, déclara qu'il ne voyagerait pas ce jour-là et que l'on partirait le 21. Lady Byron sourit un peu. Gêné, il expliqua que le vendredi était le dimanche mahométan et qu'il avait l'habitude de l'observer. Il n'était pas de mauvaise humeur et, pendant le trajet, lui dit que leur ménage n'irait pas mal. « Je crois que vous savez maintenant assez bien

à quels sujets il ne faut pas toucher », ajouta-t-il en la regardant en face.

Il commençait à reconnaître en elle des qualités. Pendant ces cruelles semaines de Halnaby, elle avait travaillé pour lui. Elle avait copié les *Mélodies Hébraïques* qu'il écrivait pour le musicien Nathan. Ils avaient parlé ensemble de leurs lectures. Elle était intelligente. Si elle n'avait pas été sa femme... Mais comment ne pas la rendre responsable de l'ennui massif du mariage ? Quoi de plus odieux, pour un homme qui a été libre, que de se trouver enchaîné par des beaux-parents, alors qu'il ne l'a jamais été par des parents ? Ce ne fut pas sans effroi que Byron retrouva, à Seaham, « *my papa, Sir Ralph.* » Le vieux baronnet au teint rose était cordial, mais il avait de bien fâcheuses habitudes et vraiment un goût incorrigible pour ce petit nombre de plaisanteries qu'il répétait sans se lasser. Il y en avait une sur le gigot de mouton à laquelle Sir Ralph tenait tant qu'il faisait servir du gigot à sa table plusieurs fois par semaine pour pouvoir la dire. Quand il restait seul avec Byron après le repas, il lui récitait les discours qu'il venait de faire aux contribuables de Durham. « Je suis en train d'écouter ce monologue qu'il plaît à mon beau-père d'appeler conversation ; il m'a aussi une fois joué du violon, ce qui m'a reposé. » Quelquefois Byron, excédé, se levait brusquement et abandonnait son beau-père, « le laissant terminer son discours devant les bouteilles,

qu'au moins il ne peut endormir. » Il allait rêver dans sa chambre, mais l'heure du thé sonnait et il devait retrouver la Famille. « Il faut maintenant que j'aille au thé, écrivait-il à Moore, — damné soit le thé. Je voudrais que ce fût le brandy de Kinnaird. » Augusta, maladroite (et peut-être jalouse) se moquait assez drôlement dans ses lettres de ce Byron domestiqué. Le soir, dans le salon qui avaient été le sanctuaire de son mariage, il bâillait hideusement, car cette partie de la nuit, la plus douce à Londres, était la plus assoupie à Seaham.

Si les beaux-parents l'ennuyaient, Annabella par contraste devenait une alliée et un refuge. Il l'avait maintenant baptisée *Pip* : « Vous êtes une gentille Pip — une bonne fille de Pip, et la meilleure femme du monde », lui disait-il un soir où elle lui avait apporté sa citronnade au lit. De temps à autre, il y avait encore des incidents bizarres. Comme ils avaient joué aux bouts-rimés, Byron proposa d'envoyer les papiers à Augusta que cela distrairait. Sa femme dit : « Je ferai des croix sur les vôtres, pour les distinguer des miens. » Il pâlit. « Ah ! non, dit-il, ne faites pas cela, vous lui feriez une peur terrible. » Elle passa toute la nuit à se demander ce que ces croix pouvaient signifier.

Sur la plage, il devenait pour elle un compagnon naïf et gai. Il y avait là un grand rocher qu'on appelait « le lit de plumes » ; c'était leur promenade accoutumée ; il la défiait d'arriver aussi vite que

lui et grimpait devant elle, très agile dès qu'il courait. C'était ce qu'elle appelait son côté enfant, un état où, pendant un court moment, il ressemblait à un enfant joueur et innocent. » Il lui arrivait aussi de parler de lui-même, comme les petits enfants, à la troisième personne. Dans ses crises de tristesse, il disait : « Byron est un serin — ah ! oui, il est un serin ! » et amèrement : « Pauvre Byron — pauvre Byron ! » Annabella était touchée par le ton désespéré qu'avait alors sa voix. Vers la fin du séjour, une nuit, il lui dit : « Je crois que je vous aime. » Ce n'était pas tout à fait impossible. Elle devenait ce dont il avait besoin, une habitude. Elle connaissait maintenant la marche sautillante, les pistolets au chevet du lit, les sujets interdits. S'il était resté plusieurs mois à Seaham, peut-être se serait-il accommodé de cette routine, comme jadis des autres.

Byron à Moore : « Je suis dans un tel état de monotonie et de stagnation, et tellement occupé à manger des fruits — à flâner — à jouer à des jeux de cartes assommants — à bâiller — à essayer de lire de vieux annuaires et les journaux, à ramasser des coquillages sur la plage — et à regarder pousser des groseilliers rabougris dans le jardin — que je n'ai ni le temps, ni l'esprit de vous en dire plus... Mon épouse et moi, nous nous entendons à merveille. Swift dit « qu'aucun homme *raisonnable* ne s'est jamais marié ; » mais, pour un sot, je crois que c'est le plus ambroisial de tous

les états. Je continue à penser qu'on devrait faire des mariages à *bail* ; mais je suis sûr que je renouvellerais le mien à l'expiration, même si la période suivante était de quatre-vingt-dix-neuf années. »

Il avait été convenu que les Byron partiraient au printemps pour Londres et, le 9 mars, la voiture une fois de plus les emporta. Byron aurait voulu s'arrêter seul chez Augusta, à Six Mile Bottom, mais sa femme avait insisté pour l'y accompagner. Augusta hésita longtemps avant d'accepter de les recevoir. Elle n'avait pas de place, la maison était petite, elle ne savait pas si le Colonel serait absent. Enfin elle les invita. Dans la voiture, en quittant Seaham, Byron montra de la mauvaise humeur : « Pourquoi est-ce que votre mère, en partant, vous a recommandée à ma protection ? Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Est-ce que vous n'êtes pas capable de veiller sur vous-même ? Je ne voulais pas de vous pour ce voyage. » Annabella dit qu'elle tenait à rendre visite à Augusta. « Augusta est une sotte », dit-il, puis, d'un ton sombre : « Ah ! oui, Augusta est une sotte ! » Vers le soir, il devint plus tendre : « Vous m'avez épousé pour me rendre heureux, n'est-ce pas ? Eh bien, vous me rendez heureux. »

Augusta les reçut avec calme. Elle ne dit presque rien et n'embrassa pas sa belle-sœur. Les deux femmes montèrent ensemble jusqu'aux chambres et là, Annabella, la première, prit Augusta dans

ses bras. Après le dîner, Byron demanda du brandy, se mit à boire, et conseilla à sa femme d'aller se coucher. « Nous pouvons nous amuser sans vous, ma charmante », lui dit-il et, un peu plus tard, quand il monta dans sa chambre : « Maintenant que je l'ai, elle, vous vous apercevrez que je peux me passer de vous, de toutes manières. Je vous ai dit que vous étiez une sotte de vouloir venir ici et que vous auriez mieux fait d'y renoncer. » Cette scène avait paru extraordinaire à Annabella. Elle pensa que Byron avait eu une passion pour Augusta, mais que celle-ci l'avait repoussé. Le lendemain matin, Augusta les accueillit tous deux avec son extraordinaire tranquillité. « Eh bien, *Guss*, dit Byron, je suis devenu un homme très moral, n'est-ce pas ? » Augusta parut gênée et dit : « J'ai déjà observé quelques progrès. »

Pendant ce séjour, Mrs Leigh fut très bonne pour Annabella. On eût dit que Byron la pressait et qu'elle cherchait à le fuir, mais qu'en même temps elle était effrayée par lui. Il se plaisait à des allusions de plus en plus directes : « *We must fly, we must part*... vous vous rappelez, *Guss*, quand j'ai écrit ces vers pour vous ? » Annabella fut frappée par la particulière beauté de son expression quand il regardait la petite Médora. « Vous savez que celle-ci est ma fille, » dit-il en la montrant. Mais comme elle était sa filleule, la phrase pouvait sembler naturelle. Il avait fait

faire, à Londres, deux broches contenant les cheveux d'Augusta mêlés aux siens. Toutes deux étaient formées de lettres et de croix : *A-B-+++*. Il en donna une à Augusta et dit, en montrant Annabella : « Ah ! si elle savait ce que cela veut dire. » Mais Lady Byron ne voulait pas comprendre. Il lui semblait que son devoir était de repousser tant qu'elle le pouvait un soupçon si terrible pour son mari. Elle éprouvait un sentiment « d'horreur et de pitié sans mesure. » Elle se promit solennellement de ne jamais agir comme si elle avait une telle pensée [1].

1. D'après les documents il semble que, si Lady Byron dès ce moment avait des soupçons sur les rapports de Byron avec sa sœur, Augusta et Byron, malgré les propos imprudents de ce dernier, aient conservé à cet égard un surprenant sentiment de sécurité. En effet, dans les lettres échangées, en 1816, entre Lady Byron et Mrs Leigh, Lady Byron ayant écrit à sa belle-sœur que « dès la première semaine de son mariage cette pensée l'avait presque rendue folle », Augusta répond, le 15 juillet 1816 : « *L'illusion* dont je vous parlais était une *entière ignorance* que vous pussiez même suspecter que j'avais causé ou augmenté votre souffrance... Je me rappelle maintenant « certaines choses » auxquelles vous faites allusion. Vous pourriez en ajouter d'autres qui ne pouvaient que me tromper. C'est pour moi comme un *horrible rêve*... Souvent j'ai pensé que j'aurais dû me confier sans réserve à vous. Mais le secret semblait un devoir dans de telles circonstances. » Nous lisons aussi dans le Mémoire de Lady Byron : « Elle (Augusta) m'a dit qu'elle n'avait jamais soupçonné mes soupçons, sauf au moment, au cours de l'été 1815, où je souhaitai de façon évidente qu'elle nous quittât. Mais elle avait souvent dit à Byron qu'il disait devant moi de telles choses que *toute autre* femme eût été amenée à comprendre. Il la rassurait quand elle avait de tels doutes. »

*
* *

Cependant les deux *A* faisaient de longues et amicales promenades dans le parc, en parlant de Byron. Annabella, désespérée, prenait Augusta pour confidente. Elle était étonnée par l'humilité de l'affection que lui témoignait sa belle-sœur. « Vous êtes bonne pour moi, disait Augusta, parce que vous ne me connaissez pas. » Elle donnait à Annabella des conseils sur le régime qu'il faudrait faire suivre à Byron. Obéissant à la nature de son esprit qui la poussait toujours à ramener à son propre niveau les événements les plus tragiques, elle croyait que les colères de son frère venaient de ses mauvaises digestions. Il jeûnait pour ne pas engraisser puis, affamé, faisait un grand repas. Alors il souffrait et prenait des doses trop fortes de magnésie. Tout le mal était là, expliquait Augusta. Annabella disait que Byron était un mari difficile, qu'elle espérait le conquérir par son affection. L'autre répondait qu'il fallait avoir bon espoir, parce que l'habitude avait un pouvoir immense sur Byron.

Malgré la bonté réelle de Mrs Leigh, le séjour fut un cauchemar pour Annabella. Byron, irrité contre lui-même, contre sa femme, contre sa sœur, gagné par la frénésie redoutable de l'homme auquel un plaisir attendu est refusé, buvait, pour oublier, et la violence de ses propos en

était augmentée. Il forçait Augusta à lire à haute voix les lettres qu'elle avait reçues de lui pendant les deux dernières années, lettres où il parlait avec cynisme de son indifférence pour Annabella, de ses maîtresses. Puis, se tournant vers sa femme, il lui disait : « Et pendant ce temps-là vous croyiez que je mourais d'amour pour vous ! » Le soir, il renvoyait Annabella de bonne heure et restait une ou deux heures avec Augusta. Lady Byron se sentait si malheureuse qu'elle ne pouvait manger et mourait de faim. Quelquefois elle s'enfermait pour pleurer jusqu'à ce qu'elle fût apaisée. Elle se disait : « C'est impossible... C'est impossible. » Un jour elle fit voir à Augusta une citation de Mme Necker : « Les peines auxquelles on n'a pas contribué s'effacent, mais les remords fixent les époques et les sentiments. » Augusta la regarda sans rien dire et Annabella eut l'impression qu'une entente muette venait de s'établir entre elles.

Vers la fin du séjour, le réel devenant insupportable, Lady Byron chercha refuge dans la contemplation et dans l'extase. Elle lisait la Bible et, y trouvant des passages qui convenaient à ses émotions, atteignait à un enthousiasme mystique. Elle se constituerait la gardienne de ces deux créatures perdues, elle les sauverait. Mais comment sauver un homme que l'on aime et qui vous hait ?

Ce fut chez Augusta que Byron apprit le retour

de l'Ile d'Elbe, la défection des troupes royales, le vol de l'Aigle. Cette nouvelle l'enchanta. Donc sa petite pagode n'était pas brisée. « Et maintenant, s'il ne rosse pas les Alliés, nous n'en aurons pas pour notre argent. S'il peut prendre la France à lui tout seul, du diable s'il ne peut pas repousser les envahisseurs avec l'aide de la Garde Impériale. Il est impossible de ne pas être ébloui et écrasé par toute cette carrière. » Londres était stupéfait et houleux. Au Cocoa Tree, on donnait les Bourbon à quinze contre cinq. Hobhouse jouait Napoléon. Le 23, on sut que l'Empereur était à Paris. En vingt jours, il avait traversé la France. Le drapeau tricolore flottait dans les ports, en face des falaises de Douvres. C'était vingt ans d'histoire à recommencer.

Byron, en d'autres temps, eût souhaité parler de ces nouvelles avec Hobhouse, avec Kinnaird, mais il prenait un si sombre plaisir « à dresser ces deux femmes » qu'il fût volontiers resté à Six Mile Bottom. Mais Augusta ne le désirait pas et, le 28, il emmena Annabella. Elle présentait, comme disait son mari, « des symptômes gestatoires » et elle était brisée.

XXIV

13 Piccadilly

> La tragédie de ce mariage, comme de beaucoup d'autres, était que ce que chacun voyait dans l'autre n'était pas toute la vérité.
>
> Grierson.

Ils avaient loué une belle maison au numéro 13 de Piccadilly Terrace ; ils avaient des domestiques, deux voitures. Il leur manquait une fortune. Le loyer était de sept cents livres ; c'était tout le revenu apporté par Lady Byron ; celui de Lord Byron était négatif, les fermages de Newstead ne suffisant pas à payer l'intérêt des dettes. Presque tout de suite les huissiers, attirés par ce grand train de vie, les visitèrent. Hobhouse, qui vint voir son ami avant de partir pour la France où il voulait prendre des notes sur le retour de l'Empereur, le trouva sombre. Byron ne se plaignait pas, mais conseilla à Hobhouse de ne pas se marier.

Les premiers jours furent assez heureux (« Il était plus gentil pour moi, dit-elle, que je ne l'avais

jamais vu »), mais Annabella n'avait plus beaucoup d'espoir. « L'espoir, disait Byron, ce n'est rien que le fard dont l'existence peint son visage ; le plus léger contact de la vérité le fait disparaître et nous voyons alors quelle catin aux joues creuses nous avons serrée dans nos bras. » Elle en venait, elle aussi, à cette amère philosophie.

Byron était plus beau que jamais. Son visage avait pris de l'élévation, un air de grandeur inquiète. Il portait maintenant un habit noir qui complétait son apparence noble et sérieuse. Annabella se ne lassait pas de le regarder. Elle aimait à sortir avec lui quand elle allait chercher des fleurs, chez Henderson ; elle le « déposait » chez le poète radical Leigh Hunt, à Paddington et, tandis qu'elle faisait ses courses, les deux hommes discutaient la politique de Lord Castlereagh, Byron se balançant sur le cheval de bois des petits Hunt. La presse tory et le gouvernement voulaient venir au secours des Bourbon. « Pouvons-nous rester tranquilles quand la maison de notre voisin brûle ? » Byron et ses amis étaient naturellement contre la guerre, pour Bonaparte, et protestaient contre la participation de l'Angleterre à une guerre civile. Au retour, Lady Byron venait chercher son mari. Elle attendait devant la porte, dans sa belle voiture. Byron, sur les marches du perron, jouait avec les enfants de Hunt. N'était-ce pas l'image conventionnelle du bonheur ? Cette jeune femme un peu grasse, souriante, le mari sur

le seuil disant adieu à son ami, les chevaux vifs et impatients, que manquait-il à cette estampe sentimentale ? En rentrant à Piccadilly Terrace, Byron travaillait à son nouveau poème : *Parisina*. Parfaite femme d'écrivain, Annabella recopiait les feuillets. L'existence était fardée de façon assez respectable.

Mais Lady Byron demeurait triste. Elle ne retrouvait plus ses fraîches couleurs de campagnarde. Elle se sentait isolée. Les amis de Byron, Kinnaird, Hobhouse, ceux qu'elle appelait « la bande de Piccadilly » lui déplaisaient. Kinnaird avait acheté au nom de Byron une part dans le théâtre de Drury Lane, pour que son ami pût faire partie du comité de direction. Annabella n'aimait pas ce monde des coulisses. Elle savait que Byron retournait à Melbourne House ; c'était inquiétant ; « la Tante » était une conseillère dangereuse. Mais que faire ? Aux yeux du monde, les Melbourne, les Lamb, étaient parents et amis des Byron. Caroline et William roucoulaient comme deux tourterelles. Byron était reçu chez eux ; tout s'arrange. Il disait maintenant que Caroline était très ennuyeuse, mais elle avait pour lui l'attrait de l'ancienne maîtresse avec laquelle le langage est libre et la confidence flatteuse. Lady Byron elle-même était allée une fois à Melbourne House et avait eu la malchance d'y rencontrer Mrs Chaworth-Musters, Mary-Ann, guérie de sa crise nerveuse. Annabella raconta cette visite à

Augusta : « Je ne vous ai jamais parlé de ma rencontre, chez Caroline, avec Mrs Musters. Elle a demandé des nouvelles de Byron. Je n'ai jamais vu une chatte à l'air aussi méchant. Quelqu'un d'autre avait l'air tout à fait vertueux à côté d'elle. Ah ! si je pouvais sortir de cette horrible ville qui me rend folle !... Si j'étais à la campagne, je crois que je pourrais retrouver ma bonne mine et ma bonne humeur, merveilleusement. » Rien ne pouvait être plus pénible pour Lady Byron, amoureuse, orgueilleuse, et chaste, que cette vie de Londres où, se sentant épiée par des femmes hostiles que son mari avait aimées, elle craignait de leur laisser deviner que son ménage était un échec.

Surtout il y avait Augusta. Elle était venue, au bout de dix jours, s'installer à Piccadilly Terrace. Comment Annabella l'avait-elle invitée ? « Il était sans espoir, explique-t-elle, de les maintenir éloignés l'un de l'autre — il n'était pas sans espoir, à mon avis, de les maintenir dans l'innocence. Je me sentais gardienne de ces deux êtres. » Byron reçut d'abord Augusta avec un de ses fameux regards en dessous, chargés de haine. Au bout de quelques minutes, il reprit goût à elle. « Vous avez été une sotte, dit-il à sa femme, de la laisser venir dans cette maison. Vous vous en apercevrez. Cela fera un grand changement pour vous à tous les points de vue. »

En effet la vie de Six Mille Bottom recommença.

Annabella, le soir, était envoyée dans sa chambre où, ne pouvant dormir, elle guettait le pas de Byron. Ce pas lui indiquait l'état d'esprit dans lequel il venait à elle. Tantôt il montait avec une énergie terrifiante, signe de colère ; tantôt ses pas, mêlés à ceux d'Augusta, étaient scandés par des éclats de rire. Les rapports de ces trois êtres étaient extraordinaires. Annabella était *Pip*, Augusta *Goose* ; Byron pour sa femme était *Duck* (mon petit canard), pour sa sœur *Baby*. Il y avait encore des moments de bonheur. Byron disait à sa femme : « Si je vous avais connue depuis l'âge de cinq ans, j'aurais pu être heureux. » Et aussi : « Pauvre petite, vous n'êtes vraiment pas difficile à contenter ! » Mais certains jours étaient si affreux qu'Annabella en arrivait à haïr Augusta au point d'avoir envie de la tuer. « J'étais presque folle et, pour me préserver de la passion de la vengeance, j'étais obligée d'en substituer une autre, celle du pardon romanesque. » Comme elle avait jadis défendu les Thermopyles et soigné les pestiférés, elle voulait sauver la femme qui était la cause de son malheur. Alors la haine se transformait en amitié ardente, désespérée. Comme toute femme amoureuse, elle avait besoin du passé de l'homme qu'elle aimait. Augusta était « celle qui savait ». Elle était aussi celle qui la défendait quand sa présence irritait Byron. Pourtant, vers la fin de Juin, Lady Byron fit clairement comprendre à sa belle-sœur que ce séjour avait assez

duré et Mrs Leigh retourna vivre à Six Mille Bottom.

Pendant tout ce printemps de 1815, presque chaque matin Byron passa une ou deux heures dans le bureau de John Murray. Il y rencontrait un des rares écrivains pour lesquels il éprouvât à la fois de l'estime et de l'admiration : Sir Walter Scott. Les deux hommes prenaient grand plaisir à ces conversations. On avait dit à Scott que Byron était un jeune homme extravagant ; ce ne fut pas son impression. Personne n'était plus capable que lui d'apprécier ce qu'il y avait de noble dans le caractère de Byron. En religion et en politique, ils étaient dans deux camps opposés, mais Scott ne croyait pas que Byron eût sur ce sujet des opinions bien fermes. Il lui dit que, s'il vivait encore quelques années, il changerait de sentiments. Byron répondit assez vivement : « Je suppose que vous êtes de ceux qui prophétisent que je me convertirai au méthodisme ? — Non, non, répliqua Walter Scott, je ne crois pas que votre conversion sera si banale. Je m'attendrais plutôt à vous voir adopter la foi catholique et vous distinguer par l'austérité de vos pénitences. La religion à laquelle peut-être vous vous attacherez un jour devra exercer un grand pouvoir sur l'imagination. » Byron sourit gravement et ne dit pas non.

Ils échangèrent des présents. Scott donna à Byron une belle dague, montée en or, qui avait

été la propriété du redoutable Elfi Bey. Byron lui envoya, quelques jours après, un grand vase sépulcral en argent, rempli d'ossements, sur lequel il avait fait graver les vers de Juvénal :

Expende — quot libras in duce summo invenies.
— Mors sola fatetur quantula hominum corpuscula.

Scott avait su, mieux que personne, apaiser Byron et le mettre en confiance. « Il était souvent mélancolique, écrivait-il, et presque sombre. Quand je le trouvais de cette humeur, j'attendais ou qu'elle se dissipât d'elle-même, ou que se présentât un moyen naturel et facile de le faire parler ; alors les ombres presque toujours s'effaçaient de son visage. »

Si Lady Byron avait eu cette connaissance des âmes tourmentées, la maison de Piccadilly Terrace fût peut-être devenue très calme, mais Lady Byron était absolue et elle était amoureuse, deux dangereux obstacles sur le chemin de la sagesse.

*
* *

Juin 1815. Annabella était enceinte de plus de trois mois, Hobhouse, en France, attendait les nouvelles des armées. Le 20, un maître de poste lui annonça que Napoléon avait été complètement battu à Waterloo. « *Poor fellow* », dit-il, et Byron, en apprenant la nouvelle : « *Well ! I am damned sorry for it !* » Toutes les jeunes femmes anglaises

étaient en Belgique, soignant un frère, un mari, un amant. Caroline Lamb s'y trouvait comme les autres, agacée par le succès de Lady Frances Webster. Byron avait eu raison de dire qu'un assaillant plus hardi triompherait de cette jeune femme. Elle avait fait des progrès depuis sa blanche aventure ; on disait que c'était à cause d'elle que Wellington était arrivé en retard sur le champ de bataille. Quant au *marito*, il escortait sa femme et écrivait un poème sur la bataille.

Hobhouse revint. Byron et lui suivirent avec tristesse la tragédie du *Bellérophon* et maudirent l'amiral anglais qui appelait l'Empereur « Général ». « Sauvage coquin ! » dit Byron. Tous deux apprirent avec joie que Napoléon avait été acclamé par la foule anglaise au moment du départ. La catastrophe était cette fois sans remède ; l'Europe allait être soumise à Metternich. « Tout espoir d'une république est perdu, il nous faut revenir au vieux système. Je suis dégoûté de la politique et des massacres ; le bonheur que la Providence a prodigué à Lord Castlereagh est la preuve du peu de valeur que les dieux accordent à la prospérité, puisqu'ils permettent à des hommes comme lui et à ce caporal ivre, le vieux Blücher, de maltraiter leurs supérieurs. Il faut cependant en excepter Wellington. Lui est un homme, — et le Scipion de notre Annibal. »

Mais tout cela valait-il même qu'on y pensât ? « En fin de compte, est-il aujourd'hui une chose

pour laquelle on voulût se donner la peine de sortir de son lit ? On s'endort au bruit des royaumes tombés pendant la nuit et qu'on balaie chaque matin devant nos portes. » Ah ! partir, quitter cet Occident pourri, trouver la paix de l'âme en Grèce ou en Turquie. Qu'il avait aimé ces heures où, avec Hobhouse et l'éminent Fletcher, il avait galopé sous le ciel bleu. Cette vie plate et conjugale lui devenait insupportable. Pour un être accoutumé comme lui à l'indépendance, la contrainte menait à la folie. Il avait bien jugé Annabella. Infaillible, même dans l'échec. Créature de règles et de principes, et qui croyait par là dominer les événements. Or plus elle le croyait, plus il prenait plaisir à lui prouver qu'elle était impuissante. « Le mariage sort de l'amour comme le vinaigre du vin. C'est un breuvage âpre, peu agréable, à qui le temps a fait perdre son céleste bouquet pour le transformer en boisson de ménage insipide et commune... Nul ne prend intérêt aux tendresses conjugales. Il n'y a rien de répréhensible dans les baisers d'époux. Croyez-vous que si Laure eût été la femme de Pétrarque, il eût passé sa vie à écrire des sonnets ? » Il était irrité quand Murray le félicitait de la tenue morale des deux poèmes qu'il avait écrits depuis son mariage et quand l'éditeur ajoutait, avec un sourire complaisant : « Je n'aurais pas osé les lire à haute voix à ma femme, si mon œil n'avait reconnu la main délicate qui les a copiés. »

Tout, autour d'eux, semblait fait pour exaspérer Byron. Lady Milbanke avait perdu son frère, Lord Wentworth. Elle avait hérité d'un nom, Lady Noel, et d'un grand revenu, près de huit mille livres, mais de cette fortune rien n'allait à Annabella du vivant de sa mère, et, comme le domaine coûtait aussi cher qu'il rapportait et que Sir Ralph était couvert de dettes, Lady Noel ne pouvait venir en aide à sa fille. Or la situation financière, à Piccadilly Terrace, était dangereuse. Murray, sachant son auteur gêné, lui avait envoyé un chèque de quinze cents livres, mais Byron avait renvoyé le chèque. Un huissier couchait dans la maison. La présence de cet étranger était devenue, dans l'imagination de Byron, un drame. Il lui en fallait toujours un. Annabella, qui le connaissait bien, observait : « Les huissiers sont maintenant son roman. »

De tous ses maux, il rendait responsable la femme qui avait voulu, malgré lui, participer à sa vie. Il lui avait dit que l'on manquerait d'argent. On en manquait. Les usuriers menaçaient de faire vendre les meubles, les livres. On entendait dans l'escalier le pas de l'huissier, maître de la maison d'un Byron. Et cette femme était toujours là, avec son offensante vertu. Il savait qu'il la traitait mal. Il avait des remords, souvent très vifs, mais ces remords même étaient une nouvelle raison de la haïr. « S'il s'était senti digne de moi, dit-elle un jour, il aurait été bon... C'était comme

si j'avais été sa conscience. » Elle était souvent pénétrante, Lady Byron. Oui, c'était cela, elle était comme une conscience vivante et il y a des cas où l'on souhaite fuir sa conscience. Il était jaloux d'elle comme il l'avait été de l'autre Byron.

Pour retrouver la paix de l'esprit, il voulait ne plus la voir, partir, s'embarquer pour Naxos ou la renvoyer chez son père « comme une enfant gâtée qu'elle était ». S'il la regardait vivre, un démon s'installait en lui. Comme celui de ses ancêtres qui disait « ma main a de mauvais instincts », il se dédoublait et devenait spectateur d'un Byron inconnu et dangereux. La colère ressemble à l'inspiration. « Elle égare merveilleusement le jugement. » Dès que l'on est en colère, l'adversaire trop pur cesse d'avoir raison. Byron jouissait du spectacle de ses excès et aimait à s'abandonner à une fureur qui lui paraissait presque sacrée. Un jour, dans un accès de colère, il jeta une pendule à terre et la mit en morceaux à coups de tisonnier. Ainsi, un jour, l'Honorable Kitty Gordon avait agi devant lui, à Southwell. Un homme peut-il empêcher ses ancêtres de renaître en lui ? Annabella, enceinte de six mois, voyait grandir à côté d'elle une force hostile qu'elle ne savait pas contrôler.

Dans son désarroi, et ne voulant rien dire à ses parents qui pût les inquiéter, elle eut l'idée de recourir à Augusta. Au mois d'Août, Byron avait fait un testament où il léguait à celle-ci tout ce

qu'il possédait, et c'était Lady Byron qui, avec un désintéressement admirable, l'avait appris à sa belle-sœur : « Très chère Lei, — avait-elle écrit, il faut que je vous dise avec quelle tendresse Byron vient de parler de sa *chère Goose*, jusqu'à ce qu'il fût prêt à pleurer — et moi aussi. La conversation a commencé parce qu'il m'expliquait le contenu d'un Testament qu'il vient de faire — et qui est, autant que je puis en juger, tout à fait celui qu'il doit faire... Et, très chère Augusta, croyez que je vous connais trop bien pour supposer à ce sujet ce qu'une certaine personne pourrait supposer, ou quoi que ce soit de ce genre, » (La *certaine personne* était sans doute Caroline Lamb, dont les propos sur Byron et sa sœur commençaient à se répandre dans Londres). Elle savait qu'Augusta, malgré ses fautes, était capable de bonté. Elle lui demanda de venir loger une fois encore à Piccadilly Terrace, jusqu'à l'accouchement. En cette fin de grossesse, elle s'accrochait à tout secours. Seule avec cet homme qui ne semblait plus maître de lui-même, elle avait peur. Elle n'hésitait pas à appeler la femme qu'elle redoutait le plus.

Quand Augusta arriva, elle fut effrayée par l'état de Byron. Il avait eu une crise de foie ; son teint pâle était devenu jaune. Malheureux, malade, ne trouvant même plus de plaisir véritable à écrire, il prenait du laudanum pour essayer de ne plus souffrir. Il en avait toujours une petite bouteille

près de son lit. Cette drogue, après une courte période d'assoupissement, le laissait plus violent que jamais. Exaspéré par la contrainte perpétuelle qu'était la présence dans sa maison d'une femme alourdie et souffrante, privé de tout ce qu'il aimait, du calme, de la solitude poétique d'une grande demeure silencieuse, harcelé par les créanciers, il devenait (comme les Gordon de jadis) une bête sauvage. Augusta fut, cette fois, maltraitée par lui comme Annabella. Il lui parlait avec horreur de son mari, de ses enfants. Si Augusta se permettait de prononcer le mot *devoir*, il disait : « Laissez le devoir à Dieu. » Il déclamait tous les jours contre l'affreuse institution du mariage, jurait de s'arracher à ce lien détestable, et menaçait les deux femmes d'amener chez lui des maîtresses.

Elles avaient ensemble de tristes conversations. « Ah ! disait Augusta à sa belle-sœur d'un air étrange, vous ne savez pas à quel point j'ai été folle avec lui ! » Mais si, Annabella le savait et quelquefois le laissait entendre avec une amertume obscure qui inquiétait l'autre, puis la conversation glissait vers des sujets moins dangereux. A quoi bon ? Augusta seule était maintenant entre Annabella et la peur. Ces confidences de femmes, ces chuchotements qui cessaient quand il paraissait, exaspéraient Byron. Outre les deux belles-sœurs, il y avait dans la maison George Anson Byron, l'héritier du titre, auquel Augusta avait demandé de venir vivre là pour protéger les femmes, et

Mrs Clermont, la gouvernante d'Annabella. Byron croyait que sa femme employait cette personne à l'espionner. Des lettres disparaissaient de ses tiroirs. Le gynécée était en émoi comme une ruche malade. Il voyait qu'on épiait ses regards, qu'on l'examinait à la dérobée. Le croyait-on fou ?

C'était en effet l'idée à laquelle maintenant se raccrochait Annabella. Il était impossible qu'il pût haïr à ce point une femme innocente, s'il n'était pas fou. N'avait-il pas souvent le regard fixe ? « Est-ce que vous n'avez pas remarqué, disait Annabella à Augusta, qu'il regarde en-dessous, en baissant la tête... C'est un des symptômes qu'on avait signalés chez le Roi au moment où il est devenu fou. » Un jour, au théâtre, dans une loge, il se mit à parler seul. Effet du laudanum ? Ennui ? Murmure inconscient d'écrivain qui essaie des phrases ? Les deux femmes et George Byron, qui étaient avec lui, se regardèrent. Plus il se sentait surveillé, plus il devenait bizarre. Son cousin George lui-même conseillait à Lady Byron de quitter la maison. « Sinon, lui disait-il, je serais obligé de prévenir votre père. »

L'enfant naquit le 10 Décembre. C'était une fille. Il n'avait même pas l'héritier qu'il souhaitait. Hobhouse vint voir le bébé. Le Corsaire père de famille l'amusait. « Visite à Byron pour voir son enfant, Augusta-Ada, ce dernier nom celui d'une femme qui a épousé quelqu'un de sa famille sous le règne du roi Jean. » En quittant Piccadilly

Terrace, Hobhouse alla dîner à Holland House et eut comme voisine Caroline Lamb, qui était de très bonne humeur. Elle définit ce soir-là la vérité : « Ce qu'on pense au moment où l'on parle. » Elle avait de l'esprit, Lady Caroline. Hobhouse, la regardant, pensait que l'on oublie vite. Elle était là, en apparence heureuse, avec sa belle-mère, son mari qui la traitait avec tendresse, tandis que le malheureux Byron tournait furieusement dans sa cage de Piccadilly Terrace. Étrange chose, la vie. *Journal de Hobhouse* : « Si l'univers entier n'est qu'une goutte de boue, au fond la seule chose qui m'intéresse c'est que je suis, moi, sur cette goutte et que je dois faire de mon mieux pour moi-même aussi longtemps que ces choses existeront. »

Le 28 Décembre Annabella reçut une lettre de sa mère, les invitant tous à Kirkby, son nouveau château. Byron n'avait nulle envie d'y aller lui-même, mais pourquoi ne pas se débarrasser ainsi de ses fardeaux ? Le 3 janvier, dans la chambre de Lady Byron, il parla de son intention d'installer une femme de théâtre dans la maison, puis, pendant trois jours, il n'entra plus chez elle, ni chez l'enfant. Le 6 janvier, elle reçut de lui une note : « Quand vous serez disposée à quitter Londres, il serait souhaitable qu'un jour fût fixé — et (si possible) pas trop éloigné. Vous connaissez mon opinion sur ce sujet, les circonstances qui l'ont formée et mes plans ou plutôt mes intentions

pour l'avenir. Quand vous serez à la campagne, je vous écrirai plus complètement. — Comme Lady Noel vous a invitée à Kirkby, vous pouvez y aller pour le moment à moins que vous ne préfériez Seaham. — Comme il est important pour moi de pouvoir renvoyer nos domestiques actuels — le plus tôt votre décision sera prise sera le mieux — bien que naturellement il faille tenir compte de ce qui vous sera commode et agréable. L'enfant naturellement vous accompagnera. » Elle répondit, le lendemain : « J'obéirai à vos souhaits et fixerai le jour le plus proche que les circonstances permettront pour quitter Londres. »

Le croyant fou et que cette folie avait pris la forme d'une profonde aversion pour elle, elle pensa que son devoir était de partir. Elle consulta son propre médecin, le docteur Baillie, et celui de Byron, Mr Le Mann. Ils lui dirent que la nature de la maladie apparaîtrait sans doute plus clairement dans les quelques jours qui suivraient et qu'on pourrait alors transporter Lord Byron à Kirkby sous la surveillance des médecins. Ils lui dirent aussi d'éviter tout ce qui pourrait l'irriter et de lui écrire gaiement, affectueusement.

La veille du départ, elle demanda à lui faire ses adieux. Elle tenait dans ses bras la petite Ada. Il la reçut froidement. La dernière nuit elle dormit bien et se réveilla le matin épuisée, La voiture était à la porte. Annabella descendit. Devant la porte de la chambre de Byron, il y

avait un grand paillasson sur lequel dormait son terre-neuve. Elle fut tentée de se coucher là, sur le sol, et d'attendre, mais cela ne dura qu'un moment, et elle passa.

Au premier relais, elle écrivit à Byron : « Très cher Byron, l'enfant va bien et voyage admirablement. J'espère que vous êtes sage et que vous vous souvenez de mes prières et de mes conseils médicaux. Ne vous abandonnez pas à l'abominable métier de versificateur — ni au brandy — ni à rien ou à personne qui ne soit *légal* et *raisonnable*. Bien que *je* vous désobéisse en vous écrivant, montrez-moi *votre* obéissance à Kirkby. Affection d'Ada et de moi. PIP. » Et le lendemain, de Kirkby : « Très cher *Duck*, nous sommes bien arrivées ici hier soir et avons été introduites dans la cuisine au lieu du salon, erreur assez agréable pour des gens affamés... Papa se propose de vous écrire un récit amusant de cet incident, et lui et Maman ont hâte de voir la réunion de famille au complet... Si Byron ne me manquait pas toujours, l'air de la campagne m'aurait déjà fait du bien. *Miss* trouve que sa nourrice a beaucoup plus à lui donner et elle engraisse. C'est une bonne chose qu'elle ne puisse pas comprendre les flatteries qu'on lui prodigue — « Petit Ange » et je ne sais quoi. Affection à la bonne Goose et aussi à vous de tout le monde ici. Ta toujours très aimante

PIPPIN... PIP... IP. »

XXV

Il y a un an, femme affectueuse...

Les médecins avaient pensé qu'après le départ de sa femme, Byron se montrerait plus calme ; Augusta et George Byron, qui continuèrent à vivre avec lui, le trouvèrent encore très agité. Chaque jour Augusta envoyait un bulletin à sa belle-sœur : « Byron est resté à la maison hier soir — pas de brandy et il a pris ses remèdes. Il était bien au commencement de la soirée, mais vers la fin il est devenu *difficile*, et en réponse à une question de George lui demandant quand il irait à Kirkby — il a dit — après un regard absent : « Moi, y aller ? Pas du tout ! Je n'y pense même pas, si je puis l'éviter ! » Puis il s'est mis à parler de toutes sortes de choses étranges — à tomber sur *moi* comme d'habitude — à dire du mal de mon mari, de mes enfants — enfin tout ce que vous savez et avez entendu cent fois. » ... « *Difficile* »... Augusta parlait de son frère comme une mère parle d'un enfant, ou comme un montagnard d'un sommet. Elle le traitait comme un phéno-

mène naturel, non comme un être humain responsable. C'était peut-être pour cela qu'il l'aimait.

Mais tandis que, tyrannique et douloureux, Byron croyait gouverner les hôtes de Piccadilly, son sort se décidait à Kirkby. Lady Byron était, quand elle arriva chez ses parents, méconnaissable. Les joues rondes, qui lui avaient valu le surnom de Pippin, étaient creuses et pâles. Elle ne dormait plus. Ses pensées, ses doutes, ses craintes, la tenaient éveillée et fiévreuse. Si elle s'était crue infaillible, elle devait reconnaître son erreur. Que faire ? Que dire ? Elle aimait Byron. Elle aurait voulu le sauver. Trop dogmatique pour être tolérante, elle avait horreur de ses actions, de ses doctrines. Mais il était fou ; c'était son excuse ; il fallait le soigner ; là elle retrouvait l'idée du devoir et dès qu'un devoir abstrait figurait parmi les données du problème, elle se sentait sur terrain solide.

Ses parents furent si effrayés par son aspect qu'elle dut leur avouer une partie des faits, mais sans dire un mot de ses soupçons à l'égard de sa belle-sœur. L'honnête Sir Ralph fut indigné. « Vous ne pouvez savoir à quel point mon père est sévère, écrivit Annabella à Augusta, beaucoup plus que ma mère. » Pourtant, comme elle avait expliqué que son mari était un malade, ses parents pardonnaient et suggéraient qu'il vînt se faire soigner à Kirkby. « On ne peut imaginer plus tendre anxiété, ni plus vif désir de tout faire

pour le malheureux. Ma mère est très calme, quoique profondément affectée... Mon père et ma mère sont d'accord pour penser qu'à tous les points de vue il vaudrait mieux que Byron vînt ici. Ils disent qu'il sera très bien soigné et que, maintenant qu'ils connaissent la triste cause de tout, ils ne pourront plus être offensés, ni déconcertés par lui... Ce serait au moyen de *l'héritier* qu'on pourrait le convaincre. » Byron avait en effet exprimé, à plusieurs reprises, son intention de revoir sa femme jusqu'à ce qu'elle eût un fils (ne fût-ce que pour ennuyer George Anson) et de partir ensuite pour le Continent.

Tels furent les premiers jours. Puis, à mesure que les récits d'Annabella laissaient entrevoir ce qu'avait été sa vie, la colère de ses parents grandit. Lady Noel, toujours avide d'affaires, proposa d'aller à Londres se renseigner auprès d'un homme de loi. Annabella elle-même était profondément troublée par les nouvelles reçues de Piccadilly. Il semblait que la maladie ne fût pas confirmée. Le docteur Le Mann écrivait : « En ce qui concerne l'état de l'esprit de mon malade, je dois dire que je n'y ai rien découvert qui ressemble à une véritable folie. Il y a une irritabilité de caractère (qui vient probablement du mauvais fonctionnement du foie et des organes de la digestion) et qui pourrait, par des soins maladroits, en arriver à un état de démence, mais je crois qu'on peut facilement venir à bout de cela. »

S'il n'était pas fou, il était impardonnable et la foi de Lady Byron aussi bien que son orgueil intellectuel lui dictait alors un choix pénible, mais nécessaire. A ses yeux, la vie terrestre n'était qu'une préparation à l'immortalité. Elle ne se reconnaissait pas le droit de la passer avec un être condamné qui l'entraînerait avec lui vers des châtiments éternels. Elle en venait à accepter comme inévitable l'idée d'une séparation. Mais elle était désespérée.

Au contraire Lady Noel, à Londres, éprouvait ce sentiment d'agréable importance qu'ont les vieilles femmes, délivrées des tourments de l'amour, quand elles peuvent en délivrer les jeunes. Elle consultait un grand légiste, Sir Samuel Romilly, puis un jeune et brillant avocat, le Docteur Lushington : « C'est l'homme le plus *gentleman*, l'esprit le plus clair et le plus brillant que j'aie jamais rencontré. Il est d'accord avec tous les autres pour penser que votre Père doit proposer un *arrangement à l'amiable*... Je suis persuadée que Lord Byron ne s'opposera pas à l'arrangement... S'il le faisait, Lushington pense que la Cour Spirituelle accorderait une séparation pour *sévices* et *violences*. » Elle approuva, quand elle la connut, la décision de sa fille.

Le 2 Février, Sir Ralph écrivit à Byron pour proposer une séparation. Cette lettre fut interceptée par Mrs Leigh qui la renvoya, parce qu'elle espérait éviter la décision fatale. Sir Ralph se

rendit alors à Londres et une nouvelle lettre fut remise en mains propres. Elle annonçait à Byron que les parents de sa femme ne se sentaient pas le droit de permettre à celle-ci de rentrer chez lui, et lui demandait de désigner un avoué. Byron fut stupéfait et atterré. Il avait en mains les deux lettres d'Annabella, écrites au moment du départ et si tendres. Qu'était-il arrivé ? Il ne pouvait croire que la décision eût été prise par Lady Byron. Pourquoi l'eût-elle quitté ? Elle avait souffert de son caractère, mais elle avait pardonné... Augusta ? Mais les deux belles-sœurs semblaient maintenant alliées contre lui. Il avait trouvé peut-être un étrange plaisir à des allusions qu'il croyait naïvement inintelligibles, mais quelle preuve aurait pu fournir Lady Byron, et d'ailleurs les faits n'étaient-ils pas tous antérieurs au mariage ?

Il était impossible qu'une femme se détachât ainsi de lui. Il avait pu, quand cette présence l'irritait, jouer avec l'idée de la séparation, mais la chose lui faisait horreur. Caméléon sentimental, il ne pensait déjà plus qu'à leurs moments de bonheur. La veille encore, rendant visite à Lady Melbourne, il lui avait fait l'éloge de sa femme et n'avait parlé pendant une heure que de ses aimables qualités. *Byron à Lady Byron* : « Tout ce que je puis dire semble inutile — et tout ce que je pourrais dire serait sans doute aussi vain ; pourtant je m'accroche à l'épave de mes espoirs, avant qu'ils ne sombrent pour toujours. N'avez-vous

donc *jamais* été heureuse avec moi ? N'avez-vous jamais dit que vous l'étiez ? Est-ce que des marques d'affection, de l'attachement le plus chaud et le plus mutuel, n'ont pas été échangés entre nous ? Est-ce qu'en fait, presque chaque jour, il n'y a pas eu quelque chose de tel au moins d'un côté et généralement des deux ?... »

Il avait raison de penser qu'Annabella serait émue par cet appel. La femme de Fletcher, qui était alors avec elle, fut témoin de ses crises de désespoir. Mais elle savait maintenant qu'aucune vie conjugale n'était possible avec Byron, et surtout il négligeait dans ses calculs l'élément essentiel qui était la certitude religieuse d'Annabella. Il ne croyait pas qu'elle pût être implacable. Mais comment ne pas l'être lorsque l'on croit devoir l'infaillibilité de son jugement, non point à la force de son propre esprit, mais à une inspiration divine ? « Je considère, écrivit-elle, à Mrs Leigh, que mon devoir envers Dieu est d'agir comme je le fais ». Byron joua de tous ses charmes, de sa coquetterie, de son éloquence, de ses enfantillages : « Très chère Pip, — Ne pouvez-vous arranger ça ? Je suis malade de toute cette histoire. » Puis, quand il vit qu'elle était inflexible, il eut un de ses gestes sauvages ; il lui renvoya une de ses lettres de fiançailles, celle où elle disait : « Je serai trop heureuse — il n'y aura pas de retour en arrière. » Il souligna ces mots d'un trait, ajouta en marge : « Prédiction accomplie,

Février 1816 », et, au bas de la page, trois vers de Dante :

Or non tu sai com' è fatta la donna...
Avviluppa promesse — giuramenti ;
Che tutta spargon poi per l'aria e venti.

*
* *

A Londres, la nouvelle se répandit vite. Trop de médecins, d'avocats, de domestiques la connaissaient. Maintenant allait commencer le supplice des questions, des conseils, par lequel la troupe curieuse des amis torture, pour son salut sans doute, tout malheureux qui n'a pas la chance d'être seul.

« Cher Lord Byron, — écrivit Lady Melbourne — Il y a une histoire que l'on raconte sur vous, et que tout le monde à Londres croit si vraie, que je pense qu'il faut que vous la sachiez. On dit qu'Annabella et vous êtes séparés... En général, quand des potins sont aussi faux que je sais celui-ci, je crois que le mieux est de les mépriser. Mais réellement, on parle tellement de cela et les gens y croient tant, malgré mes contradictions, qu'à mon avis vous devriez lui demander de revenir ou aller vous-même la rejoindre. » Lady Caroline, officieuse et secrètement triomphante, offrait « l'avis d'une pécheresse ».

Augusta inquiète, souhaitait que son frère capi-

tulât. « Il me semble, disait-elle, que, si leurs propositions pécuniaires sont favorables, il sera trop heureux d'éviter le scandale public. Il doit être anxieux, cher Mr Hodgson. Il est impossible qu'il ne le soit pas. » Byron, lui, s'efforçait de calmer ses amis : « Je ne crois pas — et il faut que je le dise même au milieu de la lie de cette amère histoire — qu'il y ait jamais eu un être meilleur, plus intelligent, plus bienveillant, plus aimable et plus agréable que Lady Byron. Je n'ai jamais eu et je n'ai aucun reproche à lui faire sur toute sa conduite pendant qu'elle a vécu avec moi. » Il expliquait que la cause de tout le mal avait été sa mauvaise santé, qui l'avait rendu irritable, et surtout la pression exercée sur Lady Byron par Lady Noel, qui le détestait.

Quand il fut clair que ni Byron, ni ses amis, ne pourraient fléchir Annabella, seuls les avoués des deux familles furent laissés en présence. Hanson défendit la cause de Byron. Il plaida que son client admettait s'être mal conduit pendant le séjour à Piccadilly Terrace, mais considérait ces faits comme pardonnés par la lettre : « *Dearest Duck*... » Le docteur Lushington, son adversaire, se borna à répondre qu'il tenait de Lady Byron des faits trop graves pour qu'une réconciliation fût possible. Hanson demanda ce qu'étaient ces arguments ? Il lui fut répondu qu'on les réservait pour le cas où l'affaire serait plaidée. Ce que Lushington avait entre les mains,

c'était un mémoire rédigé par Annabella et où, méthodique, en les classant par paragraphes numérotés, et Princesse des Parallélogrammes jusque dans la grande tragédie de sa vie, celle-ci avait indiqué les raisons secrètes de sa décision.

Hobhouse, fidèle et maladroit, était plein de colère contre Lady Byron. Pour lui, qui connaissait bien les habitudes excentriques de son ami et les désordres que peut produire chez un être aussi naïvement sauvage l'ennui de la vie conjugale, les causes réelles du désaccord étaient évidentes. Sans doute Byron s'était-il montré, comme il lui arrivait si souvent, violent, fantasque, irritable. Lady Byron s'était crue l'objet d'une aversion passionnée et, s'accrochant à cette dangereuse idée, avait contribué par son attitude même à accroître l'intensité des crises dont elle se plaignait. « Quels sont les crimes de Lord Byron ? écrivit sévèrement Hobhouse. Il se levait tard, dînait seul et était généralement de mauvaise humeur ? » Quand les rumeurs d'inceste l'atteignirent, il rédigea pour les démentir un document qu'il demanda à Lady Byron de signer.

Texte de Hobhouse (7 mars 1816) : « Lady Byron affirme solennellement que son seul motif ou prétexte pour se séparer de Lord Byron est la conviction où elle est que, par suite de l'incompatibilité de leurs habitudes et de leurs opinions, aucun bonheur spirituel ne peut leur être assuré par une continuation de la vie conjugale...

Elle désavoue solennellement et sans la moindre réserve, pour elle-même et pour sa famille, toute participation ou croyance aux rumeurs scandaleuses et calomnieuses qui ont été propagées... »

Lady Byron refusa de signer. Les amis de Byron rédigèrent alors un texte beaucoup moins précis. On ne demandait plus à Lady Byron d'affirmer qu'elle ne croyait pas aux bruits qui couraient. Elle dirait seulement que ce n'était pas elle qui les avait propagés.

« 9 mars 1816. — Lady Byron déclare qu'elle ne se considère comme en aucune façon responsable des bruits injurieux sur le caractère et la conduite de Lord Byron qui ont pu circuler dans le monde. Ils n'ont certainement pas été lancés par elle et n'ont été propagés ni par elle, ni par ceux qui lui sont alliés de façon proche ; les deux accusations qu'a mentionnées Mr Wilm[illegible] ne font pas partie des griefs que, si la séparation ne s'était faite à l'amiable, elle se serait vue obligée de relever contre Lord Byron. »

C'était beaucoup moins satisfaisant que le document Hobhouse, mais il fallait bien s'en contenter. Restait à résoudre la question financière. Elle était malheureusement importante pour Byron, à ce moment sans un penny. Il était tellement à court d'argent que, pour la première fois, malgré ses préjugés sur le métier d'auteur, il consentit à accepter un chèque de Murray. Enfin les avoués se mirent d'accord. Sur les mille livres

de revenu qui avaient été consenties comme dot à Lady Byron, elle recevrait cinq cents livres, Byron conservant l'autre moitié. Au moment de la mort de Lady Noel, un arbitre partagerait entre les deux époux les revenus provenant de l'héritage de l'oncle Wentworth. Byron gardait donc son revenu personnel, plus cinq cents livres et de grands espoirs.

*
* *

La maison de Piccadilly Terrace était triste comme si quelqu'un venait d'y mourir. Dans les salons erraient des huissiers, qui empilaient des livres en vue d'une vente. Celle-ci eut lieu le 6 avril. Murray acheta la plupart des livres et aussi le grand paravent sur lequel Byron avait collé des portraits de Jackson, d'Angelo, et des gravures représentant les matchs de boxe célèbres.

La chambre de Byron était pleine de pilules et de potions pour sa crise de foie. Çà et là des objets abandonnés rappelaient encore Annabella. Dans cette atmosphère mélancolique, Byron se calmait lentement. Comme certains êtres, élevés dans des climats humides et voilés de brume, ne trouvent jamais la santé que parmi les brouillards et la pluie, il ne supportait pas le soleil du bonheur. Annabella était partie. Comme Eddleston, comme Matthews, comme Margaret Parker, comme son M. A. C., comme l'étrange Mrs Byron, elle avait

glissé hors de sa vie. Elle participait déjà du mystérieux prestige qu'avaient pour lui les ombres et la mort. Seul dans cette grande maison, il y errait le soir, s'asseyait à sa table de travail et pensait à certaines heures qui avaient été douces, à cette tête trop lourde de pensées qui souvent était venue chercher le calme sur son épaule, à cette petite fille qu'il avait appelée « instrument de torture » quand elle était là et qui, elle aussi, lui devenait chère maintenant qu'il ne l'avait plus. Il prenait une feuille de papier et, la couvrant de larmes tandis qu'il écrivait, il retrouvait sans effort ce rythme naturel et simple que, seule, créait en lui la douleur :

Adieu ! et si c'est pour toujours,
Eh bien, pour toujours adieu :
Quoique tu sois inexorable, jamais
Mon cœur ne se révoltera contre toi.

Que ne peux-tu lire dans cette poitrine
Sur laquelle si souvent reposa ta tête,
Alors que descendait sur toi ce sommeil paisible
Que tu ne connaîtras plus désormais...

J'ai sans doute eu bien des torts,
Mais, pour me blesser si durement,
Ne pouvait-on choisir un autre bras
Que celui qui me serra d'une douce étreinte ?

Cependant, ne t'abuse pas —
L'amour peut mourir lentement

Mais ne crois pas qu'on puisse brusquement
Arracher deux cœurs l'un à l'autre...

Adieu ! — ainsi séparé de toi,
Mes liens les plus chers brisés, —
Brûlé — solitaire — flétri —
Je ne puis mourir davantage.

Quelquefois un mouvement de fureur le soulevait. Il avait pris en particulière haine Mrs Clermont ; il la soupçonnait, non sans raison, d'avoir poussé Lady Byron à le quitter ; il composa contre elle une invective terrible et démesurée :

Née dans le grenier, élevée dans la cuisine...
Promue de la toilette à la table,
Elle dîne dans la vaisselle qu'elle a jadis lavée...

Peinture effrayante, où la vieille gouvernante finissait par être comparée au masque de la Gorgone, après une horrible description de joues de parchemin, d'œil de pierre et d'un sang jaune qui, sous la peau, devenait de la boue stagnante. Exagération ? Sans doute, mais il n'était plus maître de lui. Il se sentait devant la meute du Monde comme un animal traqué. La coalition politique qui l'avait attaqué au moment du *Corsaire* donnait de nouveau de la voix, férocement. Toujours imprudent, il venait de publier des vers (soi-disant traduits du français) où Napoléon était appelé « fils de la liberté », et une ode sur l'étoile de la Légion d'honneur, « étoile des braves dont

les rayons sont formés par les âmes des héros morts ». Le drapeau tricolore y était comparé à « un arc-en-ciel dont les teintes divines avaient été choisies par la Liberté ». Le journal *le Champion*, en publiant les *Poèmes Domestiques* de Lord Byron, dit « qu'il tenait à les donner à ses lecteurs pour montrer de quelles habitudes morales étaient accompagnées les opinions politiques du noble Lord... » Cette campagne fit de Byron, aux yeux de la populace, un ennemi de l'Angleterre. Sa « chaste femme, si discrètement silencieuse » sembla le symbole de toutes les vertus britanniques. On était presque heureux de le trouver coupable. Ce poète libertin, libéral, infirme, n'avait jamais été une figure *anglaise*. « Il avait posé au rebelle contre toutes les convenances domestiques ; aussi longtemps que son attitude pouvait passer pour une affectation littéraire, seuls avaient protesté les gens les plus stricts, mais quand le scandale avait passé des régions de la fantsisie à 13 Piccadilly Terrace, la question était devenue très différente » et l'opinion des classes moyennes s'était dressée contre lui.

Entrant à la Chambre des Lords, il fut insulté par des passants ; dans l'assemblée même, personne ne lui parla, sauf Lord Holland. Les journaux tories le comparèrent à Néron, à Héliogabale, à Henry VIII et au Diable. Rogers, confrère sadique, se chargeait de le tenir au courant des articles les plus méchants. « Je suis sûr, disait-il

en entrant dans la chambre de Byron un journal à la main, qu'il y a encore là-dedans une attaque contre vous ; n'y attachez aucune importance. » Il dépliait la feuille et commençait la lecture d'un entrefilet, en regardant de temps à autre si Byron avait l'air de souffrir. L'article continuait : « Quant à ce petit poète, à ce désagréable individu, Mr Samuel Rogers... » Rogers se levait et jetait le journal. « Cela doit être de cette canaille de Croker », dit-il, et il conseilla à Byron d'aller provoquer l'auteur.

Les salons libéraux n'osaient pas le défendre. Sa vie avait été celle de sa caste et de son temps, mais il avait eu le tort impardonnable de s'en faire gloire. Lady Melbourne l'avait jadis mis en garde contre le cynisme ; elle ne pouvait plus maintenant le sauver. Lady Jersey, courageuse amie, pour essayer de remonter le courant, donna un bal auquel elle invita Byron et Augusta. A l'entrée du frère et de la sœur, les salons se vidèrent devant eux. Pauvre Lady Jersey ! Malgré son teint couleur de crême, ses colliers de corail, malgré la vivacité de ses yeux, de sa langue, de ses bras, elle ne put ce jour-là vaincre la haine. En dehors d'elle, la seule femme qui consentit à parler à Byron et à Augusta fut la jolie Miss Elphinstone aux cheveux roux. Les hommes se montrèrent implacables ; quelques-uns s'échappèrent pour éviter de serrer la main à Byron. Il se mit dans un coin, croisa les bras et regarda avec dédain cette

foule hostile, observant l'attitude de chacun. A partir de ce soir-là, il fut plus ferme. « C'est étrange, mais une agitation, de quelque sorte qu'elle soit, fait toujours rebondir mon courage et me remet sur pied pour un temps. » L'étendue de son désastre lui rendait ce dont il avait besoin : un grand rôle à jouer, ce rôle fût-il diabolique. Il n'était pas sans beauté d'être rejeté par une société toute entière. Déjà chassé de son paradis intérieur, il se voyait exilé de son pays par un ostracisme plus clair et plus brutal que les suffrages d'une assemblée. Soit. Puisque l'Angleterre lui signifiait son congé, il reprendrait son pèlerinage.

De tous les êtres dont l'exil allait le séparer, il en regrettait un seul : Augusta. Le dimanche de Pâques, 14 Avril, elle vint lui dire adieu. Une fois de plus, elle était sur le point d'accoucher et devait rentrer chez elle, à la campagne. Elle passa avec lui une triste soirée au cours de laquelle, pour la première fois, il lui parla de ses remords et pleura beaucoup. Après le départ de Mrs Leigh pour Six Mile Bottom, Byron écrivit à Annabella pour lui recommander sa sœur :

« Encore ces derniers mots... — brefs d'ailleurs, et tels que vous en tiendrez compte ; je n'attends pas de réponse ; cela importe peu ; mais au moins vous m'entendrez. — Je viens de quitter Augusta, presque le dernier être que vous m'ayez laissé à quitter... Où que j'aille, — et je vais loin,

— vous et moi ne nous rencontrerons jamais dans ce monde, ni dans l'autre... Si quelque accident m'arrive, soyez bonne pour Augusta ; si elle aussi a disparu — pour ses enfants... »

*
* *

La semaine qui précéda le départ fut remplie par une nouvelle aventure, qui ne dut pas diminuer son mépris pour la facilité des femmes. Depuis quelque temps, il avait été assiégé de lettres d'amour écrites par une inconnue. Ces lettres avaient d'abord été signées de noms supposés et, deux fois, les domestiques de Byron avaient refusé de recevoir l'étrangère. Puis elle avait signé de son nom véritable, qui était Claire Clairmont. Elle demandait une recommandation pour le théâtre de Drury Lane ; Byron commença par la renvoyer à Kinnaird. Elle devint plus hardie : « Vous me dites de croire que c'est une illusion qui m'a fait chérir l'idée d'un attachement pour vous. Ce ne peut être une illusion puisque, pendant un an, vous avez été le sujet de mes réflexions de chaque moment solitaire... Je ne m'attends pas à ce que vous m'aimiez ; je ne suis pas digne de votre amour... Avez-vous quelque objection au plan suivant ? Jeudi soir, nous pourrions sortir ensemble, par diligence ou poste, jusqu'à dix ou douze mille de Londres. Là nous serions libres et inconnus ; nous rentrerons le lendemain matin

de bonne heure... » Et, quelques jours plus tard : « Où vous rencontrerai-je ? — Quand et comment ? Vous partez lundi pour l'Italie et moi — pour Dieu sait où... Je vous en prie, répondez-moi gentiment et sans petits discours sarcastiques ; mais si vous avez besoin d'être amusé et que j'y puisse servir, laissez-vous aller à votre humeur ; j'accepterai n'importe quoi plutôt que de vous contredire. » Il s'ennuyait. La fille était jeune. Elle avait une jolie voix. Il avait besoin d'une « sensation » pour oublier. Il accepta de passer une nuit avec elle.

C'était la fin. Les bagages étaient prêts. Il avait acheté pour ce voyage une superbe voiture, copiée sur celle de l'Empereur. Il emmenait le philosophe Fletcher et un jeune médecin, Polidori, qui avait étudié la médecine à Édimbourg. Polidori se piquait d'écrire. Murray lui avait offert cinq cents livres pour le manuscrit de son journal de voyage et il avait aussitôt acheté un gros cahier. En ces derniers jours, Polidori était sans cesse dans la maison de Piccadilly. On y trouvait aussi Nathan, le musicien juif auquel Byron avait donné les *Mélodies hébraïques*. Leigh Hunt venait souvent, et Hobhouse tous les jours. Kinnaird apporta un gâteau et deux bouteilles de champagne pour le voyage. Puis Hanson vint raconter qu'il avait vu Lady Byron et qu'elle semblait « toute déchirée ici », dit-il en montrant son cœur. Polidori se mêlait à la conversation de tous les visiteurs,

bruyant, naïf, parlant du journal qu'il allait tenir et de trois tragédies qu'il avait écrites. Hobhouse, si profondément anglais, désapprouvait ce choix d'un médecin étranger. Polidori lui déplaisait. Il l'avait baptisé Polly-Dolly et dit à Byron qu'il avait tort de l'emmener. Discussions, visites, présents, animaient assez ces dernières journées pour en cacher un peu la tristesse. L'avant-veille du départ, l'acte de séparation avait été signé et Byron, en marge, avait écrit un quatrain :

Il y a un an, femme affectueuse !
Vous me juriez amour, respect, et ainsi de suite :
Tels étaient les vœux où vous vous engagiez
Et voici exactement ce qu'ils valaient.

Nathan, sachant Byron amateur de biscuits, lui envoya des gâteaux de la Pâque juive qui commençait alors. « Voici, disait la lettre de Nathan, quelques biscuits saints, communément appelés pains sans levain, nommés par les Nazaréens *motsas*, et plus connus en cet âge de lumière sous le nom de gâteaux de Pâques... Comme un certain ange à une certaine heure assura, par sa présence, la sécurité d'une nation, puisse cet esprit gardien accompagner Votre Seigneurie dans le pays où le destin a décidé de la faire séjourner. » Byron répondit que le pain sans levain l'accompagnerait dans son pèlerinage et que les *motsas* seraient un charme contre l'ange destructeur.

Enfin le 24 avril, au petit jour, le Pèlerin quitta

la maison où, un an plus tôt, il avait cru fixer sa vie errante. A la porte, une foule de badauds s'était assemblée autour de la calèche impériale. Byron y monta avec Scrope Davies ; Polidori et Hobhouse suivaient dans une autre chaise. Le gouvernement français avait refusé d'accorder à Byron un passeport, ses opinions politiques étant dangereuses, de sorte qu'il devait, pour gagner la Suisse, passer par Douvres, Ostende et la Belgique. Dès la sortie de Londres, Polidori commença de prendre des notes : « La Tamise, avec ses vagues majestueuses, coulait dans la plaine, portant de nombreux vaisseaux sur ses flots... » Hobhouse soupira et s'enfonça dans un coin.

A Douvres, Fletcher, qui avait quitté Piccadilly après son maître, le rejoignit et raconta qu'aussitôt après le départ, des huissiers étaient entrés dans la maison et avaient tout saisi, même un écureuil apprivoisé. Le bateau ne partant que le lendemain matin, Byron, pour passer le temps, proposa d'aller voir la tombe de Churchill.

Charles Churchill, qu'il savait enterré près de là, avait été cinquante ans plus tôt un satiriste célèbre et, comme Byron, comète d'une saison, avait eu son « année merveilleuse ». Un vieux sacristain les guida vers la tombe, tertre de gazon mal entretenu que surmontait une pierre grise. Leur guide, questionné, avoua qu'il ne savait rien de l'homme enterré là. « Il est mort avant mon temps, dit-il, ce n'est pas moi qui ai creusé sa

tombe. » Cette réponse de fossoyeur d'*Hamlet* enchanta Byron et le jeta dans une de ces méditations, qu'il aimait, sur la gloire et le néant. Devant ses amis et le vieillard surpris, il s'étendit sur le gazon funèbre.

La soirée, sa dernière en Angleterre, fut employée à écouter la lecture, par Polidori, d'une des tragédies dont il était l'auteur. Hobhouse et Davies rirent beaucoup mais Polidori paraissant blessé, Byron relut les meilleurs passages avec bienveillance et sérieux.

La curiosité, à Douvres, était grande. Beaucoup de dames s'étaient habillées en femmes de chambre pour pouvoir se tenir dans les vestibules de l'auberge. Le lendemain matin, 25 avril, Hobhouse se leva très tôt, mais Byron ne parut pas. Il était dans sa chambre, où il écrivait un poème d'adieu pour Tom Moore :

Donc ma barque est sur la plage
Et mon bateau sur la mer ;
Mais avant de partir, Tom Moore,
Je veux boire à deux santés !

Voici un soupir pour ceux qui m'aiment,
Un sourire pour ceux qui me haïssent ;
Et, quelque soit le ciel au-dessus de ma tête,
Voici un cœur prêt pour tout destin...

Il dut en rester là. Le capitaine du bateau, furieux, criait qu'il n'attendrait pas davantage.

Même l'imperturbable Scrope Davies était agité. Enfin on vit arriver sur le quai Byron, sautillant, au bras de Hobhouse. Il remit à Davies un paquet destiné à Miss Elphinstone. C'était un beau Virgile que jadis il avait reçu comme prix à l'école de Harrow. Il ajouta : « Dites-lui, que, si j'avais eu le bonheur d'épouser une femme comme elle, je ne serais pas maintenant obligé de m'exiler. » Le bruit et le désordre du départ le soutinrent jusqu'au moment où il fut à bord ; là, il parut malheureux. Un peu après neuf heures, la passerelle fut retirée. Hobhouse courut jusqu'au bout de la jetée de bois. La mer était mauvaise, le vent contraire. Quand le bateau passa près de la jetée, roulant déjà, Hobhouse vit « le cher garçon » debout sur le pont. Byron leva sa casquette et agita pour dire adieu à son ami. « Que Dieu le bénisse, pensa Hobhouse. C'est un esprit courageux et un bon cœur. »

TROISIÈME PARTIE

Life as it flows is so much time wasted and nothing can ever be recovered or truly possessed save under the form of eternity, which is also the form of art.

SANTAYANA.

XXVI

Cortège d'un Cœur sanglant

Une fois de plus sur les eaux ! Une fois de plus !
Et les vagues bondissent sous moi comme un coursier
Qui reconnaît son maître...

Déjà la douleur de l'exil était projetée en un nouveau Childe Harold. Cet échec, cette honte, cette écume de haine, Augusta condamnée, toute l'Angleterre hostile, il n'avait que trop pensé à ce drame ; il y avait pensé jusqu'à ce que son cerveau ne fût plus qu'un « tourbillon de démence et de flamme. » Il avait besoin de se réfugier dans une retraite solitaire et pourtant peuplée d'esprits ; de créer « et de vivre en créant une vie plus intense ». Qu'était-il, lui, George Gordon Byron, en cet Avril de 1816 ? Rien. Tendre et méchant, triste et joyeux, raisonnable comme Voltaire et fou comme le vent...

Que suis-je, moi ? Rien : mais non pas toi,
Ame de ma pensée !

Pour redevenir Byron il fallait redevenir Harold ; le Pèlerinage aurait un troisième chant.

Exilé par lui-même Harold erre à nouveau.
Sans un reste d'espoir, mais d'une humeur moins sombre ;
Le fait même de savoir qu'il a vécu en vain,
Que tout est terminé pour lui jusqu'à la tombe,
Donne à son désespoir un masque plus souriant.

Et tandis qu'au fond du creuset des strophes, les sombres pensées tournaient, broyées par l'invisible ouvrier qui cherchait pour elles une forme, à la surface un gentleman anglais, hautain et gai, se divertissait avec le docteur « Polly-Dolly » des incidents du voyage. Ce Byron-là, dès la première étape (qui fut Ostende) devint, comme jadis à Valenciennes le Capitaine son père, l'amant de la femme de chambre de l'auberge. Polidori, l'œil fixé sur les cinq cents livres de Murray, commença son journal de Belgique : « *Anvers* : — Sommes allés au café et avons vu tout le monde jouer aux dominos. Lu le *Times*, jusqu'au numéro du 23 Avril... Femmes plus jolies ici, madones à toutes les fontaines... Van Dyck, à mon avis, très supérieur à Rubens. — *Bruxelles*. — Les Anglaises sont les seules jolies femmes de Bruxelles. Indécence publiquement exhibée sur les monuments publics ; fontaines où des hommes vomissent avec effort un flot d'eau ; pire encore... » Byron, toujours plus ému par les émotions du souvenir que par les spectacles eux-mêmes, ne désira voir que

Waterloo. Là s'était écroulée sa petite pagode. A Bruxelles, la veille de la bataille, avaient dormi quelques-uns de ses amis, êtres jeunes, gais, destinés à mourir le lendemain ; ici la chaste Lady Frances avait, pendant une sanglante veillée, fait les doux yeux à Wellington. « La rumeur d'un festin avait troublé la nuit. » Puis le canon...

Ils louèrent une calèche pour aller jusqu'à Waterloo. Elle s'enlisa et « une damnée roue refusa obstinément de continuer la rotation convenue ». Byron dut boîtiller sur le champ de bataille, au bras du Docteur, cherchant des ossements. Un fermier lui vendit un cheval de cosaque, sur lequel il continua sa promenade. Des fleurs poussaient, les champs étaient déjà labourés. « Si l'on n'avait rencontré à chaque pas des enfants importuns et insistants, qui offraient des boutons d'uniforme, on n'aurait vu là aucun signe de guerre. » Byron et Polidori gravèrent leurs noms dans la chapelle de Hougoumont. Byron décrivit la bataille à son compagnon, louant le courage des Français. Puis il s'éloigna seul et médita. Dans ce banal décor, en un seul jour, la plus belle des destinées humaines avait sombré. Donc l'action était aussi vaine que la gloire. « Qu'on le gagne ou le perde, ce monde est sans valeur. » Seule sagesse : la retraite, le silence, le mépris. « Mais à des cœurs trop vifs le repos est l'Enfer », et Bonaparte conquiert un continent, et Byron écrit *Childe Harold*, et les hommes s'agitent, semblables au fiévreux qui croit

trouver la fraîcheur dans le mouvement et qui ne la rencontrera jamais, parce que sa fièvre est en lui... Ils quittèrent le champ de bataille vers le soir, Polidori silencieux, Byron à cheval, chantant à tue-tête un chant de cavalier turc.

La France leur étant fermée, ils descendirent vers la Suisse par la vallée de la Meuse et celle du Rhin. L'impériale voiture de Byron attirait les mendiants. « Donnez-nous quelque chose, Monsieur le chef de bataillon ! — Un sou, Monsieur le Roi des Hanovriens ! » Les titres amusèrent Byron et remplirent de joie le cœur de son médecin. « Je suis avec lui sur un pied d'égalité ; partout en voyage nous sommes traités exactement de la même façon. »... « Après tout, dit-il un jour à Byron, qu'est-ce que vous pouvez faire de plus que moi ? — Puisque vous me forcez à vous le dire, répondit Byron, je crois qu'il y a trois choses que je puis faire et pas vous. » Et Polidori le défiant de les citer : « Je puis, dit Lord Byron, traverser cette rivière à la nage ; je puis éteindre une chandelle d'un coup de pistolet à vingt pas ; et j'ai écrit un poème dont on a vendu quatorze mille exemplaires en un jour. » Quant à l'érudit Fletcher, comme l'appelait Hobhouse, il était ravi, jugeant que le Rhin entre Coblentz et Mayence rappelait certaines vallées d'Albanie, mais que la nourriture était meilleure. Il engraissait.

Partout les voyageurs trouvaient des traces de

l'Empereur. « Qui a bâti ce monument, tracé cette route, creusé ce canal ? demandaient-ils. — Napoléon », répondaient chaque fois les paysans. Byron, amateur de coïncidences, se réjouissait de trouver sur tous les édifices les initiales : N. B. — Noel Byron.

Roches couvertes de châteaux, pentes chargées de vignes... Ces paysages si gais de la vallée du Rhin évoquaient pour lui Augusta. Dans l'univers mythique de Byron, elle était la Fidélité dans le Malheur. Il lui écrivait avec une tendresse passionnée. Il composa pour elle un poème : « Le roc de Drachenfels, que couronne un château... » Il lui disait qu'il aurait aimé à vivre avec elle en cet endroit qui aurait été un des plus beaux du monde

> Si tes chers yeux, suivant les miens,
> Pouvaient charmer ces bords du Rhin.

Il lui envoya ce poème avec des fleurs qu'il avait fait sécher pour elle. Mais Augusta était déjà beaucoup plus loin de lui qu'il ne pensait.

Ils traversèrent le champ de bataille de Morat, où les Suisses avaient battu Charles de Bourgogne. Les ossements des morts étaient encore répandus sur le sol ; Byron, fossoyeur pensif de la gloire, en acheta quelques-uns pour Murray. Enfin, le 25 Mai 1816, il arriva sur les bords du lac de Genève et descendit à l'hôtel Dejean, à Sécheron

Sur le bulletin que devaient remplir les voyageurs il écrivit son âge : cent ans.

*
* *

A ce même hôtel était descendue, quelques jours plus tôt, la jeune fille qui avait été, en Angleterre, la dernière maîtresse de Byron, Claire Clairmont. Elle était accompagnée de la fille du second mari de sa mère, Mary Godwin, et d'un jeune homme, amant de cette « sœur », qui était Percy Bysshe Shelley. Byron n'avait jamais vu Shelley, mais avait lu un poème écrit par celui-ci, la *Reine Mab*, et l'avait admiré. Claire présenta les deux hommes l'un à l'autre. *Journal de Polidori* : « Rencontré Percy Shelley, auteur de *Queen Mab* ; modeste, timide, poitrinaire, vingt et un ans ; séparé de sa femme ; entretient les deux filles de Godwin, qui pratiquent ses théories ; l'une d'elles appartient à Lord Byron. »

Shelley et Byron devinrent vite très intimes. Tous deux aimaient les idées, tous deux avaient des opinions politiques libérales et considéraient Waterloo comme le début d'une ère d'odieuse réaction. Ils partageaient aussi des goûts plus simples et qui peut-être unissent les hommes davantage. Ils aimaient à vivre sur l'eau. Shelley avait déjà loué un bateau. Chaque soir Polidori, les deux poètes et les jeunes femmes allaient ramer sur le lac. Byron, agité, malheureux, goûtait la

paix tranquille de ces eaux, où se reflétaient les montagnes grises du crépuscule et les premières étoiles. Un soir, comme le courant était fort et les vagues du lac dangereuses, il s'anima : « Je vais vous chanter un chant albanais, dit-il, soyez sentimentaux et donnez-moi toute votre attention. » Il poussa un cri guttural, barbare et, riant de la déception des femmes qui attendaient une mélopée orientale, déclara que c'était une exacte imitation du style des montagnards albanais. Ce soir-là, Claire et Mary le surnommèrent Albé, et le surnom lui resta dans ce petit clan. Mais plus souvent il se penchait au-dessus du bord et regardait l'eau sans parler. Il aimait ce silence merveilleux où l'on entend seulement

Le bruit léger des gouttes qui tombent de la rame soulevée
Et parfois, sur la côte, le chant monotone d'un grillon.

Si l'on abordait, Shelley, qui marchait vite, se trouvait tout de suite, malgré lui, en avant, avec les deux femmes. Byron suivait de loin, appuyé sur sa canne, boîtillant et mâchonnant une strophe.

Au bout de quinze jours les Shelley prirent une petite maison de paysans, de l'autre côté du lac et Byron loua, au-dessus d'eux, la charmante villa Diodati. C'était une maison ancienne, bien posée à mi-pente d'une colline, au-dessus de gazons et de vignes, d'où l'on avait la plus belle vue sur le lac, sur ses rives fleuries, sur Genève et sur le

Jura. Demeure à la fois noble et champêtre, petite maison d'un grand seigneur, elle plut à Byron. Il adopta vite une routine de Diodati. Breakfast tardif, visite chez les Shelley, promenade sur le lac, dîner à cinq heures, si sommaire qu'il préférait le prendre seul, puis, si le temps le permettait, nouvelle promenade en bateau. S'il pleuvait, les Shelley venaient passer la soirée à Diodati et restaient quelquefois jusqu'au matin. Toute sa vie Mary devait se rappeler ces deux voix, celle de Byron, grave et musicale, celle de Shelley, ardente, aiguë. Elle aimait à les écouter les yeux fermés. Dès que l'une se taisait, l'autre reprenait.

Byron avait d'abord considéré Shelley avec un peu de méfiance hautaine. Il aimait assez, chez les autres, l'apparence des vertus sociales : il n'avait pour Claire ni estime, ni amour, et il avait été tenté, à cause d'elle, de mépriser Shelley, connu par elle. Mais, bon juge d'esprits, il avait vite admiré en Shelley une intelligence plus vive encore que celle de Matthews ou de Hobhouse. Aux questions que, depuis l'enfance, Byron posait à l'Univers, Shelley apportait, de sa voix perçante, des réponses subtiles et nouvelles. « Qui a créé ce monde mauvais ? demandait Byron. Un Dieu ou un Démon ? » Idéaliste athée, Shelley répondait que Dieu et le Diable sont des projections de tendances humaines. Le Mal n'était pas pour lui, comme pour Byron, un élément nécessaire de la nature humaine. « Aux purs toutes choses sont

ures. » Jupiter, créateur de haine, devait son existence à ce qui reste de haine dans le cœur de Prométhée. Le Diable des chrétiens devait la sienne à la méchanceté de certaines âmes. Le Mal existait, mais non dans la nature ; il était cette laideur artificielle, « conventionnelle », que créent les hommes réunis en société et que l'on trouve dans le mariage, dans les soldats, dans les juges et dans les monarques. La seule réalité naturelle était, aux yeux de Shelley, la Beauté, qui se reconnaissait à l'harmonie, et que l'on trouvait éparse dans les beaux soirs sur le lac, dans les oiseaux, dans les étoiles, dans les visages des femmes.

Byron, très peu métaphysicien, à demi séduit, à demi moqueur, écoutait l'exposé suraigu de ce panthéisme de l'Amour. Puis, son tour de parler venu, il exposait une doctrine plus sombre. « méthodiste, calviniste, augustinienne. » Non, les choses n'étaient pas si simples que les voulait, que les croyait Shelley. Le Mal existait, c'était le péché. Dans sa propre âme, il trouvait le spectacle d'un conflit dont il n'apercevait pas la solution. Il avait apporté le désastre à plusieurs femmes, bien qu'il aimât les unes et respectât les autres. Il savait bien, lui, que les hommes sont complexes et malheureux. Shelley, trop pur, ne connaissait ni les hommes, ni les femmes. Moins lucide que Byron, moins sévère peut-être à l'égard de lui-même, quand il avait succombé à la tentation, il l'avait baptisée vertu. Byron avait l'esprit

beaucoup trop précis pour pouvoir envelopper ses fautes des brouillards dorés de la doctrine. Il savait que l'homme n'est pas bon. En politique, il était d'accord avec Shelley pour souhaiter la liberté des peuples, mais il ne croyait pas que, pour délivrer ceux-ci, des paroles vagues et généreuses fussent suffisantes. Il souhaitait l'action héroïque, mais une action définie, pour tel peuple connu, visible. Son horreur de la société était toute différente de celle qu'éprouvait Shelley. Shelley, idéaliste jusque dans ses dégoûts, méprisait un Monde imaginé par lui, et ne connaissait pas le Monde charnel. Byron, réaliste, fuyait une société qu'il avait souhaité conquérir. Il disait : « Je n'ai pas aimé le monde et le monde ne m'a pas aimé », mais il le regrettait. Pour Shelley, la vie était un problème simple : lutte entre les puissances du Bien qui, croyait-il, régnaient en lui, et un monde tout extérieur à lui. Il n'était pas divisé contre lui-même ; il ne connaissait qu'un Shelley. Byron connaissait plusieurs Byron et, pour lui, le conflit était intérieur. Conflit entre le Byron de Mary Chaworth et le Byron de Lady Melbourne, entre le Sentimental et le Cynique, entre l'orgueil et la tendresse, entre le Conformiste et le Révolté, entre l'un des plus généreux et l'un des plus cruels des êtres. L'inflexible Destin qui l'avait contraint à des actions si regrettées n'était pas une création de son esprit. Il ne croyait pas, comme Shelley, à la toute-puissance de l'homme pour recréer

univers, il reconnaissait l'existence, autour de ui, de forces divines et diaboliques. Shelley, sur s livres d'auberge, faisait suivre son nom du ot : *athée*. Pour Byron, le Créateur existait, ais la Création était mauvaise. Caïn avait raison e se plaindre du Dieu des Juifs, Prométhée de audire Jupiter, et lui, George Gordon Byron, ictime innocente de la fatalité de son sang, il ppartenait, lui aussi, à la race des grands révoltés.

Ainsi les deux voix alternaient. Byron, tout en econnaissant à Shelley les plus hautes vertus, ait quelquefois irrité par sa méconnaissance des roblèmes réels. Shelley se plaignait à Mary du aractère mondain et aristocratique qu'avait con-rvé la pensée de Byron. Mais ils étaient devenus inséparables que Polidori, jaloux de la place u'avait prise Shelley dans la vie de Byron, vou-it le provoquer en duel.

Hobhouse avait eu raison quand il conseillait à yron de ne pas emmener Polly-Dolly. Le petit octeur était devenu insupportable. Il prétendait se êler aux conversations les plus élevées et les gâtait. avait avec les habitants de Genève des querelles ue Byron devait apaiser. Byron était avec lui d'une atience extraordinaire, l'appelait « l'enfant et enfan-n Docteur Polly-Dolly » et disait qu'une grande artie de sa vie se passait à soigner son médecin.

Vers le 2 juin, Shelley et Byron partirent pour ire ensemble le tour du lac et purent heureuse-ent laisser à Diodati le docteur Polidori, qui s'était

foulé le pied. Pendant ce voyage les deux poètes furent surpris par une tempête, au large de la Meillerie. Byron avait déjà enlevé ses vêtements et, comme Shelley ne savait pas nager, offrait de le sauver. Shelley refusa, s'assit tranquillement au fond du bateau et déclara qu'il coulerait sans essayer de lutter.

Ils parcoururent ensemble le pays de Rousseau, assez contents l'un de l'autre, bien que leurs rythmes de vie fussent différents. Shelley, levé avec le soleil, courait les sentiers de montagnes ; Byron se levait vers midi et n'aimait pas marcher. Mais ils se plaisaient à relire la *Nouvelle Héloïse*, au milieu des paysages qui y étaient décrits. Ils furent très frappés par le château de Chillon. « Je n'ai jamais vu, écrivit Shelley, un monument plus terrible de cette tyrannie froide et inhumaine que l'homme trouve plaisir à exercer sur l'homme. » Dans le cachot de Bonnivard où Byron grava son nom, ils se firent raconter l'histoire de cette victime des tyrans et Byron, en une seule nuit, écrivit le *Prisonnier de Chillon*, tandis que Shelley composait l'*Hymne à la Beauté Intellectuelle*. Byron ajouta pendant ce voyage de nombreuses strophes à *Childe Harold*. Certaines étaient sur Rousseau, sur Clarens, « doux Clarens, lieu de naissance du véritable amour », d'autres sur le Lausanne de Gibbon et sur le Ferney de Voltaire. Dans le jardin de Gibbon, Byron cueillit un rameau de l'acacia sous lequel Gibbon était

venu voir le Mont Blanc, après avoir écrit la dernière phrase de son livre. Shelley refusa de l'imiter, craignant d'outrager le nom, plus grand, de Rousseau.

L'influence de Shelley sur Byron grandit pendant ce voyage. Il lui administra « des doses de Wordsworth ». Byron avait toujours refusé de lire Wordsworth. Mais dans ce décor, apaisé et conquis par la douceur du lac, il prit goût à une poésie où il retrouvait l'amour panthéistique qui était la religion de Shelley. Sous cette double influence, des thèmes, pour lui nouveaux, apparaissaient dans les vers qu'il écrivait alors. Au « vanité des vanités » qui formait la basse profonde de toute poésie byronienne se mêlaient des notes plus douces. Peut-être après tout la vie n'était-elle pas entièrement haïssable. Au bord de ces eaux paisibles, regardant ces montagnes si belles, Harold lui-même croyait trouver la paix. Solitude et nature, c'était peut-être le secret d'un bonheur qu'il avait jusqu'alors jugé impossible.

Je ne vis plus en moi-même, mais je deviens
Un fragment de tout ce qui m'entoure ;
Les hautes montagnes pour moi sont comme un senti-
[ment...

La forme restait celle de Byron ; les contours gardaient leur netteté précise. Mais, sous la forme liquide et lente de Wordsworth, c'était bien l'essence de sa vision du monde. La voix aiguë et

ardente avait tracé son sillon dans la pensée de Byron et quelquefois, le soir surtout, quand le ciel et la terre étaient si tranquilles, Byron, regardant sur l'eau le reflet des étoiles et l'ombre immense des montagnes, croyait sentir palpiter vaguement des forces bienveillantes et mystérieuses. Mais de telles pensées, dans son âme, ne pouvaient être que passagères. « Oublier son identité, se perdre dans la beauté du Tout », était-ce possible pour le Grand Égoïste ?

Au cours d'un voyage, le déroulement rapide des scènes et des tableaux pouvait lui faire oublier un instant son drame intérieur. Dès qu'il retrouva la paix réglée de Diodati, il y recréa ses fantômes. Pourtant la vie réelle était si simple. Qu'était-ce, la vie ? Ces pentes gazonnées, ce lac tranquille. Elle était bien loin, la chambre de Piccadilly, souillée de bouteilles vides et d'huissiers. Les absents sont comme des morts pour nous. Ils sont comme les morts des ombres pâles ; comme ceux des morts, nous oublions leurs traits. Mais, comme les morts, les absents nous hantent et étendent autour de nous leurs linceuls. Mary-Ann... Augusta... Annabella... Comme au temps du *Corsaire* « la pensée courait à travers tout — oui, à travers tout. » Il avait fait beaucoup de mal et ne se croyait pas coupable. Son âme d'adolescent avait été généreuse ; la méchanceté humaine avait fait de lui un monstre. Que de vertu gâchée ! L'injustice et la cruauté du Destin l'indi-

gnaient. Dans un délire conscient, il évoquait es uns après les autres tous les éléments de ce destin... Annesley...

La colline
Était couronnée d'un diadème
D'arbres plantés en cercle...

Il écrivit un long poème sur ses amours d'enance, le *Rêve*. C'était curieux, cette impuissance se délivrer d'une aventure si petite... Des *Stances Augusta :*

Bien que le jour de ma destinée soit passé,
Et que l'étoile de mon sort décline,
Ton doux cœur se refuse à voir
Les fautes que tant d'autres ont su trouver ;
Bien que ton âme connaisse ma douleur,
Elle a accepté de la partager,
Et l'amour, que mon esprit a voulu peindre,
Il ne l'a jamais trouvé qu'en toi...

Bien qu'humaine, tu ne m'as pas trompé,
Bien que femme, tu ne m'as pas abandonné,
Bien qu'aimée, tu t'es gardée de me faire du mal,
Bien que calomniée, tu n'as pas été ébranlée...

Que devenait-elle, Augusta, au-delà des mers ? l ne savait. Le lac aux eaux argentées, sous ses enêtres, lui rappelait le lac de Newstead. Sur l'autres rives bordées de roseaux il avait été eureux avec elle. Il lui écrivait des lettres touhantes : « Ne soyez pas mal à votre aise et ne vous

haïssez pas vous-même. Si vous haïssez l'un de nous, que ce soit *moi* — mais ne le faites pas — cela me tuerait. Nous sommes les dernières personnes du monde qui devions ou puissions cesser de nous aimer.. » .. « Quel imbécile j'ai été de me marier — et *vous* pas si sage, ma chère. Nous aurions pu vivre seuls si heureux — vieille fille et célibataire ; je ne trouverai jamais personne comme vous — ni vous (si vaniteux que cela puisse sembler) quelqu'un comme moi. Nous sommes faits pour passer nos vies ensemble, et c'est pourquoi — nous — ou du moins *je* suis — éloigné par les circonstances du seul être qui aurait jamais pu m'aimer, ou auquel j'aurais pu me sentir attaché sans réserves... Si vous étiez au moins une nonne, et moi un religieux — nous aurions pu parler à travers un grillage et non par-dessus une mer. Peu importe — ma voix et mon cœur sont toujours à toi. »

Elle ne répondait guère ; dans ses lettres obscures, haletantes, elle disait qu'elle voyait beaucoup Annabella, qu'Annabella était trop bonne pour elle... Très bonne, Lady Byron ? Umph ! Cela le surprenait. Dans sa galerie de personnages symboliques, Annabella devenait l'Épouse Impitoyable, sa « Clytemnestre morale. » Mme de Staël, qui habitait sur l'autre rive, à Coppet, et chez laquelle il allait assez souvent, aurait voulu le réconcilier avec Annabella ; elle lui avait fait écrire une lettre, mais il savait que cela

était vain. Annabella avait brisé son cœur ; ce cœur dont il se plaisait jadis à dire qu'il était aussi dur que le talon d'un Highlander, il avait maintenant l'impression qu'un éléphant l'avait piétiné.

Certes il avait eu des torts envers Lady Byron, mais elle était sa femme, elle l'avait épousé « pour le pire et le meilleur », elle n'était pas « marquée par la Providence » pour le frapper... Les Destinées le vengeraient un jour. Parmi les déesses antiques, il n'en était pas qu'il honorât autant que Némésis, la Vengeance des Dieux. Il prophétisait mystérieusement : « Un jour ou l'autre ses actions retomberont sur sa propre tête ; *non* par *moi*, car mes sentiments envers elle ne sont pas ceux de la Vengeance, mais notez ce que je vous dis et vous verrez si elle ne finit pas misérablement tôt ou tard. » Et, comme elle était tombée malade, il écrivit :

Donc tu étais triste — et je n'étais pas avec toi ;
Donc tu étais malade, et je n'étais pas à ton chevet...
Je suis trop bien vengé ! — mais c'était mon droit ;
Quels qu'aient été mes péchés, tu n'étais pas désignée
Pour être la Némésis qui me châtierait —
La pitié est pour ceux qui ont pitié !...
Tes nuits sont bannies des royaumes du sommeil...
Tu as semé mon chagrin et tu récolteras
Une amère récolte de maux aussi réels !

*
* *

Les visites à Mme de Staël étaient son seul contact avec la vie extérieure. Il admirait le petit château de Coppet, si charmant sous sa toiture brune, la cour fermée par deux tourelles, le parc romantique, la cascade, le ravin. Quelquefois Byron rencontrait là des visiteurs anglais, qui le regardaient comme s'il eût été le Prince des Ténèbres. Une Mrs Harvey s'évanouit à son entrée, sur quoi la fille de Mme de Staël, la douce et belle Duchesse de Broglie, s'écria : « A soixante-cinq ans, c'est vraiment exagéré. » Les autres hôtes de Coppet ne l'aimaient guère. Le Duc de Broglie trouvait sa conversation « assaisonnée de plaisanteries impies et de lieux communs d'un libéralisme vulgaire. » Mme de Staël le grondait : « Vous n'auriez pas dû faire la guerre au monde, lui disait-elle, c'est impossible. Le monde est trop fort pour un individu, quel qu'il soit. Je l'ai essayé moi-même dans ma jeunesse, mais c'est impossible. » Il semblait bien qu'elle eût raison. Byron avait voulu monter à l'assaut des sommets voilés de brouillard sur lesquels siégeaient les Conventions britanniques, mais nul ne peut attaquer impunément des dieux auxquels il croit en secret, et maintenant il était là, cloué par la haine sur son rocher solitaire, Prométhée ridicu-

lement confortable d'un maigre chœur d'Océanides godwiniennes.

Ce fut Mme de Staël qui lui apprit que Caroline Lamb venait de publier, le 10 mai, un roman dont il était le héros. Elle le lui prêta. Cela s'appelait *Glenarvon* et la page de titre portait une épigraphe prise dans le *Corsaire :*

> Il laissait aux temps futurs un nom
> Lié à une seule vertu et à mille crimes.

Byron lut le roman, non sans effort, car c'était un livre très ennuyeux. Lady Caroline y avait conté sa vie, à peine transposée. L'héroïne épousait, toute jeune, Lord Avondale, qui était William Lamb. « Si Lord Avondale avait un défaut, c'était un caractère trop grand et trop bon qui le portait à permettre à sa frivole compagne de commander et d'arranger toutes choses. » « Vous serez pour moi la loi, disait Lord Avondale à sa femme, vous serez ma maîtresse, mon guide, et moi un esclave volontaire. » Naturellement Lady Avondale se détachait de cet homme trop faible, et aimait Glenarvon, mélange de Byron, du Corsaire et de Lara. « Je suis dégoûté de la vie, criait Glenarvon, dégoûté de toute société, de l'amour, du sentiment. *Damn it ! Don't talk about it.* » Lady Oxford décrite avec sévérité, jouait son rôle : « Elle n'était plus de la première jeunesse et un certain pédantisme enlevait beaucoup de charme à sa conversation. » Lady Caroline avait été jusqu'à publier,

comme lettre de Glenarvon à Lady Avondale, la véritable lettre de rupture de Byron. A la fin, elle faisait périr Glenarvon dans les flots.

Caroline désirait passionnément savoir ce que Byron pensait de son livre. Il composa un petit couplet :

I tried at *Ilderim ;*
Ahem !
I read a sheet of *Marg'ret of Anjou ;*
Can you ?
I turn'd a page of Webster's *Waterloo ;*
Pooh ! pooh !
I look'd at Wordsworth's milk-white *Rylstone Doe :*
Hillo !
I read *Glenarvon*, too, by Caro Lamb —
God damn !...

Il jugea que, si la romancière avait écrit la vérité toute simple, le roman eût été plus romanesque et beaucoup plus amusant. » « Quant à la ressemblance, ajoutait-il, le portrait ne peut être très bon — car je n'ai pas posé assez longtemps. »

Les absents sont comme les morts... Mais nous vivons quelquefois beaucoup plus avec les morts qu'avec les vivants. Qu'était Claire, maîtresse présente, à côté d'ombres exigeantes ? Elle montait chaque soir à Diodati pour y rejoindre son amant, puis partait à l'aube, à travers les vignes, pour retourner à la maison des Shelley. Elle était enceinte et fort triste. Elle travaillait pour Byron,

copiait le *Prisonnier de Chillon* et les nouvelles strophes de *Childe Harold*. Elle l'ennuyait et l'irritait. Femme de petite naissance, sans pudeur, qui s'était jetée à sa tête par caprice de bas-bleu... Elle attendait un enfant de lui ? Soit. Il élèverait l'enfant. Un enfant faisait partie du clan Byron, et d'ailleurs serait peut-être précieux puisqu'Ada lui était refusée. Mais il ne voulait pas revoir la mère.

A Shelley, qui avait pour Claire une tendre et fraternelle affection, le ton sur lequel Byron parlait d'elle semblait insupportable. Il admirait encore le poète, dont l'éclat et la facilité l'éblouissaient jusqu'au découragement, mais l'homme l'inquiétait et parfois l'exaspérait. Libéral en théorie, Byron attachait de l'importance à la naissance ; il ne lui était pas indifférent que Shelley fût le fils d'un baronnet ; il faisait sentir qu'il était lui-même un lord. Il y avait, dans sa manière de parler des femmes, quelque chose de hautain et de détaché qui choquait Shelley. Byron, lui, trouvait inhumaines les logiques certitudes de Shelley. Cette voix aiguë le fatiguait. Toujours méfiant, il doutait parfois de la pureté de Shelley. Il l'appelait le Serpent... « Le Méphistophélès de Gœthe appelle le serpent qui tenta Ève « ma tante, le célèbre serpent », et j'ai toujours pensé que Shelley n'est rien autre qu'un de ses neveux. »

Hobhouse et Scrope Davies annonçaient leur

arrivée. Il serait rafraîchissant d'entendre l'irrésistible bégaiement de Davies, d'oublier Wordsworth, le panthéisme de l'amour, et de parler des soirées chez Kinnaird. Le 29 Août, les Shelley partirent, emmenant Claire. Byron, quelques jours plus tard, écrivit à Augusta : « Ne me grondez pas ; que pouvais-je faire ? — Une fille imprudente, en dépit de tout ce que j'ai pu faire ou dire, a voulu me suivre, ou plutôt me précéder — car je l'ai trouvée ici — et j'ai eu tout le mal du monde à la persuader de s'en aller ; mais elle est enfin partie. Maintenant, très chérie, je te dis en toute vérité que je ne pouvais empêcher cela, que j'ai fait tout ce que j'ai pu et que j'ai réussi à y mettre fin. Je ne l'aime pas, et n'ai pas d'ailleurs d'amour disponible pour qui que ce soit ; mais je ne pouvais pourtant pas jouer le stoïque avec une femme qui avait abattu huit cents milles pour me déphilosopher... Et maintenant vous en savez là-dessus autant que moi, et l'histoire est bien finie. »

XXVII

Avalanches

Ambassadeurs de l'amitié, Scrope Davies et Hobhouse arrivèrent à la fin du mois d'Août. La maison, la vue sur le Jura les enchantèrent. Ils apportaient quelques-uns des produits anglais que l'exilé réclamait dans chacune de ses lettres : de la magnésie, une canne à épée et de la poudre dentifrice rouge de Waite. L'aspect de leur ami leur fit plaisir ; il n'avait plus le teint jaune avec lequel il avait quitté l'Angleterre. Il semblait apaisé ; ses manières, presque trop tranquilles, révélaient l'effort qu'il devait faire pour cacher la violence encore grondante de ses sentiments, mais c'était déjà beaucoup qu'il pût se contenir. A Londres, on racontait qu'il corrompait les grisettes de la Rue Basse et qu'Augusta était avec lui, déguisée en page. Hobhouse constata que la vie, à Diodati, semblait la plus chaste du monde et envoya un bulletin favorable à Mrs Leigh : « Votre frère fait grande attention au décorum et vit sans offenser Dieu, ni un homme, ni une femme... Sa santé

est beaucoup meilleure ; pas de brandy, pas de veilles, pas de magnésie, pas de déluge de soda. Ni violences, ni perversité ; même les cris ont disparu ; il semble aussi heureux qu'il devrait l'être ; vous comprenez que je veux dire aussi heureux que peut l'être un homme d'honneur et de sentiment après une catastrophe au cours de laquelle une accusation, vraie ou fausse, a été portée contre lui. »

Naturellement Hobhouse voulut voir le pays. Les trois mousquetaires de Trinity, accompagnés de Polidori, partirent pour Chamonix et le Mont Blanc. Byron eut quelque peine à sautiller sur les glaciers. A l'auberge du Montanvers, ils trouvèrent dans le livre des voyageurs le nom de Shelley, suivi des mots « athée et philosophe » écrits en grec. « Je crois, dit Byron, que je rendrai service à Shelley en effaçant ceci », ce qu'il fit. Au retour, il emmena jusqu'à Coppet ses amis qui furent heureux de voir Mme de Staël, Bonstetten et Schlegel. Hobhouse venait de lire *Adolphe ;* il dit à Mme de Staël qu'il y avait reconnu des phrases d'elle : « vers luisants sur des feuilles mortes, dont la lumière ne sert qu'à montrer la sécheresse des alentours. » Mme de Staël se tourna vers Bonstetten et lui dit : « Charmant, n'est-ce pas ? » Hobhouse aima beaucoup Coppet.

Byron soumit à ses amis, non sans timidité, le manuscrit du troisième chant de *Childe Harold.* Hobhouse, qui n'avait pas vécu avec Shelley,

fut très surpris : « Il y a de beaux passages, mais je ne sais pas si j'aime cela autant que les premiers chants. Celui-ci a un air de mystère et de métaphysique. » Quant aux *Stances à Augusta*, qui lui furent montrées aussi, il les trouva plaintives, insupportables, et les parodia sans pitié :

Quoique poète, vous devriez nous épargner les injures ;
Quoiqu'homme d'esprit, nous accorder une trève ;
Quoique vous nous gouverniez tous, nous excuser
Si nous pensons que cette pose a assez duré.

Il était vraiment très difficile de parler de sentiments à Hobhouse.

Scrope Davies repartit le premier, chargé de pierres taillées, d'agates, de colliers de cristal, que Byron avait achetés à Chamonix pour ses nièces Leigh pour sa fille Ada, « l'amour ». C'était la plus imaginaire de toutes ses créations, cette petite fille qu'il avait vue deux fois et qu'il aimait, à sa manière. Quelques jours après le départ de Davies, le malheureux Polidori fut renvoyé ; il avait de l'honneur mais sa vanité le rendait insupportable. Hobhouse, qui marquait impitoyablement les points, fit remarquer qu'il l'avait prédit, puis, comme il était resté seul avec Byron à Diodati, proposa d'entreprendre un nouveau tour en montagne et d'aller voir la Jungfrau.

Les pâturages d'un vert sombre, les innombrables cloches des vaches, les bergers debout sur

les cimes opposées et qui semblaient appartenir plus au ciel qu'à la terre, les dernières nappes de neiges noircies que l'été n'avait pas fondues, rappelèrent à Byron ses vacances d'enfant dans les Highlands. « C'est comme un rêve, dit-il à Hobhouse, trop brillant et trop sauvage pour être réel. » Il aimait les glaciers dont la surface ondulée évoquait une tempête solidifiée, les cascades dont la crinière de fils de lumière écumeuse le faisait penser à un gigantesque cheval blanc, celui peut-être sur lequel dans l'Apocalypse est montée la Mort, et les nuages sulfureux et lourds qui roulaient au bord des précipices, comme l'écume de l'océan de l'Enfer. Devant ces spectacles admirables, c'était à Augusta qu'il pensait et, pendant tout le voyage, il tint un journal destiné à sa sœur :

« Hier, 17 septembre 1816 je suis parti (avec Hobhouse) pour une excursion en montagne. Je tiendrai un bref journal pour ma sœur Augusta.

— La musique des cloches des vaches, dans les pâturages, et les cris des bergers de rocher en rocher, tandis qu'ils jouent de leur chalumeau sur des pentes qui paraissent presque inaccessibles, réalisent tout ce que j'ai jamais entendu ou imaginé d'une existence pastorale... Ceci est pur, sans mélange — solitaire, sauvage et patriarcal... Je repeuple en ce moment mon esprit de Nature.

— Neuf heures — Je vais me coucher. Hobhouse, dans la chambre à côté, vient de cogner sa tête contre la porte, et naturellement de maudire les portes ; pas fatigué

ujourd'hui, espère pourtant dormir. En bas, femmes qui
ıvardent : lu une traduction française de Schiller. Bonne
ıit, très chère Augusta.

— Grindenwald. Lumière des étoiles, très beau, mais
ı diable de sentier ! Peu importe, bien arrivé ; un peu
orage... Passé des bois entiers de pins tout flétris, troncs
ıs sans écorce et branches sans vie ; détruits par un seul
ver, — leur aspect m'a fait penser à moi-même et à ma
mille.

— De Berne à Fribourg... Acheté un chien — très laid,
ıais très méchant ; grande recommandation aux yeux de
on propriétaire et aux miens... Il n'a pas de queue et
appelle « Mutz ».

— J'ai eu de la chance pendant ce tour (de treize jours)
— aussi bien pour le temps que par le choix de mon
ompagnon... J'étais disposé à être satisfait. J'aime la
Jature et j'admire la Beauté. Je peux supporter la fatigue,
s privations sont pour moi bienvenues, et j'ai vu quel-
ues-uns des paysages les plus nobles du monde. Mais
n tout ceci — les souvenirs d'amertume, et surtout de
ıa récente et plus intime désolation, souvenirs qui m'ac-
ompagneront à travers la vie, m'ont rongé pendant tout
e voyage ; ni la musique du berger, ni le fracas de l'ava-
anche, ni le torrent, ni la montagne, ni le glacier, ni la
orêt, ni le nuage, n'ont pour un moment allégé le poids
ui pèse sur mon cœur, ou permis de perdre ma malheu-
euse identité, dans la majesté, le pouvoir et la gloire de
out ce qui était autour, au-dessus et au-dessous de moi.

Je suis au delà des reproches et il y a un temps pour
outes choses. Je suis au-delà du désir de vengeance, et
e n'en connais d'ailleurs aucune assez forte pour tout ce
que j'ai souffert ; l'heure viendra où ce que je sens sera

senti... mais c'est assez. A vous, chère Augusta, j'envoie ce journal que j'ai tenu pour vous, de ce que j'ai vu et éprouvé. Aimez-moi comme vous êtes aimée par moi. »

*
* *

Au cours du mois d'Août, il avait reçu à Diodati la visite de Lewis, l'auteur du *Moine*, qui lui avait traduit des passages du *Faust* de Goethe. Thème fait pour le toucher. Les questions posées par Faust à l'Univers, le pacte avec le Diable, la perte de Marguerite, n'était-ce pas sa propre histoire ? Mais s'il avait été, lui, Byron, le créateur de *Faust*, il l'eût fait plus courageux et plus sombre. Pourquoi trembler devant les esprits ? Un homme, un homme véritable les défie et défie la Mort.

Une œuvre naît toujours d'un choc qui fertilise un terrain favorable. Le terrain, chez Byron, était prêt ; c'était cette masse brûlante de sentiments inexprimés, horreur, amour, désir, regrets, lave qui une fois encore menaçait de tout engloutir. Du choc produit par la lecture de *Faust* et par les paysages des Alpes, sortit un grand poème dramatique : *Manfred*. Il en composa les deux premiers actes en douze jours et au cours même du voyage. Les paysages qu'il décrivait en prose dans le Journal pour Augusta devenaient, par une légère transposition, des fragments du nouveau drame, et s'y mêlaient aux aveux de détresse. Toutes les scènes réelles du voyage, la rencontre

'un chasseur, celle d'un berger chantant le ranz
es vaches, entraient aussitôt dans ce poème dont
sujet était assez vague pour tout accueillir.

Manfred, seigneur d'un burg féodal des Alpes,
cultivé les arts magiques ; il est riche, savant,
ais son âme semble tourmentée par le souvenir
'un grand crime. Dans une première scène, très
ustienne, il évoque les Esprits de la Terre, de
Océan, des Montagnes, de la Lumière. « Que
ous veux-tu, Enfant de la Terre ? demandent
es Esprits. — L'oubli. — De quoi ? — De ce
ui est en moi... » Qu'y a-t-il en lui ? Il nous le
aisse deviner... Le regret d'une femme, Astarté,
u'il a perdue et à laquelle il voudrait être réuni ;
e désir d'être vengé d'une autre femme qui n'est
oint nommée. Contre cette dernière, une ter-
ible incantation est prononcée par une voix
ystérieuse et, parce que Byron est incapable de
ortir de lui-même et d'oublier son identité,
arce que les allusions sont claires et les symboles
ransparents, nous savons que Manfred est Byron,
u'Astarté est Augusta, et que l'objet de l'incan-
ation est Annabella.

Si profond que soit ton sommeil,
Ton esprit ne dormira pas ;
Il y a des ombres qui ne s'évanouiront pas,
Il y a des pensées que tu ne banniras pas ;
Un pouvoir inconnu de toi
Fait que tu ne peux être seule ;
Tu es enveloppée comme d'un linceul,

Tu es prisonnière dans un nuage ;
Et pour toujours tu devras vivre
Dans l'esprit de cette incantation...
Par l'hypocrisie de ton âme fermée,
Par la perfection de ton art
Qui a fait passer pour humain même ton cœur,
Par ton goût pour le malheur des autres,
Et par ta fraternité de Caïn,
Je te visite ! et te condamne
A être toi-même ton propre Enfer !

Puis Manfred supplie une sorcière d'évoquer pour lui Astarté ; il la lui décrit, et c'est Augusta :

Elle me ressemblait par tous ses traits — ses yeux,
Ses cheveux, tout, jusqu'au ton
Même de sa voix, ressemblaient, disait-on, aux miens ;
Mais le tout adouci et d'une beauté plus apaisée ;
Elle avait les mêmes pensées solitaires, les mêmes délires...
Mais unis à un caractère plus doux que le mien,
La pitié, les sourires, et les larmes — que je n'avais pas,
Et la tendresse — mais cela j'en avais pour elle ;
L'humilité — et cela je ne l'ai jamais eue.
Ses fautes étaient les miennes — et ses vertus les siennes —
Je l'ai aimée, et j'ai causé sa ruine !

« Je l'ai aimée et j'ai causé sa ruine », voilà le secret du désespoir de Manfred comme de celui de Byron, et Byron, par la voix de Manfred, criait sa souffrance, trop bien cachée sous le masque tranquille de l'hôte de Diodati et du visiteur poli de Coppet.

Ma solitude n'est plus une solitude,
Elle est peuplée de furies ; — j'ai grincé
Des dents dans l'obscurité jusqu'au matin ; [prié
Puis je me suis maudit jusqu'au coucher du soleil — et j'ai
Pour que la folie me fût accordée comme une bénédiction...
[elle m'est refusée.

C'est en vain que les puissances infernales évoquent, pour Manfred, Astarté ; elle paraît, mais reste muette, comme était alors muette pour Byron l'Augusta de moins en moins précise que sa mémoire lui présentait.

Tu m'as trop aimé
Comme je t'ai trop aimée ; nous n'étions pas faits
Pour nous torturer ainsi l'un l'autre, bien que ce fût
Le péché le plus mortel que d'aimer comme nous avons
[aimé.
Dis que tu ne me hais point — mais que je porte
Seul ce châtiment pour nous deux...
Je voudrais avant de périr entendre une fois encore
La voix qui a été ma musique — Parle-moi !

Elle s'évanouit sans avoir répondu et les Esprits contemplent avec une sorte de terreur le désespoir de Manfred. « S'il avait été l'un de nous, disent-ils, il eût fait un Esprit redoutable. »

La coulée de lave avait été superbe. Il manquait à *Manfred* un troisième acte, mais Byron ne l'écrivit pas tout de suite. Il était rentré à Diodati avec Hobhouse et les enchantements de la montagne étaient déjà dissipés.

*
* *

Parmi les causes de l'angoisse de Manfred, l'une des plus graves était le silence d'Astarté. Pourquoi Augusta, aux plaintes de Byron, ne répondait-elle plus que par des lettres banales ? Pourquoi son incohérence irritante, mais au gré de Byron gracieuse, tournait-elle en platitude morale ? Byron, inquiet, devinait à travers les phrases confuses de sa sœur l'influence d'un esprit tout différent et qu'il ne reconnaissait que trop. Mais il était loin d'imaginer ce qui, depuis son départ, s'était passé entre les deux femmes.

Le jour où Byron avait quitté l'Angleterre, Lady Byron (qui depuis quelques semaines vivait à Londres, pour être à portée de ses conseillers judiciaires, Lushington et Romilly) était allée rejoindre à la campagne sa petite Ada. Elle avait vingt-quatre ans et la vie, pour elle, semblait finie. Ses sentiments envers Byron étaient violents, elle l'avait trop aimé pour ne pas le haïr, sans d'ailleurs cesser de l'aimer. Augusta, qui la vit avant son départ, trouva qu'elle avait le calme effrayant d'une morte.

Les problèmes moraux qui avaient tourmenté cette conscience scrupuleuse de casuiste blessée ne se trouvaient pas résolus par le départ de son mari. Comment devait-elle traiter Augusta ? En amie ? C'était enlever toute valeur au plus sérieux

de ses griefs, si jamais elle avait à plaider contre Byron au cours de l'éducation de sa fille. En ennemie, comme le voulaient les hommes de loi ? C'était confirmer les bruits que Caroline Lamb et tant d'autres faisaient courir ; c'était aussi rendre la vie de Mrs Leigh impossible en Angleterre. « Si Augusta était allée rejoindre Byron dans l'exil, si elle s'était ouvertement montrée avec lui *et soror et conjux*, Lady Byron, victorieuse, fût demeurée maîtresse de la situation... Mais, en elle, le besoin romanesque de sacrifice était tout-puissant. » Elle ne souhaitait pas la perte de sa belle-sœur. Elle jugeait que son devoir de chrétienne était de sauver l'âme d'Augusta et, si c'était possible (mais elle ne le croyait plus), celle de Byron. Ce double résultat ne pouvait être atteint qu'en empêchant les coupables de se revoir. Respecter leur liberté était se rendre complice de leur damnation.

Par de tels chemins subtils le devoir ordonnait, comme l'eussent pu faire la jalousie et la rancune, de poursuivre la coupable et, sans doute, sous le masque du devoir, se glissait jusqu'à la conscience de cette femme scrupuleuse un sentiment plus trouble et d'ailleurs naturel qui était le besoin de savoir. Seule la certitude tue la jalousie. Or Annabella ne possédait pas, sur la terrible aventure qui avait été la vraie cause de sa ruine, de certitude. Elle avait deviné l'inceste rôdant à travers sa maison depuis le jour de son mariage.

mais les signes qu'elle avait observés se rapportaient-ils à une passion déjà ancienne, éteinte, apaisée ? Ou au contraire cet amour monstrueux avait-il continué après son mariage ? Elle l'ignorait et souhaitait passionnément le comprendre. Augusta occupait dans ses pensées une place qui eût été surprenante si nous ne nous attachions toujours avec une inquiétude, si tenace qu'elle en devient presque tendre, à l'être qui détient le secret, même affreux, que nous avons besoin de connaître.

Dans ce désarroi, Lady Byron avait pu trouver une confidente. Une amie intime d'Augusta, Mrs George Villiers, lui ayant demandé de soutenir sa belle-sœur contre les calomnies du monde, Annabella lui rendit visite et lui dit la vérité. Mrs Villiers, femme de bien, fut à la fois stupéfaite et profondément intéressée. Augusta lui avait toujours parlé de la séparation et des bruits qui couraient, sur un tel ton d'innocence outragée que d'abord elle eut peine à croire Lady Byron. Quand elle fut convaincue, elle s'indigna. On aurait pu pardonner, disait-elle, à Augusta pénitente, repentante, mais cette orgueilleuse légèreté dans le crime était intolérable. Tel était aussi le sentiment de Lady Byron. Comme certains hommes se plaisent à secourir un ami ruiné, pourvu que celui-ci renonce au moindre signe du bonheur ou du confort, ainsi ces deux femmes étaient prêtes à venir en aide à la pécheresse, mais à la

condition qu'elle s'humiliât. Byron, lui aussi, était un pécheur, mais au moins savait-il ce qu'était le péché. Augusta ne semblait jamais y penser. « J'ai toujours observé, écrivait Annabella, cette remarquable différence que les sentiments de Byron — en tant que distincts de ses actions — étaient beaucoup plus affinés et décents, sur les questions morales, que ceux d'Augusta. Elle ne semblait pas considérer ses fautes comme graves. »

Mrs Villiers fut d'accord avec Lady Byron pour penser qu'il fallait ramener Augusta de l'orgueil à la pénitence. Mrs Leigh semblait trouver naturel que des relations amicales continuassent, aux yeux du monde, entre elle et sa belle-sœur. Il importait de lui faire sentir qu'elle était désormais hors la loi. *Lady Byron à Mrs Leigh :* « Je ne voulais pas, avant votre accouchement, risquer de vous agiter, mais sachant que vous êtes rétablie, je ne peux plus vous cacher que j'ai des raisons, fondées sur certaines circonstances de votre conduite, que d'ailleurs (si certaine que je sois de leur existence) je désire enterrer dans le silence, raisons qui m'imposent le devoir indispensable de limiter les relations avec vous... »

Les deux femmes vertueuses se demandaient avec une tendre anxiété ce qu'allaient être, sous cette menace, les réactions de leur sœur coupable : « Je crois que son premier sentiment sera la terreur — son second, l'orgueil... » Mais la réponse d'Augusta fut humble : « Je suis forcée, pour le

bien de mes enfants, d'accepter de votre compassion les *relations limitées* qui sont tout ce que que vous accordez à celle qui, dites-vous, n'est pas plus longtemps digne de votre estime ni de votre affection ! Le temps viendra où votre opinion changera. »

Il s'agissait maintenant, pour achever cette cure morale, d'obtenir d'elle, d'abord qu'elle avouât son crime, ensuite qu'elle renonçât à voir Byron. Une correspondance continua donc entre les deux belles-sœurs et, peu à peu, la plus faible des deux se laissa glisser malgré elle vers des aveux implicites. Elle admit que des relations coupables avaient existé avant le mariage, mais jura, et avec un accent qui semblait sincère, que depuis le mariage elle avait résisté [1]. Puis l'interrogatoire devint plus précis. Quand deux êtres, d'un commun accord, ont laissé longtemps dans l'obscurité un sujet grave et douloureux, au moment où enfin ils se décident à ouvrir cet abcès spirituel, ils trouvent parfois un plaisir pénible, mais aigu, et un bonheur trouble, à étudier ensemble des

1. *Lady Byron à Mrs Leigh* : « Comme vous ne cherchez pas, et n'avez jamais cherché à me tromper, en ce qui concerne les faits antérieurs, au sujet desquels ma conviction est inébranlable, je suis prête à vous croire quand vous affirmez n'avoir jamais sciemment voulu *me* nuire... »

Lady Byron à Mrs Villiers : « J'ai reçu une réponse — qui est tout ce qu'elle doit être, tout ce que je puis espérer. Je suis pleinement convaincue de l'innocence d'Augusta pendant toute la période où j'étais en cause. »

détails qui ont été, pour l'un comme pour l'autre, l'objet de tant de réflexions solitaires. Annabella expliquait à Augusta comment (le jour même de la première visite à Six Mile Bottom) tout lui avait paru suspect, et Augusta, complaisamment, analysait ses propres illusions et sa folle croyance à l'aveuglement d'Annabella.

Quelquefois la pécheresse avait des rechutes. Mrs Villiers, qui l'avait vue la veille, écrivait le 18 Juillet 1816 à Lady Byron « qu'Augusta n'avait parlé que de gazes et de satins, et qu'elle avait l'air forte et bien portante, parfaitement froide, à son aise et n'ayant apparemment aucun poids sur l'esprit. » Heureusement, un peu plus tard, elle parut accablée et préoccupée. Mais l'œuvre n'était pas encore achevée.

Le danger était que Byron ne reprît une influence sur elle. Il voulait qu'elle le rejoignît en Suisse ou en Italie ; il était à craindre qu'elle ne fût tentée, d'autant plus que le Colonel Leigh, plus ruiné que jamais, était capable de consentir à ce qu'elle partît. Elle paraissait prête à toutes les folies dès que son frère se disait malheureux. C'était en vain qu'Annabella lui décrivait les terribles souffrances que le remords avait, elle en était témoin, fait éprouver à Byron. « Je n'ai jamais vu moi-même, dit Augusta, ce que vous décrivez comme ayant été ses tourments... Si je savais comment contribuer à son bien véritable! mais hélas ! je ne sais pas... » Lady Byron eût

parfois volontiers accroché sur la poitrine de sa belle-sœur l'écriteau : *Hérétique et Relapse.*

Enfin, en Août 1816, elle vint s'installer à Londres pour revoir Augusta. Pour se préparer à cet interrogatoire décisif, elle rédigea suivant sa coutume un memorandum aux paragraphes numérotés : « Êtes-vous plus affligée par votre péché ou par ses conséquences ? — par l'offense envers Dieu ? — ou par celle envers vos semblables ?... Sentez-vous suffisamment que toute pensée associée avec un tel péché est coupable, et que le cœur peut être criminel, même quand les actions sont innocentes ? »

Pendant la première quinzaine de Septembre, les deux femmes se virent chaque jour [1]. Au cours de ces longues conversations, Augusta abdiqua enfin entre les mains d'un être plus fort et remit à Annabella le gouvernement de son âme ; elle promit de lui montrer désormais toutes les lettres de Byron et de ne répondre à celui-ci qu'avec froideur. Lady Byron n'exigeait pas qu'elle cessât toute correspondance avec son frère : « Je ne vous conseille pas de restreindre votre correspondance, mais de toujours penser à rectifier, et non à apaiser

1. *Mémoire de Lady Byron :* « Augusta m'a fait une entière confession des relations antérieures — en niant énergiquement que celles-ci eussent continué après mon mariage... Elle a avoué que les vers (« *I speak not, I trace not, I breathe not thy name* ») lui avaient été adressés.

Mrs Villiers à Lady Byron : « J'ai parlé à Augusta de ces vers, avec fermeté. »

ses sentiments ou à les satisfaire. — Évitez par conséquent toutes les phrases et toutes les *marques* qui pourraient rappeler à son esprit de mauvaises idées... Laissez-moi aussi vous mettre en garde contre la légèreté et les propos un peu fous, qu'il aime, mais pour une détestable raison, parce qu'ils l'empêchent de réfléchir sérieusement. » Inconsciente adresse de femme : elle dépouillait Augusta de ce qui faisait son charme.

***

A Genève, le temps devenait froid et pluvieux. Byron avait envie de quitter la Suisse. De l'autre côté du lac, à Sécheron, des touristes anglais braquaient sur son balcon leurs lunettes marines dans l'espoir d'y apercevoir un jupon. Sensible, comme tous ceux qui ont été persécutés, il se sentait poursuivi jusque dans cette retraite par la haine qui avait accompagné son départ. Il avait envie de traverser les montagnes et d'aller jusqu'aux vagues de l'Adriatique, « comme un cerf aux abois se réfugie dans l'eau. »

Au début d'Octobre, il quitta Diodati avec Hobhouse, pour gagner Milan par le Simplon. L'admirable Fletcher les accompagnait et enchantait Hobhouse par son art de transposer en images anglaises tout ce qu'il voyait. La cascade de Pissevache évoqua pour Fletcher « la perruque blanche

du vieux Mr Becher. » Six chevaux attelés à la voiture de Byron les hissèrent jusqu'au col du Simplon. Ils traversèrent la zone des sapins, celle des déserts pierreux, celle des neiges éternelles. Au sommet, ne pouvant trouver aucun mur pour y graver leurs noms, ils les écrivirent sur un morceau de papier qu'ils cachèrent soigneusement sous une pierre. Puis, passant de la neige aux solitudes pierreuses et des rochers aux sapins, ils arrivèrent enfin dans la vallée de Domodossola où des clochers blancs piquaient les collines couvertes de vignes.

Fletcher reçut l'ordre de préparer carabines, poignards et pistolets. On avait dit aux deux Anglais que le pays était dangereux. La malheureuse Italie, par la chute de Napoléon, était retombée au pouvoir de l'étranger. La Sainte Alliance, « société des dynasties », avait fait de la Lombardie un royaume autrichien que M. de Metternich, lieutenant de Dieu, gouvernait par sa police. Les espions étaient partout ; la délation régnait dans les familles. Les libéraux et les patriotes se groupaient en sociétés secrètes. Dès Milan, Byron se trouva en contact avec des milieux libéraux italiens. Il avait un mot de recommandation de Mme de Staël pour Monsignor Ludovic de Brême, aumônier de l'ex-roi d'Italie. Grâce à lui il rencontra le Marquis de Brême (qui avait été le ministre de l'Intérieur d'Eugène de Beauharnais), le plus célèbre des poètes italiens vivants,

Monti, et l'écrivain Silvio Pellico. Le pays lui plaisait. Les paysannes avaient de beaux yeux noirs. Un air de courage et d'amour était sur tous les visages.

Il fut ravi par la Bibliothèque Ambroisienne, où on lui montra des souvenirs de Lucrèce Borgia, une boucle de ses cheveux, longs et beaux, et des lettres « si jolies, si aimantes, qu'il se sentit tout malheureux de n'être pas né plus tôt pour l'avoir au moins vue. » « Et devinez, je vous prie, écrivit-il à Augusta, quelle est l'une de ses *signatures :* — c'est ceci +, une croix — qui, dit-elle, doit tenir lieu de son nom... Est-ce que ce n'est pas amusant ? Je suppose que vous savez qu'elle était une fameuse beauté, et fameuse pour l'usage qu'elle en a fait ; aussi qu'elle a aimé ce Cardinal Bembo (plus une histoire sur son papa, le Pape Alexandre, et son frère César Borgia — que quelques-uns croient — et d'autres non). Elle a fini par être Duchesse de Ferrare, et une excellente mère et femme ; tout à fait un exemple. »

A la Scala, dans la loge des Brême, Hobhouse et Byron rencontrèrent un Français, M. de Beyle, ancien intendant du Mobilier de la Couronne Impériale, qui leur raconta des histoires étonnantes. Il leur dit qu'il avait été le secrétaire particulier de Napoléon, et de service auprès de l'Empereur pendant la retraite de Russie. « Napoléon avait alors tout à fait perdu la tête, dit Beyle, il signait ses décrets POMPÉE. » Quand Beyle lui

avait dit : « Votre Majesté fait erreur », il l'avait regardé avec une horrible grimace en disant : « Oh ! oui. » En un jour, Beyle avait vu quatre-vingt-quatre généraux venir au quartier général, pleurant et criant : « Ah ! ma division... Ah ! ma brigade... » Quand l'Empereur était parti, Beyle avait pris le service avec Murat, qui s'était assis sur son lit et avait pleuré amèrement. Puis M. de Beyle parla de Talleyrand, dit qu'un jury l'aurait condamné et que, loin d'être cruel, Napoléon ne l'était pas assez. Il leur raconta aussi que Mme Ney était à Milan et qu'elle avait fait graver sur la tombe de son mari : « Trente-cinq ans de gloire ; un jour d'erreur. » Il était étonnant, ce monsieur de Beyle ; il avait toujours été présent lui-même dans les occasions les plus extraordinaires. « J'ai toute raison, écrivit Hobhouse après avoir pris note soigneusement de toutes ces précieuses ancedotes, de penser que Beyle est une personne digne de confiance, mais il a une façon cruelle de parler, et il a l'air d'un matérialiste, qu'il est. »

A Milan, Byron et Hobhouse retrouvèrent le malheureux Polly-Dolly. Il eut une querelle avec un officier et Byron une fois de plus dut intervenir pour le sauver. Le petit docteur était maintenant candidat au poste de médecin de la Princesse de Galles. « Pauvre femme, dit Hobhouse en lui donnant une lettre de recommandation, il faudrait qu'elle fût folle pour prendre un tel médecin. »

Mais Louis de Brême, moins injuste que Hobhouse (si passionnément xénophobe) jugea mieux le pauvre docteur. « Ce qu'on n'est pas généralement, écrivit-il à Mme de Staël, c'est plus honnête homme que Polidori, plus ingénu et de meilleure foi. »

Louis de Brême ajoutait, sur Byron lui-même, un jugement d'autant plus intéressant qu'il confirmait celui de Sir Walter Scott : « Lord Byron est de toute amabilité. Une occasion vient de se présenter de témoigner son bon cœur à Polidori, il l'a saisie avec simplicité et empressement. Oserai-je vous le dire ? Je pense qu'il y a des hommes qui ont l'âme peu *sociale* peut-être, mais l'ont éminemment *humaine*. Lord Byron est doué d'un assortiment de qualités dont il est assez naturel que son entourage national et domestique ne lui tienne pas compte, puisqu'il manque d'ailleurs de celles qu'on est dans l'habitude d'exiger... Nous lui avons fait sentir combien nous sommes étrangers à toutes les opinions qu'on a arrêtées sur son compte, et qu'il dépend entièrement de lui de nous en former une. Ses œuvres sont si fortement goûtées par ceux d'entre nos amis qui savent l'anglais que, sans lui en jamais parler, nous lui témoignons à chaque instant notre intime admiration, dont il résulte entre lui et nous un rapport habituel d'intelligence, qui lui donne un parfait aplomb au milieu de ce monde dont je l'ai entouré ». La récompense de ceux qui savent

apaiser les âmes tourmentées est qu'ils sont aussi les seuls à les connaître.

Ses amis italiens montrèrent à Byron toutes les curiosités de Milan. Il entendit l'écho de la Simonetta et vit le Dôme au clair de lune M. de Beyle nota l'effet étonnant produit sur Byron par un tableau où Daniel Crespi a représenté un chanoine enfermé dans une bière, au milieu d'une église et qui, pendant qu'on chante l'office des morts autour de lui, tout à coup soulève le drap mortuaire, sort de son cercueil et s'écrie : « Je suis damné par un juste jugement ! » On ne put arracher de devant ce tableau Byron, ému jusqu'aux larmes. Par respect pour le génie ses compagnons remontèrent silencieusement à cheval et allèrent l'attendre à un mille de là.

Enfin, le 4 novembre, Hobhouse et Byron partirent pour Venise. Ils traversèrent Brescia, Vérone (où Byron fut heureux de retrouver le souvenir de Juliette), Vicence, puis une nuit, tandis qu'ils sommeillaient dans une gondole sous un ciel assez sombre, ils se réveillèrent tout d'un coup au milieu des lumières de Venise. L'écho des rames leur dit qu'ils étaient sous un pont ; le batelier leur cria : « Le Rialto ! » Quelques minutes plus tard, ils abordaient à l'hôtel de la Grande-Bretagne, sur le Grand Canal, et on les conduisait par un magnifique escalier jusqu'à des chambres dorées, tendues de soie peinte.

XXVIII

La Ville-Fée du Cœur

> Où il faut toujours distinguer une part de fantaisie, insaisissable, et le creux du lit qui règle tout.
>
> Alain.

Byron à Murray : « Venise me plaît autant que je m'y attendais, et j'attendais beaucoup. C'est une de ces villes que je connais avant de les voir et, après l'Orient, le lieu du monde dont j'ai toujours le plus rêvé. J'aime la gaieté mélancolique de leurs gondoles et le silence de leurs canaux. Je ne déteste même pas la décadence évidente de la ville, bien que je regrette la singularité de ses costumes disparus ; d'ailleurs il en reste beaucoup ; et le Carnaval est proche. » Et à Tom Moore : « J'ai l'intention de rester à Venise pendant l'hiver... La ville ne m'a pas désappointé... J'ai trop longtemps vécu parmi les ruines pour ne pas aimer la désolation. »

Le dialecte vénitien lui plaisait, comme les tons ocrés des maisons de Venise, comme les

noms sonores et les marbres roses des palais, comme la beauté funèbre des barques noires. Dans la cité du Marchand et du More, de Portia et de Desdémone, il croyait, au coin de chaque rue, rencontrer l'ombre de Shakespeare. Il se sentait moins infirme dans une ville où la marche était remplacée par le lent glissement des gondoles.

La République de Venise n'existait plus. Les lions ailés de Saint-Marc ne gardaient ni Doge, ni Conseil des Dix. Le *Bucentaure* avait été brûlé par les Français. Comme à Milan, un gouverneur autrichien représentait M. de Metternich. Mais la ville restait voluptueuse et gaie. Sur la place Saint-Marc, les cafés étaient pleins. Venise avait huit théâtres (plus que Londres, plus que Paris). La société italienne se réunissait en des *conversazioni*, dont la plus brillante était celle de la Comtesse Albrizzi que les Vénitiens appelaient « la Baronne de Staël de l'Italie » et qui se hâta de se faire présenter « le premier poète de l'Angleterre. » Quelques hommes et quelques femmes buvaient de l'eau, dans une petite chambre. Hobhouse trouva que cette *conversazione* était une pauvre copie du salon de Coppet, mais que la dame paraissait bonne personne.

Le 4 décembre les deux amis se séparèrent. Hobhouse partant pour Rome tandis que Byron restait à Venise. Il y avait trouvé en même temps « un logement et une maîtresse », chez un Signor

Segati, marchand de tissus, qui possédait dans la Frezzeria (longue rue étroite, voisine de Saint-Marc) une boutique à l'enseigne du *Corno*. Bientôt ses apprentis ajoutèrent *inglese*. Le commerce de Segati marchait mal, mais sa femme était jeune et jolie. En outre elle chantait à merveille et les Segati étaient, à la faveur de cette voix, reçus par l'aristocratie vénitienne. Marianna Segati sut donner à Byron (si candide sous son air de roué) l'illusion qu'il était son premier amant. A Venise, elle passait pour avide et facile, mais il fut enchanté d'elle : « J'ai aimé dès la première semaine de mon séjour ici Madame Segati, et j'ai continué depuis, parce qu'elle est très jolie, plaisante, et parle vénitien, ce qui m'amuse, parce qu'elle est naïve, parce que je peux la voir et faire l'amour avec elle à toute heure, ce qui convient à mon tempérament. »

Au fond il l'aimait à sa manière, demi sentimentale, demi méprisante, comme il aimait un chien fidèle, un cheval, une chanson de Tom Moore. Elle était gaie s'il le souhaitait, silencieuse s'il était triste, bel animal soumis. Près d'elle il s'apaisait lentement. Les Alpes, la composition de *Manfred* et la nouveauté de l'Italie avaient calmé le bouillonnement intérieur sur lequel, à Diodati, il osait à peine se pencher. Il avait cessé, sinon de souffrir, au moins d'aimer sa souffrance. Grand progrès. Le bavardage de cette étrangère, dans « son doux latin bâtard », l'aidait à s'engour-

dir. Pour la fatigue du corps, bon remède contre les passions, il avait obtenu du commandant autrichien d'un fort qu'il lui cédât quatre chevaux et, chaque jour, il galopait, au Lido, sur l'étroite bande de terre où les vagues de l'Adriatique déferlaient aux pieds de son cheval.

Chaque jour aussi il faisait arrêter sa gondole au couvent des Arméniens. Il s'était lié avec les Pères et se plaisait à leur rendre visite dans leur petite île plantée de cyprès, d'arbres de Judée et d'orangers. Traversant le cloître fleuri, il gagnait une chambre toute ornée d'images saintes, où il aidait le Père Pascal Aucher à composer une grammaire anglaise et arménienne. Il admirait le teint olive du Père et sa longue barbe noire qui le faisait ressembler à un grand-prêtre du temple de Salomon. La langue arménienne était difficile, mais cette difficulté même un attrait. « J'ai trouvé nécessaire d'enrouler mon esprit autour de quelque étude sévère ; celle-ci, la plus dure que j'aie pu trouver ici, sera une bonne lime pour le serpent. »

Quand on lui demandait combien de temps il resterait à Venise : « J'espère, répondait-il, que mes amours et l'alphabet arménien feront l'hiver. » Il parlait volontiers avec les Pères ; il enviait leur solitude, leur retraite, la paix de leur âme. Le Père Aucher lui décrivait l'Arménie et affirmait que d'après toutes les autorités bibliques, c'était là qu'avait été le siège du Paradis Terrestre.

Dieu savait où Byron avait cherché celui-ci. L'avait-il enfin trouvé à Venise ? Quelquefois il le croyait. Les trajets en gondole, les temps de galop, les leçons d'arménien, les caresses de Marianna, tenaient à distance le grand ennemi : l'ennui. Pour ses soirées, il avait les salons. Déjà les Vénitiens le considéraient comme un ornement familier de leur ville. Grâce à la *Divine Comédie* et à Nicolo Giraud d'Athènes, il parlait assez bien l'italien.

Je me suis enseigné d'autres langues — et pour des yeux
J'ai cessé d'être un étranger... [étrangers

Comme jadis en Grèce, il échappait par le dépaysement à son propre conformisme. Loin des témoins anglais, il arrivait parfois à oublier la loi anglaise dans son cœur. « Si je pouvais rester comme je suis, je ne serais pas seulement heureux, mais satisfait, ce qui à mon avis est plus rare et plus difficile... J'ai des livres — un confort convenable — un beau pays — le langage que je préfère — beaucoup d'amusements — autant de compagnie que j'en souhaite — et une jolie femme qui n'est pas ennuyeuse... La vie n'a plus grand'chose qui tente ma curiosité ; il y a peu de choses qu'elle puisse offrir dont je n'aie eu une vision et une part — et il serait bien sot de ma part de me quereller avec ma chance parce qu'elle n'a pas duré — d'ailleurs c'était en partie ma faute. Si le présent dure, je romprai avec le passé et vous pour-

rez me considérer comme posthume, car je ne reviendrai jamais de mon plein gré vivre dans votre île étroite. »

***

Vint le Carnaval, grande saison de Venise, temps des mascarades et des sérénades, temps des redoutes et des mystères, temps moins aimé par les maris que par les amants, temps où les femmes, avant les dévotions du Carême, faisaient provision de repentir. Byron commençait à les bien connaître, ces Vénitiennes aux yeux noirs. Chacune avait au moins un *amoroso* ; celles qui n'en avaient qu'un passaient pour vertueuses et le changeaient au temps du Carnaval. Seule Marianna Segati, contente de son bel Anglais, ne pensait qu'à le conserver.

Des costumes aux couleurs vives, Turcs, Juifs, Grecs, Romains, animèrent les noirs cercueils des gondoles. Byron s'abandonna au rythme dansant de cette vie. Ses lettres à Tom Moore chantèrent, comme les guitares de Venise :

« Que faites-vous maintenant,
Oh Thomas Moore ?
Que faites-vous maintenant,
Oh Thomas Moore ?
Soupirant, faisant votre cour,
Rimant, ou courtisant les belles,

Caquetant ou roucoulant,
Quoi, Thomas Moore ?

Voilà une aimable chanson pour vous — toute impromptue...

Car le Carnaval vient,
Oh Thomas Moore,
Le Carnaval vient,
Oh Thomas Moore ;
Masques et mascarades,
Fifres et tambourins,
Guitares et fredons,
Oh Thomas Moore. »

Dans les rues obscures, on entendait jusqu'au matin des bruits de chansons et de baisers. Marianna et Byron se promenaient toute la nuit, tandis que le Marchand de Venise dormait, à l'enseigne du Cor Anglais. Ce fut délicieux pendant quelques jours, puis cette vie nocturne fatigua Byron. Sa santé fléchissait. Était-ce la fièvre des eaux dormantes ? Un mouvement de malaria, comme celui qui l'avait failli tuer à Patras ? Ou déjà la vieillesse ? Il venait de passer le tournant des vingt-neuf ans ; « l'épée avait usé le fourreau », disait-il, et il adressait à Marianna des vers ravissants et las :

So we'll go no more a roving,
So late into the night,
Though the heart be still as loving,
And the moon be still as bright.

For the sword outwears its sheath,
And the soul wears out the breast,
And the heart must pause to breathe,
And Love itself have rest.

Though the night was made for loving,
And the day returns too soon,
Yet we'll go no more a roving,
By the light of the moon.

Il passa le Carême au lit, assez malade et, dans les rêveries de la fièvre, les images du passé reprirent une force dangereuse. Que devenait Augusta? Il ne comprenait rien à son nouveau jargon de dévotion. « J'ai reçu toutes vos lettres, je crois, pleines comme d'habitude de malheurs et de mystères ; mais je n'arrive pas à vous accorder ma sympathie, car, sur ma vie, je ne puis comprendre si vous souffrez d'un cœur brisé ou d'une douleur d'oreilles — si c'est vous qui avez été malade, ou les enfants — à quoi se rapportent vos mystérieuses et mélancoliques appréhensions, si c'est aux romans de Caroline Lamb, — au témoignage de Mrs Clermont — à la magnanimité de Lady Byron — ou autres impostures... Je pensais que tout ce qui pouvait vous affecter, vous, devait être passé depuis longtemps ; et quant à moi — laissez-moi m'occuper de moi-même. » Et, un peu plus tard : « Je vous répète à nouveau — qu'il vaudrait beaucoup mieux expliquer tous vos mystères — que continuer cette absurde manière

d'écrire par allusions. Qu'est-ce que vous voulez dire ? Qu'est-ce qu'on sait ? Qu'est-ce qu'on peut savoir, que vous et moi ne sachions beaucoup mieux ? Et qu'est-ce que vous pouvez bien me cacher ? *Moi* je n'ai jamais reculé — c'est pour vous que j'ai cédé — car je croyais qu'ils essaieraient de vous compromettre — bien qu'ils n'eussent rien à voir avec ce qui s'était passé avant mon mariage avec ce monstre infernal, dont je verrai un jour la destruction. » La lettre fut envoyée à Lady Byron, avec ce commentaire d'Augusta : « J'ai du mal à en imaginer une plus triste — tant de fureur et de haine et d'amertume envers tous — bonne seulement pour le feu — en somme il est clair pour moi qu'il est mécontent de lui-même, le pauvre garçon ! » Cette femme était sans méchanceté, mais elle eût transposé les tourments de l'enfer en verbiage de nursery.

*
* *

Pendant sa maladie, il avait terminé le troisième acte de *Manfred*, acte un peu étriqué (Byron ne savait pas, comme Goethe, manier le surnaturel par grandes masses) mais intéressant par la doctrine. On y voyait Manfred en face de la mort. L'Abbé d'un monastère voisin tentait de le réconcilier avec lui-même, et peut-être cette scène était-elle l'écho des conversations de Byron avec les Pères Arméniens. Au pécheur, le prêtre catholique offrait pénitence et pardon. « Je ne parle

pas de punition, mon fils — (la vengeance n'appartient qu'à moi, dit le Seigneur). — Mais nos institutions m'ont donné le pouvoir d'adoucir le chemin du pécheur vers de plus hautes espérances. » — « Il est trop tard, répondait Manfred. Rien ne peut exorciser le démon quand il est l'âme même du pécheur. Aucun prêtre ne peut absoudre un homme dont l'Enfer est tout intérieur ». Ce n'est pas avec Dieu que Manfred ne peut se réconcilier, c'est avec lui-même.

Ah — mon père ! J'ai eu ces précoces visions,
Ces nobles aspirations dans ma jeunesse,
Faire de mon esprit l'esprit des autres hommes,
Être celui qui éclaire les nations...
Tout cela est passé
Ma pensée ne s'est pas elle-même comprise.
Et je n'ai pu dompter ma nature sauvage.
... Je dédaigne de me mêler avec
Un troupeau, fût-ce pour être le chef — même d'une bande [de loups.
Le lion est seul, je suis comme lui.

Dans la dernière scène, les Esprits envoyés par l'Enfer voulaient saisir Manfred pour l'y entraîner. Il les chassait :

... Retourne à ton Enfer !
Tu n'as pas de pouvoir sur moi, cela je le sens ;
Tu ne me posséderas jamais, cela je le sais ;
Ce que j'ai fait est fait ; je porte en moi
Une torture à laquelle n'ajouterait rien la tienne ;
L'Esprit, qui est immortel, se charge lui-même
De rétribuer bonnes ou mauvaises pensées...

Ce n'est pas toi qui m'as tenté, tu ne pouvais me tenter ;
Je n'ai été ni ta dupe, ni ta proie —
Mais mon propre destructeur, et je serai
Mon propre au delà...

Ainsi, pour la première fois, Byron, excité par Shelley à la réflexion métaphysique, essayait de concilier son invincible sentiment du péché avec la philosophie sceptique qui ne lui permettait pas d'accepter les idées orthodoxes de l'enfer et du châtiment. Par une solution merveilleusement byronienne, il arrivait à faire de lui-même et de lui seul le centre et le tout du système. Byron seul avait été le tentateur de Byron. Byron seul châtierait Byron en Byron. Byron seul, destructeur de Byron, serait de Byron l'au-delà. L'enfer existe, mais non l'enfer puéril de May Gray. L'enfer existe, mais il est en nous et les vivants s'y plongent eux-mêmes.

Vieillard ! Ce n'est pas si difficile, mourir...

C'était la dernière phrase de Manfred à l'Abbé ; c'était aussi, écrivait Byron à Augusta, « toute la morale du poème. » Les hommes n'ont pas tous peur de la mort. Les uns la craignent parce qu'ils aiment la vie ; d'autres parce qu'ils redoutent une vie future. Mais l'existence humaine est un combat très dur et il y a des êtres sensibles, conscients d'un conflit intérieur sans issue, auxquels la mort apparaît comme un repos bienvenu.

Byron était de ceux-là. Trop courageux pour fuir la vie, mais trop las pour craindre la mort, il en gardait la pensée toujours présente au milieu même du carnaval étrange. Comme jadis aux murs gris de Newstead, une Danse macabre courait aux frises de ses retraites vénitiennes.

Il eut beaucoup de mal à écrire ce troisième acte. Une première version, envoyée à Murray, parut faible à tous ses amis. Il la remania. Enfin, en juin 1817, le drame fut publié en Angleterre. Publication dangereuse pour Augusta, que l'amour de Manfred pour Astarté condamnait clairement aux yeux du monde. « Aucun aveu ne pourrait être plus complet, écrivit Mrs Villiers. Il est trop transparent pour que ses amis puissent même tenter de nier l'allusion... Avez-vous vu un journal qui s'appelle *The Day and New Times*, du 23 juin? Il y a une longue critique de *Manfred*, bien faite je crois, mais remplie d'allusions terriblement claires à Augusta. » Quant à celle-ci, tout à fait domestiquée, elle écrivait à Annabella pour demander ce qu'elle devait dire de *Manfred*, si on l'interrogeait. « Vous ne pouvez parler de *Manfred*, lui répondit Lady Byron, qu'avec l'expression la plus nette de votre désapprobation. »

*
* *

Au printemps, quand Byron alla mieux, les médecins lui conseillèrent un changement d'air.

Un climat plus sain apaiserait sa fièvre. Hobhouse qui était à Rome depuis cinq mois, faisant de l'archéologie, appelait son ami. Byron hésitait. C'était peut-être naïf, mais l'idée de quitter Marianna le rendant tout « carolinesque ». Elle l'avait bien soigné pendant sa maladie. Il ne lui avait pas été tout à fait fidèle, mais il s'était attaché à elle. Dès qu'il aimait une femme, un absurde espoir l'envahissait de trouver en elle une belle âme. Marianna Segati elle-même, indulgente épouse d'un drapier vénitien, devenait une incarnation inattendue du « beau idéal ».

Pourtant un voyage à Rome serait une occasion d'écrire un quatrième chant de *Childe Harold* ; il décida d'obéir aux médecins. Il traversa Ferrare, où il composa la *Lamentation du Tasse* et vit la tombe de l'Arioste, Florence où il remarqua qu'une des femmes d'un tableau représentant le *Massacre des Innocents* ressemblait à Lady Ponsonby. (Comme Fletcher il retrouvait partout des images anglaises.) Puis, sur la route de Rome, il passa près du lac Trasimène. Dans son enfance, le petit ministre Paterson lui avait décrit la terre couverte de morts et le ruisseau qui roulait le sang des Carthaginois et des Romains. Les paysans lui montrèrent ce ruisseau, qui gardait le nom de Sanguinetto. Le lac était comme une feuille d'argent et des champs bien cultivés, des bouquets d'arbres entouraient un paysage paisible.

A Rome, comme toujours, il vécut sur deux plans : le plan Byron et le plan Childe Harold. Sur le plan Byron, il monta beaucoup à cheval, corrigea ce damné troisième acte de *Manfred* que le cénacle de Murray s'obstinait à condamner, et écrivit à Moore : « De Rome, je ne vous dirai rien ; c'est indescriptible, et le guide vaut ici tout autre livre. J'ai dîné hier avec Lord Lansdowne... J'ai été à cheval presque tout le jour... Pour le Colisée, le Panthéon, Saint-Pierre, le Vatican, le Palatin, etc., etc., — comme plus haut, voyez le Guide... L'Apollon du Belvédère ressemble à Lady Adelaïde Forbes — je n'ai jamais vu une telle ressemblance. J'ai vu le Pape vivant, et un Cardinal mort, — tous deux avaient très bonne apparence... Voici Hobhouse qui vient d'entrer, et mes chevaux sont à la porte ; donc à cheval. »

Le sculpteur Thorwaldsen, à qui la comtesse Albrizzi l'avait envoyé et pour lequel il posa, eut le privilège de saisir le passage de Byron à Childe Harold. Byron, en s'asseyant dans l'atelier du sculpteur, prit une expression très différente de celle qui lui était habituelle. « N'aimeriez-vous pas mieux vous asseoir plus à votre aise ? dit Thorwaldsen. Vous n'avez pas besoin de prendre cette expression. — C'est la mienne, répondit Byron. — Vraiment ? » dit Thorwaldsen. Et il représenta Byron comme celui-ci souhaitait l'être. Quand le buste fut terminé, Byron dit : « Cela ne me ressemble pas. J'ai l'air plus malheureux. »

Pour Childe Harold, Rome était le plus parfait des terrains de méditation. Le monde ne pouvait contenir de plus belle réserve de thèmes byroniens. Grandeur et décadence, ruine et beauté, des lieux communs sublimes s'élevaient à chaque carrefour... Méditation sur la tombe de Cecilia Metella. Qui était-elle, cette grande dame qui dormait dans une forteresse ? Avait-elle été chaste et belle ? De celles qui aiment leur seigneur, ou de celles qui aiment le seigneur des autres ? Était-elle morte jeune, un dernier rayon rose sur ses joues enfantines, ou très vieille, avec de longues tresses gris argent ? Il avait pour la mort tant de goût sensuel qu'il s'attendrissait sur cette morte inconnue... Rêverie sur le Palatin. Les oiseaux de nuit s'y répondaient parmi les pierres couvertes de lierre qui avaient formé le palais des Empereurs... Éternelle morale de toute histoire humaine. La Liberté engendre la Gloire, puis la Gloire la Richesse, la Tyrannie qui ramène les Barbares, et le cycle recommence... Rhétorique ? Oui, sans doute. Mais il faut des rhéteurs... Au Colisée, par un soir de clair de lune où les étoiles tremblaient sous les arcs frangés de fleurs sauvages, dans ce cercle magique hanté par les grands morts, contre ceux qui l'avaient fait souffrir, contre « sa Clytemnestre morale », contre les insulteurs de son exil, il évoqua sa déesse favorite, Némésis, et le Temps vengeur :

Et toi, qui jamais encore n'a laissé sans contrepoids
La balance des torts humains, grande Némésis !
En ce lieu, où les anciens te rendaient hommage —
Toi, qui appelas les Furies du fond de l'abîme
Et les fis autour d'Oreste crier et siffler.. Ici
Dans ton ancien royaume, je t'appelle, sors de la poussière !
N'entends-tu pas mon cœur ? Éveille-toi ! Tu le dois, tu le feras.

Si le quatrième chant de *Childe Harold* n'était pas écrit, Byron en avait les matériaux ; il pouvait partir. Hobhouse, qui allait faire un séjour à Naples, aurait voulu l'y entraîner, mais il était malheureux d'être loin de Marianna. Il lui écrivit de venir au-devant de lui et rentra avec elle à Venise.

La saison était chaude. Byron craignait la fièvre. Il loua pour l'été une villa à La Mira, sur la Brenta, à quelque distance de Venise. Marianna, avec le consentement bien payé du drapier, y vint habiter avec lui. La villa était un ancien couvent, dont la chapelle avait disparu. Sous une ogive, une pierre encastrée dans le mur portait cette inscription :

HIC SAEPE LICEBIT
NVNC VETERVM LIBRIS
NVNC SOMNO ET INERTIBVS HORIS
DVCERE SOLLICITÆ
IVCVNDA OBLIVIA VITÆ

Les voisins étaient peu gênants En face vivait un vieux marquis mexicain de quatre-vingt-dix ans, à côté un Français qui avait connu Voltaire. La Brenta reflétait les plus beaux couchers de soleil du monde. Hobhouse, à son retour de Naples, était venu rejoindre Byron et ils menaient ensemble une vie de travail. « Une vie étrange, notait Hobhouse, très tranquille et confortable... Trouvé Byron bien, gai et heureux, plus charmant chaque jour... Byron m'a parlé ce soir de ses affaires de famille. Il ne tient plus à sa femme maintenant — cela est certain. » Byron écrivait le quatrième chant de *Childe Harold* ; Hobhouse, érudit et précis, « l'ennuyait de topographie savante » et rédigeait des *Notes historiques pour Childe Harold.* Souvent ils traversaient toute la lagune pour aller monter à cheval au Lido, et Hobhouse à son tour goûtait le charme unique de ces chevauchées marines : « Avec Byron au Lido. Délicieux jour. Me souviens de l'impression d'allégresse produite par le galop sur la plage. Légère brise. Byron m'a dit que Lady Byron croyait qu'il ne m'aimait pas. Une fois elle a dit que je n'avais pas de principes parce que Byron lui avait dit que je ririais si j'entendais quelques-unes des ses belles paroles. Pauvre chère chose contradictoire. » Cinq mois parfaits s'écoulèrent ainsi.

Le 2 janvier, jour anniversaire de son mariage (il attachait une grande importance à cette date), il dédia le quatrième chant de *Childe Harold* à

John Hobhouse, Esquire : « A un ami, que j'ai longtemps connu et accompagné très loin, que j'ai trouvé secourable en temps de maladie et amical en temps de chagrin, heureux de ma prospérité et ferme en mon temps d'adversité... » Pourtant le dernier chant de *Childe Harold* n'avait pas gagné à être écrit sous la tutelle immédiate de John Cam Hobhouse, Esquire. Le troisième, Shelley inspirateur, avait été plus poétique. Mais il y avait de grandes beautés ; une description enchanteresse de Venise, un rappel ému de l'Angleterre, des strophes profondes et mélancoliques sur la subjectivité de l'amour :

Oh, Amour ! tu n'es pas un habitant de la terre —
Séraphin invisible, nous voulons croire en toi...
Mais jamais encore l'œil nu n'a vu
Ta forme, ni ne la verra...
L'esprit t'a fait, comme il a peuplé le ciel,
Avec sa propre fantaisie et ses désirs ;
Il a donné cette forme et cette image
A une pensée qui hante l'âme altérée.

C'est de sa propre beauté qu'est agité l'esprit,
Il s'enfièvre de fausses créations : — où sont,
Où sont les formes que l'âme du sculpteur a saisies ?
En lui seul. La Nature peut-elle en montrer d'aussi belles ?
Où sont les charmes et les vertus que nous osons
Concevoir dans l'enfance, poursuivre adolescents,
Le Paradis jamais atteint de notre désespoir...?

Et ce qui était vrai de l'amour, l'était aussi de l'ambition. Les désirs humains ne s'accordaient pas avec la nature des choses... Nous souhaitons la perfection alors que nous portons la tache ineffaçable du péché. Nous rêvons de grandes actions et nous sommes victimes de petites lâchetés. Byron avait hélas, lui-même éprouvé ce que peuvent de mesquines perfidies pour abîmer une vie qu'on aurait voulu belle :

Mais j'ai vécu, et pas vécu en vain !
Mon esprit peut perdre sa force, mon sang son feu,
Mon corps lui-même périr dans la douleur ;
Mais il y a en moi quelque chose qui fatiguera
La torture et le Temps, et respirera encore quand j'expirerai ;
Quelque chose d'étranger à la terre, à quoi ils ne pensent pas,
Comme le souvenir du son d'une lyre muette,
Pénètrera dans leurs esprits adoucis, et émouvra
Dans des cœurs, maintenant durs comme la pierre, le tardif remords de l'amour.

Strophe prométhéenne, prophétique et justement orgueilleuse... Devant cette pauvreté des choses humaines, que faire ? Rien, sinon dominer par la puissance de la raison cet état médiocre et chercher dans la nature le bonheur que la société rend impossible. Il termina le chant par une description de la mer, seule amie fidèle :

Et je t'ai aimé, Océan ! Et la joie
De mes jeux d'enfant était d'être porté sur ta poitrine,

Comme ton écume, en avant : depuis l'enfance
J'ai joué avec tes vagues — et pour moi
Elles ont été un délice ; et si la mer un peu houleuse
En faisait une terreur — c'était une crainte plaisante,
Car j'étais en quelque sorte ton enfant,
J'avais confiance en tes flots, près ou loin,
Et je posais ma main sur ta crinière — comme en ce moment.

Ma tâche est faite — mon chant a cessé — mon thème
Est mort dans un écho ; il convient
Que se rompe l'enchantement de ce long rêve...

Ainsi *Childe Harold* était achevé. Mais ce n'était pas le seul travail de ces cinq mois de La Mira. Lord Kinnaird (le frère de l'Honorable Dug) était venu à Venise et avait apporté à Byron un nouveau poème anglais de Hookham Frere, légère satire imitée des poètes italiens, et en particulier de Pulci. Byron en fut charmé et commença, dans la même manière, un conte vénitien qu'il appela *Beppo*. Le ton convenait à son nouvel état d'esprit. Ton de bonne humeur, de cynisme, même à l'égard de ses propres vers ; chaque fois qu'une strophe cinglait vers le lyrisme, la main de l'ironique oiseleur la rattrapait...

Angleterre ! Malgré vos défauts je vous aime,
Je l'ai dit à Calais, et ne le renie pas ;
J'aime la liberté, pour tous et pour moi-même ;
J'aime le Parlement et j'aime ses débats ;
J'accepte les impôts, quand ils sont raisonnables ;

J'aime un feu de charbon, quand il n'est pas trop cher ;
J'aime assez le climat, — quand il est supportable,
C'est-à-dire environ deux jours tous les hivers...

Plus tard un jeune Français, Alfred de Musset, devenait apprendre ce ton de Byron, comme Byron l'avait appris des Italiens.

* * *

L'amour pour Mme Segati ne dura même pas aussi longtemps que le séjour à La Mira, et ce fut la faute de Marianna. Elle laissa voir qu'elle était avide. Elle vendit les diamants que son amant lui avait donnés. Il le sut, les racheta et les lui donna une seconde fois, mais non sans la plaisanter sur cet attachement romanesque à ses présents. Le mari Segati, dont l'honneur avait des sursauts périodiques, coûta trop cher cet hiver-là. Enfin, pour achever de rendre cette liaison semblable à un mauvais ménage, Marianna se montra jalouse.

Byron lui échappait. Pendant une de leurs promenades à cheval le long de la Brenta, Hobhouse et lui avaient remarqué, dans un groupe de paysans, deux filles magnifiques. Byron proposa un rendez-vous à l'une d'elles, Margarita Cogni. Elle répondit qu'elle était prête à faire l'amour avec lui, puisqu'elle était mariée et que toutes les femmes mariées le faisaient, mais que son mari

(un boulanger) était assez féroce. Byron baptisa « la Fornarina » cette boulangère et, à force de sequins, la conquit. Elle avait vingt-deux ans. Elle ne savait ni lire, ni écrire. Il n'avait pas encore rencontré de femme aussi primitive ; celle-là lui plut.

Les commères de La Mira racontèrent à Marianna que l'on entendait, tard dans la nuit, le hennissement du cheval de Byron dans la campagne. La sultane régnante, inquiète, chercha sa rivale, la rencontra et l'injuria. Margarita rejeta le mouchoir blanc qu'elle portait sur le visage et répondit : « Vous n'êtes pas sa femme, je ne suis pas sa femme ; vous êtes sa *donna* et je suis sa *donna* ; votre mari est un cocu et le mien en est un autre. Pour le reste, quel droit avez-vous à me faire des reproches ? » Après ce joli discours, elle s'en alla, laissant Mme Segati rêver. Quand celle-ci voulut se plaindre à Byron, elle comprit qu'elle était vaincue.

Au mois de janvier 1818, Hobhouse dut rentrer en Angleterre. La veille de son départ, les deux amis se donnèrent une fête digne de la Venise du XVIIIe siècle et, pour aller au Lido, engagèrent deux chanteurs. Ceux-ci s'assirent, l'un à la proue, l'autre à la poupe du bateau et, en quittant la Piazzetta, chantèrent des vers du Tasse, la *Mort de Clorinde* et le *Palais d'Armide*, comme les gondoliers d'autrefois. En se couchant, Hobhouse, toujours mélancolique quand il se séparait de

cette étrange et séduisante personne, écrivit dans son journal : « Passé la soirée avec Byron, qui a mis la dernière main à son *Childe Harold*, et pris congé de mon cher ami, car il m'est très cher, à minuit. Un peu avant de me quitter, il m'a dit qu'il avait été autrefois un homme qui éprouvait des sentiments très forts, mais que tout cela avait été submergé. Je crois bien volontiers la première partie de sa phrase. Que Dieu le bénisse ! »

***

Avec Hobhouse disparaissait une fois de plus le Témoin. Liberté dangereuse pour Byron. La période qui suivit fut la plus débauchée qu'il eût vécue, et les causes de ce désarroi moral sont assez claires.

1° *Le faible pouvoir de contrainte d'une société étrangère et dont le jugement lui était indifférent.* En ce pays de mœurs faciles, loin de la seule horde humaine dont il se sentît vraiment membre responsable, il redevenait un animal solitaire, qui ne cherchait plus qu'à satisfaire ses désirs. Son dernier ami anglais était le consul Hoppner, fils du peintre, petit homme spirituel qui avait épousé une charmante Suissesse. Mais les Hoppner, fiers d'être les familiers de Lord Byron, n'osaient pas lui dire la vérité et ne remplaçaient pas Hobhouse.

2° *La fin du règne de Marianna.* Il habitait encore chez les Segati, dans la Frezzeria, mais il avait une

admiration grandissante pour Margarita Cogni, qu'il décrivait à Moore : « Une Vénitienne aux grands yeux noirs... avec un corps de Junon — grande, énergique comme une Pythonesse, avec des yeux brillants, des cheveux noirs qui flottent au clair de lune — une de ces femmes dont on peut tout faire. Je suis sûr que, si je lui plaçais un poignard dans la main, elle le plongerait où je lui dirais, — et d'ailleurs en moi, si je l'offensais. J'aime ce genre d'animal, et je suis certain que j'aurais préféré Médée à toute autre femme qui ait jamais respiré. » Il croyait aimer ce genre d'animal, mais il ne lui était pas fidèle. La femme douce, craintive, « aux yeux de gazelle » le fixait mieux et le rendait plus heureux.

3° *L'immense pouvoir d'achat de ses revenus anglais sur le marché du vice vénitien.* A mille guinées le chant, ses poèmes lui eussent suffi pour vivre, mais il avait en outre les cinq cents livres annuelles d'Annabella, et Newstead venait d'être vendu pour la somme énorme de 94.500 livres à un ancien camarade de Harrow, le major Wildman (« Long à ma droite, Tom Wildman à ma gauche »). Chez l'Honorable Dug (son banquier et ami Douglas Kinnaird) le compte de Byron était maintenant créditeur.

Un curieux trait hérité de Catherine Gordon, apparaissait en lui depuis qu'il avait de l'argent. Il devenait avare, sans bassesse et tout en restant généreux, mais avare à la manière de sa mère.

Elle avait été capable de donner à son mari, puis à son fils, presque tout ce qu'elle possédait, capable aussi de regretter une dépense de quelques livres. En cela Byron lui ressemblait. Il avait toujours eu un goût, peut-être héréditaire, pour une sorte d'ascétisme alimentaire. Il aimait à savoir que sa nourriture ne lui coûtait que quelques écus, à réduire son train de maison, à vérifier avec minutie les comptes de Fletcher. Des économies ainsi réalisées, il remplissait une tirelire et aimait à y voir monter les sequins d'or.

Sur ses amours, il ne marchandait pas. Il connaissait maintenant les ressources de Venise. Il avait à peu près quitté le salon littéraire de la Comtesse Albrizzi. Il allait chez la Comtesse Benzoni, qui recevait une société plus libre et surtout il recherchait les femmes du peuple. « L'élevage de femmes est excellent ici. J'aime leur dialecte et leurs manières. Elles ont une naïveté qui est très prenante, et le romanesque de la ville est un puissant attrait ; le beau sang n'est pas toutefois, maintenant, parmi les dames de l'aristocratie, mais sous les *fazzioli*, ou mouchoirs. » Il admirait ces femmes vigoureuses, « bonnes, disait-il, à mettre au monde des gladiateurs. » Il en voyait un grand nombre, qu'il recevait dans un mystérieux « casino », car il fallait cacher ces rencontres à Margarita Cogni qui eût probablement défiguré ses rivales. Les gens de Venise racontaient que, dans ce casino, il entretenait jusqu'à neuf Muses, mais

sans doute était-ce une légende. Ainsi, pendant l'exil de Dante à Ravenne, les passants dans la rue se montraient les uns aux autres sa barbe roussie par le feu de l'Enfer.

*
* *

En Avril 1818, il apprit la mort de Lady Melbourne : « Le temps est passé où je pouvais pleurer les morts — sinon je ressentirais celle de Lady Melbourne, la meilleure, la plus agréable, et la plus intelligente des femmes que j'ai connues — vieilles ou jeunes. Mais *je suis rassasié d'horreurs*, et les évènements de ce genre ne me laissent qu'une sorte d'engourdissement pire encore que la douleur — ... C'est encore un lien de moins entre l'Angleterre et moi. »

Une autre mort qui le frappa beaucoup et le confirma dans sa croyance au Destin fut celle de Sir Samuel Romilly, le conseiller judiciaire de Lady Byron, un des auteurs de la séparation. Dans le cercle magique du Colisée, Byron avait voué à Némésis, déesse de la vengeance, tous ceux qui dans cette affaire avaient agi contre lui. Il écrivit à Lady Byron : « Sir Samuel Romilly s'est coupé la gorge après avoir perdu sa femme... Il y a maintenant près de trois ans, il devenait l'avocat des mesures qui m'ont privé de la mienne... Cet homme ne pensait guère, quand il déchirait légalement mon cœur, qu'en moins de trente-six mois

un malheur domestique le conduirait en terre... Ce n'est pas en vain qu'à minuit, à Rome, j'invoquais Némésis, assis sur la plus terrifiante des ruines. »

Némésis n'avait pas frappé que Sir Samuel. Lady Byron faisait de mélancoliques pèlerinages. *Journal de Lady Byron* : « J'arrive de Newstead, je suis entrée dans le hall... J'ai vu les vieux drapeaux qu'il avait l'habitude de hisser sur les murs du château le jour de sa fête. Les chambres qu'il avait habitées n'avaient pas du tout changé. Il aurait pu y entrer. Elles ne semblaient pas abandonnées. La femme qui avait été à son service regrettait que la propriété fût vendue : « Il aurait dû vivre ici après son mariage, m'a-t-elle dit, mais sa dame n'est jamais venue et la pauvre créature n'a pas beaucoup de chances de venir maintenant. » ... Les parapets et les marches sur lesquels il s'est assis... Les sentiers où il s'est promené... Sa chambre — où je me suis enracinée, y étant involontairement retournée... »

D'Angleterre aussi arrivaient de temps à autre des lettres des Shelley. L'enfant dont Claire était enceinte en quittant Byron à Diodati était née le 12 janvier 1817. Mary avait annoncé cette naissance au père, en même temps que son propre mariage, et Shelley un peu plus tard avait écrit qu'en attendant la décision de Byron au sujet d'un nom, Mary et Claire avaient appelé la petite fille Alba. « Elle est très belle, disait Shelley, et

quoique sa constitution soit plutôt délicate, jouit d'une excellente santé. Ses yeux sont les plus intelligents que j'aie jamais vus chez une enfant si jeune. Ses cheveux sont noirs, ses yeux d'un bleu profond ; sa bouche a une forme délicieuse. » Shelley était accoutumé à porter le poids des folies de ceux qu'il aimait ; pourtant au bout de quelques mois il souhaita que Lord Byron, comme celui-ci l'avait promis, se chargeât de sa fille.

Byron, toujours curieux de son propre sang, ne demandait qu'à élever l'enfant. Mais les lettres qu'il écrivait sur ce sujet à Kinnaird formaient un contraste assez pénible avec la gentillesse aérienne dont Shelley tissait le berceau d'Alba. « Shelley m'a écrit (de Marlow) une lettre sur ma fille (la dernière bâtarde), qui, paraît-il, est une grande beauté ; il désire savoir s'il doit me l'expédier... Voulez-vous arranger un plan pour me l'envoyer ici, ou pour la placer en Angleterre ? Je la reconnaîtrai et je l'élèverai moi-même, en lui donnant le nom de Biron (pour la distinguer de la branche légitime), et je la baptiserai Allegra, qui est un nom vénitien. » Et en Mars 1818, comme il demandait à Hobhouse si on n'allait pas bientôt lui envoyer à signer l'acte de vente de Newstead : « Un clerc pourrait m'apporter les papiers et, en même temps, mon enfant de Claire. Demandez, je vous prie, à Shelley de l'emballer avec soin, avec de la poudre à dents rouge, de la magnésie,

de la poudre de soda, des brosses à dents et quelques bons romans. »

Quand les Shelley vinrent à Milan, une nourrice suisse, Élise, amena la petite Allegra chez son père. Byron la trouva jolie, intelligente et fut très fier de la voir grande favorite des dames vénitiennes. « Ce qui est remarquable, c'est qu'elle ressemble beaucoup plus à Lady Byron qu'à sa mère — au point de stupéfier notre éminent Mr Fletcher et de m'étonner, moi. N'est-ce pas curieux ? Je suppose qu'elle ressemble aussi à sa sœur Ada ; elle a des yeux très bleus, ce front étrange, des cheveux blonds bouclés, et un caractère infernal — mais cela lui vient de Papa. » Il était assez heureux de revoir une Byron, même bâtarde.

XXIX

Palazzo Mocenigo

> The professionnal Don Juan destroys his spirit as fatally as does the professional ascetic, whose looking glass image he is.
>
> Aldous Huxley.

Monsieur,

J'ai la grande tristesse de vous informer de la mort de feu mon cher maître, my Lord, qui a succombé ce matin, vers les dix heures, à une fièvre lente causée par les soucis, les bains de mer, les femmes et les promenades à cheval au soleil, le tout contre mes conseils...

Telle fut la lettre mi-comique, mi-tragique, que Byron, vers la fin de juin 1818, écrivit à Hobhouse en la signant : Fletcher.

Il ne plaisantait qu'à demi. En quittant Marianna Segati, il avait abandonné la maison de la Frezzeria et loué, pour 4.800 francs par an, un des trois palais Mocenigo, sur le Grand Canal. Il avait maintenant sa maison, comme un Vénitien authentique ; sa gondole était amarrée aux pieux ornés de spirales bleues et blanches, couleurs des

Mocenigo ; sur le perron, que battait l'eau verte du canal, les visiteurs trouvaient un géant à longues moustaches, le gondolier Tita, qui s'entendait aussi bien à découvrir de bons rameurs que des épouses faciles. Des soupiraux montaient des aboiements de chiens, des cris de singes, des chants d'oiseaux, ou, couvrant tous les bruits, la voix forte de Margarita Cogni et celle, enfantine, d'Allegra, qui partageait avec la Fornarina le gouvernement de cette ménagerie.

Margarita Cogni, d'abord simple passade, s'était lentement imposée. Un soir, Byron l'avait trouvée sur les marches du palais Mocenigo. Elle avait refusé de retourner chez son mari. Fataliste et indolent, Byron subissait, après un accès de rage, les êtres qui exigeaient qu'il se laissât aimer. Margarita le fit rire par quelques bouffonneries en dialecte vénitien, et resta.

Il regretta vite sa faiblesse. La Fornarina battait les autres femmes, interceptait les lettres, apprenait à lire pour les déchiffrer et inspirait une terreur profonde à Tita et à Fletcher. Toute la maison se plaignait d'elle. Byron pardonnait. Elle tenait ses comptes, elle avait réduit de moitié les dépenses de la maison, et elle l'aimait, grandes et rares vertus. La joie féroce qu'elle montrait en voyant revenir son amant faisait penser Byron à une tigresse retrouvant ses petits, mais il ne haïssait pas les tigresses. Au contraire. Ce qui l'empêchait d'être honteux de la vie de débauche

assez basse qu'il menait au palais Mocenigo, c'était justement le caractère animal, primitif, de cette existence, et sa relative innocence. Par les sentiments, il avait souffert et fait souffrir ; le plaisir pur lui semblait moins dangereux.

Sa philosophie de la vie avait beaucoup changé depuis l'exil. *Manfred* avait été la dernière explosion de révolte, le dernier cri de douleur de l'individu vaincu par l'univers. Il méprisait maintenant le *Corsaire* et *Lara* ; il ne comprenait pas comment le public avait pu supporter ces personnages exagérés et faux. Sa lecture favorite, depuis quelques mois, avait été Voltaire. Il y retrouvait son propre pessimisme, mais vu sous l'angle comique. Candide aurait pu être Childe Harold, si Voltaire n'avait dominé Candide, si Voltaire n'avait jugé Voltaire. La destinée de l'homme apparaît comme tragique si l'esprit, s'identifiant avec un seul être, Othello, Hamlet, Conrad, partage ses souffrances et ses fureurs. Elle est comique si l'observateur enregistre en même temps l'exaltation incroyable de chacun et le mécanisme, identique en tous, des passions. Byron, qui avait toujours été dans sa correspondance un humoriste de génie, s'était interdit jusqu'alors de laisser paraître en ses vers cette qualité de son esprit. Dans le *Don Juan* auquel il travaillait depuis un an, il avait enfin trouvé le moyen de verser librement ce mélange de Voltaire et de l'Ecclésiaste qui était la forme naturelle de sa pensée.

Don Juan devait être une épopée moderne.

Mon poème est épique, et je désire qu'il soit
Divisé en douze chants, chaque chant contenant
De l'amour, une guerre, une tempête en mer,
Une liste de bateaux, de capitaines, de rois,
De nouveaux caractères ; il y a trois épisodes,
Et une vue panoramique de l'Enfer est en préparation,
Dans le style de Virgile et d'Homère ;
Ainsi le nom d'épique convient parfaitement.

Jamais Byron n'avait eu l'esprit plus clair, une forme plus aisée, plus vigoureuse. Le ton était celui de *Beppo*, une poésie qui se raillait elle-même, et qui dissimulait une philosophie amère et forte sous une gaieté légère et des rimes un peu folles. Il s'était longtemps abandonné sans réserve aux mouvements de sa sensibilité. Avec le calme de la distance, le jugement reprenait ses droits. Les cris, les plaintes étaient dépassés. Naturellement Byron demeurait plus complexe et plus sensible que Voltaire. Sa philosophie théorique était, comme celle de Voltaire, un rationalisme déiste, mais Voltaire n'était tourmenté ni par les souvenirs d'une enfance calviniste, ni par le conflit d'un tempérament sensuel et d'une âme naturellement religieuse. Son champ de pensées était étroit et clair. En Byron d'immenses terres inconnues, obscures et peuplées de monstres, entouraient la zone lumineuse. Voltaire était parfaitement content de lui quand il avait « écrasé un

mystère sous dix courtes vérités ». Byron, parce qu'il avait connu le sens du péché, gardait le sens du mystère. Mais le mystère s'était déplacé ; c'était moins maintenant celui de la destinée de George Gordon Lord Byron que celui de la destinée humaine, et par là il devenait universel, classique.

Seul le premier chant demeurait autobiographique, mais sans l'ancienne amertume. Dès les premiers vers, Annabella paraissait. La mère de Don Juan était peinte d'après elle :

Sa science favorite était la mathématique,
Sa plus noble vertu la magnanimité,
Son esprit (elle jouait parfois à l'esprit) était attique,
Ses discours sérieux, sombres jusqu'à la sublimité...
Ses pensées étaient des théorèmes, ses mots un problème...

Oh ! Elle était parfaite, sans parallèle possible...
Et si loin au-dessus des pouvoirs de l'Enfer
Que son ange gardien avait quitté la place.

Mais, très vite, le poème devenait plus vaste et plus serein. Pourquoi s'irriter contre le monde ? Il faut que la terre tourne autour de son axe, et l'humanité avec elle. Il faut vivre, mourir, faire l'amour, payer des impôts. Tout cela est divertissant, dangereux, mélancolique, inévitable.

Jamais plus — jamais plus — Oh ! jamais plus sur moi
Ne tombera comme l'aurore la fraîcheur de mon cœur...
Jamais plus — jamais plus — Oh ! jamais plus, mon cœur,

Tu ne pourras être mon seul monde, mon univers !
Autrefois tout pour moi, maintenant chose isolée,
Tu ne peux plus être mon bonheur ni ma perte...
L'illusion a disparu pour jamais et tu es
Insensible, sans doute, et ce n'est pas plus mal,
A ta place j'ai maintenant un jugement assez ferme,
Comment il s'est logé en moi, Dieu seul le sait.

Mes jours d'amour sont terminés ; de moi jamais plus
Les charmes d'une fille, d'une femme, et moins encore
[d'une veuve
Ne pourront faire, comme ils firent jadis, leur dupe, —
... Mais moi, qui aime assez la vraie philosophie,
Me dis souvent à moi-même : « Hélas !
Toutes choses qui sont nées ne sont nées que pour mourir,
Et la chair est une herbe que la mort fauchera ;
Tu as passé ta jeunesse pas trop désagréablement,
Si elle t'était rendue — elle repasserait —
Donc remercie ton sort que les choses ne soient pas pires,
Lis ta Bible, mon ami, et veille sur ta bourse. »

Par certains traits, cette nouvelle sagesse de Byron rappelait assez la sagesse shakespearienne. Shakespeare, lui aussi, avait découvert en vivant que tous les désirs des hommes, amour, ambition, ne sont qu'illusions. Le Prospero de la *Tempête* sait que la vie est un songe. Pourtant il garde le goût et le respect des amours des jeunes gens. Byron, bien qu'il se crût guéri de toutes les illusions, continuait à penser que celles de la jeunesse sont belles et nécessaires.

Mais plus doux que ceci, plus doux que tout,
Est le premier amour passionné —

Par là Don Juan était plus sentimental que Candide. Le nouveau Byron était un romantique converti, mais un romanesque impénitent

*
* *

Les Hoppner écrivirent à Shelley que Byron était décidé à quitter Venise si Claire y venait, mais que celle-ci, si elle le souhaitait, pouvait (sans que son ancien amant le sût) voir Allegra, qui n'était plus au palais Mocenigo. Hoppner avait fait sentir à Byron ce qu'avait de scandaleux la vie d'une enfant dans un tel milieu et avait offert de se charger d'elle. Ce fut donc chez le Consul qu'au mois d'Août Shelley accompagna Claire. Pendant qu'elle était avec sa fille, il fit une visite à Byron et celui-ci l'emmena dans sa gondole jusqu'au Lido où les chevaux attendaient. Shelley, dans *Julian et Maddalo*, évoqua ce qu'avait été sa conversation avec Byron. Ils avaient parlé de Dieu, du libre arbitre, de la destinée. Naturellement Byron avait pris le parti du fatalisme, de l'impuissance de l'homme et Shelley avait répondu :

« C'est notre volonté
Qui nous enchaîne...
Nous pourrions être autrement — nous pourrions être

Tous nos rêves de bonheur, de grandeur et de majesté...
Où sont l'amour, la beauté et la vérité que nous cherchons,
Sinon dans notre esprit ? Et si nous n'étions si faibles
Nos actions seraient-elles inférieures à nos désirs ?
— « Oui, si nous n'étions faibles — mais c'est en vain
Que nous espérons être forts ! » dit Maddalo :
« Vous parlez d'Utopie. »

C'était leur éternel débat, Shelley pensant que les choses dépendent de l'homme, que l'on peut faire sa vie ; Byron soutenant que le Mal est une réalité extérieure contre laquelle tout effort humain vient se briser. Calvinisme contre radicalisme.

Les Shelley, pendant un second voyage à Venise, virent la Fornarina chez Byron. Leur jugement fut sévère. Shelley ne pouvait, comme Byron, admirer un bel animal ; il respectait trop l'amour pour supporter de le voir ainsi dégrader en sensualité. Mary Shelley était naturellement plus sévère encore. Elle avait, dès le premier jour, au bord du lac de Genève, eu horreur de l'attitude de Byron envers les femmes. Sur son visage encadré de longues boucles brunes, le sourire de ses lèvres minces fut méprisant. Rien n'est plus secret ni plus trouble que les sentiments de la femme honnête à l'égard de Don Juan. Peut-être dans les hochements de tête du ménage Shelley au sortir du palais Mocenigo, y avait-il une imperceptible complaisance et cette vague envie qu'inspirent les rebelles.

Mais les faits leur donnèrent vite raison. La

faiblesse de tout épicurisme est qu'il suppose l'homme capable, sans frein spirituel, de modération dans ses plaisirs. Dès l'automne, Byron avait de nouveau ruiné sa santé et attrapé une maladie dangereuse. Par ordre des médecins il mit sa maîtresse à la porte, non sans peine, car une première fois elle se frappa d'un coup de canif, comme jadis Caroline Lamb, et, une seconde fois, s'étant jetée dans le canal, fut repêchée par les gondoliers. Enfin il put se soigner dans la solitude.

Hanson, qui vint au mois de Décembre pour faire signer par son client l'acte de vente de Newstead, trouva Byron encore malade. Avoués insulaires, tout surpris de glisser parmi des palais roses, Hanson et son fils arrivèrent en gondole, chargés de liasses de documents, de brosses à dents et de poudre rouge. Ils montèrent les marches du Palazzo Mocenigo entre des chiens, des oiseaux, un renard, un loup en cage, puis, par un escalier de marbre, furent conduits à l'appartement de Byron. « *Well!* Hanson, dit Byron, je ne croyais pas que vous viendriez si loin. » Ses yeux étaient mouillés de larmes. « Curieuse émotion de poète », nota le jeune Hanson avec étonnement. Byron posa d'innombrables questions sur Londres, sur ses amis, en mordant ses ongles, habitude qu'il avait conservée depuis l'enfance.

Ses affaires allaient bien. L'abbaye était vendue

pour 90.000 guinées[1]. Il en fallait 12.000 pour payer les usuriers ; Lady Byron avait la nue-propriété de 66.000, et Hanson lui-même apportait une note d'honoraires de 12.000 livres. Il ne restait donc pas d'argent liquide, mais l'intérêt de la nue-propriété de Lady Byron donnait à Byron un revenu de 3.300 livres par an[2]. En y ajoutant les revenus de ses poèmes (et, depuis 1816, il avait touché de Murray plus de 7.000 livres), il était un des hommes les plus riches de l'Italie. Il dit à Hanson qu'il en était heureux, « car l'argent représente le pouvoir, le plaisir, et e l'aime beaucoup ».

A ses boucles cuivrées se mêlaient des cheveux blancs. Son teint était pâle, gonflé, jaune, et ses mains bouffies de graisse.

1. Plus de douze millions de francs.
2. Environ quatre cent mille francs.

XXX

Cavalière servante

> Les hommes sont souvent plus heureux qu'ils ne voudraient.
>
> Alain.

Une fois encore le printemps chassa les fièvres de Venise. Les remous légers du Grand Canal battaient les pieux où s'enroulaient des spirales bleues et blanches. Fletcher engraissait. Deux nouveaux bouledogues avaient été ajoutés à la ménagerie. Dans le coffre au trésor, les sequins d'or montaient. Déjà le cœur du Sentimental voletait, cherchant à se poser. Une jeune Vénitienne tenta Byron ; il tomba dans le canal en essayant d'escalader ses fenêtres. La famille, fort noble, lui envoya un prêtre et un commissaire de police ; à tous deux il offrit du café ; tout s'arrangea. La jeune fille, elle, souhaitait qu'il répudiât sa mathématicienne. « Voulez-vous, dit-il, que je l'empoisonne ? » Elle ne répondit pas. Il admira les passions des terres du soleil, puis retourna dans le monde, en quête d'une proie.

A la *conversazione* Benzoni lui fut présentée une Comtesse Guiccioli, toute jeune, cheveux blonds Titien, belles dents, boucles massives, les jambes un peu courtes mais le buste ravissant. Elle était mariée depuis un an avec un seigneur sexagénaire. Byron se rappela l'avoir rencontrée jadis, trois jours seulement après ce mariage. Elle n'avait pas alors paru le remarquer, l'usage étant qu'une jeune femme attendît au moins une année avant de prendre un *cicisbeo*. A la seconde rencontre, elle fut tout de suite conquise. « J'étais fatiguée ce soir-là, écrit-elle, car on se couche tard à Venise, et c'était avec grande répugnance et seulement pour obéir au Comte Guiccioli que j'étais allée à cette soirée... Ses manières nobles, le ton de sa voix, les mille enchantements qui l'entouraient, faisaient de Lord Byron un être si supérieur à tous ceux que j'avais vus, qu'il était impossible qu'il ne fît pas la plus profonde impression sur moi » Byron, en quittant le salon de la Comtesse Benzoni, glissa un papier dans la main de Teresa Guiccioli. C'était un rendez-vous ; elle y alla et, depuis ce moment, ils se virent chaque jour.

Elle se jugeait libre. Les lois non écrites du mariage étaient, en cette province, bien définies. Une fille était enfermée dans un couvent jusqu'à seize ans ; puis on lui cherchait un mari riche ; plus il était vieux, mieux cela valait. La jeune personne voyait quelquefois son fiancé dans le

parloir du couvent. Elle était trop heureuse d'avoir, au prix de son corps, sa liberté. D'amour, il n'était question ni de part, ni d'autre. Le Comte Guiccioli avait soixante ans quand il avait épousé Teresa ; elle seize. Depuis le premier jour ils avaient eu des appartements séparés et elle n'avait cessé de l'appeler « monsieur ». C'était un vieillard assez agréable, encore qu'il passât pour avoir empoisonné sa première femme et assassiné Manzoni. Il était cultivé, ami du poète Alfieri, intrigant et le plus riche propriétaire de la Romagne. Mais un vieillard, même cultivé, ne pouvait satisfaire cette jeune femme. « L'amour, observait Byron, n'est pas ici le même sentiment froid, calculateur, que dans le Nord. C'est la sérieuse occupation de leurs vies ; c'est un besoin, c'est une nécessité. Quelqu'un définit très bien une femme italienne : une créature qui aime. Elles *meurent* d'amour, particulièrement les Romaines. » La jeune comtesse avait fait son stage de fidélité ; le mari, mis en confiance, surveillait moins ; le temps était venu de prendre un amant.

Par plus d'un côté, l'aventure rappelait Caroline Lamb. Les Guiccioli étaient plus nobles encore que les Melbourne. Teresa, plus jolie que l'Anglaise, montrait les mêmes sentiments violents et le même dédain de l'opinion publique. Elle était bien élevée, parlait italien et français, avait beaucoup lu, récitait des vers, citait des historiens latins et faisait de la peinture. Tout cela de façon

un peu puérile, mais aimable. Au début elle imposa le platonisme, non sans permettre les plus complets espoirs. Seulement elle voulait des garanties.

Fidèle au code amoureux de son monde, elle ne cherchait pas une aventure passagère, mais un cavalier servant. La question, pour une jeune femme, était grave. On pouvait se marier à la légère ; le choix d'un amant demandait des soins. Bientôt son mari allait l'emmener à Ravenne, à Bologne, où il avait des propriétés. Byron la suivrait-il ? Un cavalier servant devait suivre. Don Juan était assez embarrassé.

Byron à Hobhouse : « J'ai des espérances, monsieur, — des espérances, mais elle veut me faire venir à Ravenne, et ensuite à Bologne. Ce serait très bien pour des certitudes ; mais pour de simples espérances, si elle m'échappait après tout et si je faisais un *fiasco*, je ne pourrais plus me montrer sur la place Saint-Marc. Ici l'argent est impuissant, car le Comte est terriblement riche... Elle est jolie, mais n'a pas de tact ; elle répond à haute voix quand elle devrait murmurer — parle d'âge aux vieilles dames qui veulent passer pour jeunes, et ce soir même a horrifié une assistance correcte, chez la Benzona, en m'appelant tout haut « *mio Byron* », pendant un silence de mort des autres belles, qui nous ont regardés de tous leurs yeux en glissant leurs observations à leurs *serventi* respectifs... Un de ses préliminaires est que je ne dois jamais quitter l'Italie. Je n'en ai pas envie, mais je n'aimerais pas à être transformé en un *cicisbeo* professionnel. »

Quelques jours avant son départ pour Ravenne, elle devint sa maîtresse. Elle en fut si fière qu'elle le proclama à la face de toutes les *conversazioni*, ce qui électrisa pour plusieurs soirs les salons Benzoni et Albrizzi, et embarrassa un peu le comte Guiccioli, homme modeste. Heureusement le couple devait quitter Venise pour tout l'été, et le comte emmena sa femme, laissant Byron une fois de plus amoureux, tendre, mélancolique, cynique, et ravi d'être tout cela.

***

A peine était-elle arrivée à Ravenne qu'elle y fit une fausse couche. Elle lui avait écrit tous les jours pendant le voyage. Elle l'adorait et, maintenant qu'elle était malade, le suppliait de venir. Il hésitait, un peu méfiant, se demandant de qui était cet enfant...? Pas de lui, certes. Du comte ? C'était possible. Elle promettait, si Byron venait, de le recevoir dans sa propre maison. Malgré toute son expérience des femmes et de leurs folies, il était surpris de cette hardiesse. « Aller faire cocu dans sa propre maison un comte du Pape qui, comme Candide, a déjà causé la mort de deux hommes dont l'un était prêtre, c'est un peu trop pour ma pudeur, surtout quand il y aurait d'autres endroits qui conviendraient aussi bien... La Charmeuse oublie qu'on peut siffler un homme n'importe où *avant*, mais *après !* — Elle aurait dû

être moins généreuse à Venise, ou moins exigeante à Ravenne. »

Mais Byron, qui savait railler les volontés des femmes, savait moins bien leur résister, et déjà il était sur le chemin de Ravenne. Il faisait chaud. Les routes étaient couvertes de poussière. « Si je n'étais le plus constant des hommes, je serais en ce moment en train de nager au Lido, au lieu de fumer dans la poussière à Padoue. » Oui, mais il était le plus constant des hommes et bougonnant, demi furieux, demi content, il regardait les femmes de Bologne, admirait les bas rouges du Cardinal-légat, et surtout se montrait ravi de deux épitaphes qu'il avait trouvées dans le cimetière de la Certosa, à Ferrare.

Ravenne devait lui plaire, petite ville mystérieuse qui cachait dans ses rues étroites et fraîches les reliques d'un empire barbare. Ville où Francesca avait vécu, où Dante avait été exilé. A quelques mètres de l'auberge, une médiocre coupole abritait les restes du poète. Pour les promenades à cheval, une grande forêt de pins s'étendait jusqu'au bord de la mer, sur des terrains jadis recouverts par les eaux et où les flottes romaines avaient jeté leurs ancres. C'était la Pineta de Boccace, le bois immémorial de Ravenne, où les chiens du Chasseur fantôme poursuivaient éternellement la Dame qui avait méprisé l'amour. Byron aima

cette solitude sylvestre et marine, qu'animait le bruit des cigales.

Son arrivée avait mis la ville en émoi. Le Comte vint le voir à l'auberge et l'invita poliment à rendre visite à sa femme, que peut-être Sa Seigneurie pourrait distraire d'un mal qui semblait, hélas, grave. Le Palais Guiccioli était une grande maison grise située à quelques centaines de mètres de l'auberge. Byron y alla et fut touché. Rien ne l'attachait plus fort à une femme que la faiblesse. Teresa était au lit ; elle toussait ; elle crachait le sang. Il s'installa à son chevet et devint le garde-malade le plus attentif. Un peu inquiet, il s'attendait toujours à recevoir d'un des sbires du Comte un coup de stylet dans la gorge. Mais qu'importait ? La mort devait venir un jour et il ne lui eût pas déplu de mourir pour Teresa. Il était esclave, et heureux. Quand il avait quitté Venise, Mrs Hoppner lui avait prédit qu'une fois de plus il allait être dominé par une femme. Il avait le goût des prédictions ; celle-là était accomplie.

Sa seule crainte était que Teresa ne mourût. « C'est toujours comme cela avec toute personne ou toute chose pour laquelle je ressens un réel attachement... Je n'ai jamais pu garder vivant un chien que j'aimais ou qui m'aimait... » — « Si quelque chose arrive à mon actuelle *Amica*, c'en est fini pour moi de la passion — c'est mon dernier amour. Quant au libertinage, je m'en suis

dégoûté, comme il était naturel en vivant comme je l'ai fait ; j'ai au moins tiré du vice un avantage, c'est que j'aime dans le meilleur sens du mot. Ceci sera ma dernière aventure. »

Il fit venir de Venise, pour ausculter Mme Guiccioli, son ami le professeur Aglietti, qui ordonna de continuer le traitement. Le traitement, c'étaient les visites de Byron. « Le bonheur inexprimable que je trouvais dans la société de Lord Byron eut un si bon effet sur ma santé », dit la comtesse Guiccioli... qu'elle était de nouveau capable d'être sa maîtresse, ce qui se passait dans le palais même, où une femme de chambre, un jeune nègre et une amie prêtaient leur complicité à ces amours. Audace dangereuse car le Comte, trouvant un verrou fermé, s'étonna.

Mais le Comte Guiccioli était un homme mystérieux. Il continua, malgré l'incident, de faire à Byron des visites fort polies et de le promener dans un superbe carrosse attelé de six chevaux. Les gens de Ravenne commentaient cette amitié avec ironie et mépris. Le Comte était le plus riche des habitants de la Romagne, mais non le plus populaire.

Qu'importait le Comte ? Byron avait fait venir ses chevaux et montait chaque soir dans la forêt. Il voyait sa Dame à toutes les heures, convenables et inconvenantes. Il accueillait des jours en somme plaisants sans vouloir penser à l'avenir. Quand Mme Guiccioli alla mieux, elle fit seller un poney

et vint galoper avec lui. Elle portait un chapeau comme celui de Mr Punch et un costume d'amazone bleu ciel. Elle était naïve et pieuse. Elle apprenait à Byron à s'arrêter pour prier quand les cloches des vieilles basiliques annonçaient l'heure de l'*Ave Maria*.

> Ave Maria ! Bénie soit l'heure
> Le temps, le climat, le lieu où si souvent
> J'ai senti cet instant dans sa force si pleine...

Il lui plaisait que sa maîtresse fût catholique et croyante. Walter Scott avait vu juste quand il avait deviné des affinités entre les besoins de l'âme de Byron et les cérémonies de l'Église romaine. Il faisait élever sa fille Allegra en catholique. Quand Teresa, entendant l'Angélus, restait immobile et silencieuse, il écoutait avec un bonheur religieux chanter autour de lui les cigales de Pineta et la douce rumeur de la Romagne. Lorsque Mme Guiccioli avait connu la *Lamentation du Tasse*, écrite à Ferrare, elle avait exigé un poème sur l'exilé de Ravenne. Byron, amant soumis, avait écrit la *Prophétie de Dante*. Quand il l'eut terminée, il alla en pèlerinage avec sa maîtresse sur la tombe du Florentin. La Comtesse Guiccioli était vêtue de noir, Byron d'un uniforme brodé. Ils entrèrent dans la chapelle ; Byron déposa un de ses livres et resta, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur la tombe, pendant que son amie priait.

Il s'attachait à elle. Elle était une conquête honorable, née Comtesse Gamba, jolie, très amoureuse, point sotte ou du moins tel était l'avis de Byron, et même instruite, pour une petite fille à peine sortie du couvent. Peut-être l'eût-il jugée plus sévèrement si elle n'avait été étrangère, mais il y a un amusement de l'exotisme qui fait paraître agréables, dans une langue nouvelle, des platitudes. En fait elle savait à peine l'anglais et ne comprenait pas un mot de ses vers. Mais pour elle il était le Poète, l'homme de l'amour. Elle s'était fait de lui une image héroïque ; elle aimait cette image. Elle refusait de le croire cynique ; elle le voulait chevaleresque, tendre, irréel, enfin tel que les femmes ont toujours voulu leurs amants. Il se laissait faire, avec une légère crainte du ridicule, mais aussi avec un certain plaisir, parce que le Byron de la Comtesse Guiccioli ressemblait à cet autre Byron de Harrow et Newstead, qu'il avait lui-même aimé jadis. Il était prêt aux folies les plus durables. « Si vous voyez mon épouse, écrivait-il à Augusta, dites-lui que j'ai envie de me remarier et, comme elle a probablement le même désir, n'y a-t-il aucun moyen d'arranger cela par quelque loi écossaise, sans compromettre sa pureté immaculée ? » Mais aux yeux de Teresa, si tromper son mari était un devoir, le quitter était un crime.

*
* *

Enfin les Guiccioli partirent pour Bologne, car le comte devait continuer le tour de ses domaines. Byron, bien dressé, les suivit le lendemain et à Bologne retrouva la même vie. Il avait pris un appartement dans un palais et fait venir de Venise Allegra, qui lui tenait compagnie. Cette enfant l'amusait. Elle parlait un italien comique ; elle disait : « *Bon di, Papa !* » C'était une vraie Byron, incapable comme Augusta d'articuler la lettre r, faisant des moues comme Byron et sa sœur, une fossette au menton, des sourcils presque toujours froncés, une peau très blanche, une voix douce, un curieux amour de la musique et une volonté de fer en toutes choses. Il était amusant de voir grandir près de soi une nouvelle plante de cette curieuse espèce. Byron jouait avec elle. Il montait à cheval, se promenait dans le jardin sous un dais pourpre de grappes mûrissantes, s'asseyait près de la fontaine, parlait avec le jardinier, puis allait au Campo Santo bavarder avec le fossoyeur, qui avait la plus jolie fille de Bologne. «

« Je m'amuse à jouir du contraste entre cette belle et innocente face de quinze ans et les crânes dont le fossoyeur a peuplé quelques niches, en particulier un crâne qui est daté 1766 et qui (dit la tradition) servit autrefois de support au plus charmant, au plus noble et au plus riche visage de Bologne. — Quand je regarde ce crâne,

et cette fille — quand je pense à ce qu'il était et à ce qu'elle sera — eh bien, mon cher Murray, je ne veux pas vous choquer en vous disant ce que je pense. Peu importe ce que nous deviendrons, nous autres hommes barbus, mais je n'aime pas à penser qu'une femme dure moins qu'un bel arbre. »

Pensées mélancoliques, mais il *était* mélancolique... Bologne après Ravenne... Il commençait à se lasser de ce métier de cavalier servant. S'il passait son temps, comme il disait, « vicieusement et agréablement », il avait un sentiment grandissant de la vanité de cette vie. Ce n'était pas la faute de Mme Guiccioli. Elle était jeune, aimable, fidèle, mais il sentait amèrement qu'un homme ne devrait pas consumer sa vie aux genoux d'une femme et d'une étrangère... Trente et un ans, et que faisait-il ?... L'amour ? Un troisième chant de *Don Juan* ? « Hélas ! J'ai toujours été un oisif, et j'ai la perspective d'une décadence rapide, sans avoir saisi chacun des instants d'une vie si brève... » Action... action... action... Mais quelle action ? S'occuper, en Angleterre, de la Réforme électorale ? Il n'était rien dans ce pays qui l'avait exilé. Il avait envie d'y faire un dernier voyage, au printemps, et d'aller vivre ensuite en Amérique du Sud. Il découpait dans les journaux les offres que faisait le gouvernement du Venezuela aux étrangers qui voudraient y venir comme colons. Bolivar, libérateur d'un peuple, était un de ses héros.

« Je vous assure que je suis très sérieux et que j'y ai pensé depuis longtemps, comme vous le verrez par l'état du petit fragment de journal que je vous envoie... Je partirai avec ma fille naturelle Allegra... et je planterai ma tente pour toujours. Je ne suis pas fatigué de l'Italie, mais ici un homme doit être un sigisbée, et un chanteur de duos, et un connaisseur d'opéras — ou rien. J'ai fait quelques progrès dans tous ces arts, mais je ne puis dire que je ne sente pas la dégradation. Plutôt être un planteur maladroit, un colon sans expérience, — plutôt être un chasseur, ou n'importe quoi, que le porteur d'éventail d'une femme... J'aime les femmes — Dieu le sait — mais plus le système qu'elles ont établi ici s'empare de moi, plus il me semble mauvais, surtout après la Turquie ; ici la polygamie est tout à l'avantage des femmes. J'ai été un coureur d'intrigues, un mari, un miroir à putains, et maintenant je suis un cavalier servant — par tous les saints ! c'est une étrange sensation... Non, je veux un pays, et un *home*, et — si possible — un pays libre. Je n'ai pas encore trente-deux ans. Je puis encore être un citoyen convenable, fonder une maison, une famille, aussi bonne — ou meilleure — que la première... Mais il n'y a pas de liberté en Europe — cela est certain ; c'est une partie usée de notre globe. »

Hobhouse, auquel Murray communiquait ces projets, ne les prenait guère au sérieux : « Notre poète est trop bon pour un planteur... C'est la plus folle de toutes ses imaginations — dites-le lui... Pas de brosses à dents, pas de *Quarterly Reviews*. Tout ce qu'il déteste et rien de ce qu'il aime. » Hobhouse aimait

Byron, mais il le traitait comme un enfant.

Pour se distraire par un simulacre d'action, Byron s'était affilié à la Societa Romantica, petit groupe d'Italiens amis de la liberté, et sa présence à Bologne inquiétait vivement les espions du gouvernement « paternel » des États Pontificaux. De nombreux rapports allaient du directeur de la police de Bologne au directeur général de la police à Rome. On y signalait l'étrange amitié, avec le Comte Guiccioli, de Lord Byron « personnage qui n'est pas inconnu comme homme de lettres, et que ses opinions libérales et sa grande fortune rendent exceptionnellement dangereux ». « Il ne quitte jamais la maison et écrit toujours, » notaient les agents avec méfiance ; l'un d'eux ajoutait : « Si vous croyez qu'il n'est occupé qu'à faire des cornes à Guiccioli, vous vous trompez. Il est libidineux et immoral au plus haut point, mais en politique n'est pas si inconsistant. » De Londres le prince Esterhazy écrivait à Metternich : « Lord Castlereagh me charge de vous prévenir, mon Prince, qu'il croit nécessaire que nous surveillions les allures et les correspondances de Lord Byron et qu'il (Lord C.) a des nouvelles sur l'existence d'un projet de complot de *carbonari* qui doit s'élever dans le Milanais. » La Sainte Alliance était étroite.

Vers la fin d'août les Guiccioli le laissèrent pendant quelques jours seul avec Allegra et, en leur absence, il mesura mieux encore la vanité de

sa vie. Il alla errer tristement dans leur jardin, y trouva sur une table la *Corinne* de Mme de Staël et écrivit sur la dernière page : « Ma chère Teresa, — J'ai lu ce livre dans votre jardin ; — vous étiez absente, mon amour ; si vous aviez été là je n'aurais pu le lire. C'est un de vos livres favoris, et l'auteur était une de mes amies. Vous ne comprendrez pas ces phrases anglaises, et d'autres ne les comprendront pas — c'est la raison pour laquelle je ne les griffonne pas en italien. Mais vous reconnaîtrez l'écriture d'un homme qui vous a passionnément aimée, et vous devinerez que, penché sur un livre qui était à vous, il ne pouvait penser qu'à l'amour. En ce mot, qui est si beau dans toutes les langues, mais plus beau encore dans la vôtre — *Amor mio* — est comprise mon existence maintenant et pour toujours. Je sens que j'existe aujourd'hui, et je crains de devoir toujours exister, — pour exécuter ce que vous déciderez ; ma destinée est entre vos mains, et vous êtes une femme, et vous avez dix-sept ans, et il y a deux ans que vous avez quitté le couvent. Je voudrais de tout mon cœur que vous y fussiez restée, — ou, du moins, que je ne vous eusse jamais rencontrée après votre mariage... Mais il est trop tard. Je vous aime et vous m'aimez, — du moins vous le dites, et agissez comme si vous m'aimiez, ce qui est en tout cas une grande consolation. Moi, je fais plus que vous aimer, et ne puis cesser de le faire... Pensez à moi quel-

quefois, quand les Alpes et l'Océan nous sépareront, — cela n'arrivera jamais, si vous ne le souhaitez. » Elle n'avait été absente que trois jours ; ils avaient suffi pour qu'il devînt, à propos d'elle, carolinesque.

Quand le ménage Guiccioli revint à Bologne, le Comte apprit qu'on le rappelait à Ravenne. La Comtesse dit à son mari que l'état de sa santé exigeait maintenant le climat de Venise et que, s'il ne pouvait l'y suivre, Lord Byron lui servirait volontiers de compagnon. Le Comte Guiccioli consentit et les deux amants quittèrent ensemble Bologne le 15 septembre 1819. Ce fut un voyage heureux. En arrivant à Venise, les médecins ordonnèrent à la Comtesse l'air de la campagne. Lord Byron, qui possédait encore sa villa de La Mira, eut la bonne grâce de la mettre à la disposition de M^me^ Guiccioli et d'y venir demeurer avec elle.

*
* *

Comme au temps de Marianna Segati, les eaux aux teintes profondes de la Brenta reflétèrent les plus beaux couchers de soleil. Les soirs étaient longs. A Ravenne, la nouveauté, le divertissement d'une langue étrangère, la crainte d'être surpris, avaient rempli les jours. Mais la solitude dépouille les êtres de tout prestige emprunté et une femme de dix-sept ans a vite épuisé ce qu'elle sait. « Cela me rappelle, écrivait Byron, un mot de Curran à

Moore. — « Ah ! — j'apprends que vous avez épousé une jolie femme — et une très bonne créature — une excellente créature — je vous prie — um ! — comment passez-vous vos soirées ? » Une terrible question, celle-là, et la réponse est peut-être aussi facile quand il s'agit d'une femme que d'une maîtresse ; certes elles paraissent plus longues que les nuits. Je suis un homme très moral maintenant et je me borne désormais à l'adultère le plus strict ; rappelez-vous que c'est tout ce que m'a laissé cette vertueuse femme qui est la mienne. » L'adultère, comme jadis le mariage, le faisait quelquefois bâiller.

Heureusement il eut la visite de Tom Moore qui, faisant un voyage avec Lord John Russell, arriva le 8 octobre à la Mira. Byron était dans son bain ; Fletcher, vieil ami de Moore, le reçut. Enfin Byron parut, ravi de revoir un compagnon de sa jeunesse, cordial, gai, mais paraissant si âgé que Moore en fut saisi. Il avait perdu cet air de spiritualité qui l'avait autrefois distingué. Il portait des favoris, parce que Teresa lui avait dit qu'il avait une tête de musicien. Il avait laissé pousser ses cheveux dans le cou, ce qui lui donnait l'air d'un étranger. Il restait beau, mais son visage avait suivi l'évolution de sa poésie et semblait plutôt empreint maintenant de l'humour et de la sagesse de Don Juan que du sombre romantisme de Manfred et de Childe Harold. Il offrit à Tom Moore de le loger au Palais Moceniga et de

le conduire tout de suite à Venise, mais auparavant il le présenta à la Comtesse Guiccioli, que Moore jugea intelligente et agréable. Le gondolier Tita, avec sa riche livrée et ses énormes moustaches, s'assit devant la voiture et, à Fusina, transporta les deux amis à travers la lagune.

Moore était ému de voir Venise, Byron ému de voir Moore. Tous les événements, gais ou ridicules, de la vie de Londres furent évoqués : les joyeuses soirées chez Kinnaird, le brandy, les chansons irlandaises... Byron était comme un enfant qui en retrouve un autre. Enfin on arriva devant le Palais Mocenigo. Byron cria : « Attention au chien ! » un peu plus loin : « Gare au singe ! » puis ouvrit d'un coup de pied une porte qui ne cédait pas et dit à Moore : « Voici ma chambre ; ce sera la vôtre. » Pendant tout le séjour de Moore à Venise, Byron passa ses journées avec lui, ne rentrant à La Mira que le soir, pour tenir compagnie à son *amica*. Les gens de Venise supplièrent Moore de faire de la morale à Byron, qui outrageait le code local en vivant avec sa maîtresse. La Comtesse Benzoni dit : « Il faut gronder votre ami. Jusqu'à cette malheureuse affaire, il s'était si bien conduit ! »

Le séjour de Moore fut, pour Byron, une période de vacances. Le dernier soir, en arrivant de La Mira pour dîner, il dit à Moore avec un bonheur d'écolier qui vient d'être dispensé de classe, que la Comtesse lui avait accordé sa nuit

et que, non seulement il irait à l'Opéra, mais souper comme au bon vieux temps. Après la Fenice, ils allèrent boire du punch sur la place Saint-Marc, jusqu'à ce que les statues de bronze de l'Horloge eussent frappé de leurs marteaux deux heures du matin, puis, au clair de lune, Byron et Moore se promenèrent à travers Venise. La scène était d'une solennelle beauté. Cette silencieuse cité de palais dormant sur les eaux, dans le calme brillant de la nuit émut profondément Moore et Byron lui-même quitta son ton joyeux pour une tristesse douce et apaisée.

Le lendemain, Moore alla prendre congé de son ami à La Mira. Byron vint à lui, portant un petit sac de cuir blanc. « Regardez, dit-il, voici qui vaudrait beaucoup d'argent pour Murray, quoique vous, je suppose, n'en donneriez pas six pence. — Qu'est-ce ? demanda Moore. — Ma vie et mes aventures, répondit Byron... Ce n'est pas une chose qui puisse être publiée de mon vivant, mais je vous la donne. Vous en ferez ce que vous voudrez. » Moore remercia avec chaleur et dit : « Voilà un merveilleux héritage pour mon petit Tom, qui étonnera bien avec cela les hommes de la fin du XIX^e^ siècle. » Quand le moment de partir fut arrivé, Byron commanda ses chevaux et accompagna la voiture de Moore assez loin dans la campagne.

***

Ses affaires domestiques allaient assez mal. Le Comte Guiccioli avait jusque-là paru, sinon ignorer, du moins tolérer la liaison de sa femme. Mais en novembre 1819, il intercepta une lettre du père de Teresa, le Comte Gamba, qui donnait à sa fille des conseils prudents, et vint à Venise, très irrité. Il trouva sa femme en merveilleuse santé, et le haïssant si cordialement qu'ils eurent une violente querelle. Cette fois il lui donna le choix : mari ou amant, mais pas les deux. Elle choisit « amant » et demanda à Byron de fuir avec elle. « Tel eût été mon avis, dit celui-ci, si j'avais eu vingt ans au lieu de trente et un, car je l'aimais ; mais je savais qu'une telle aventure serait pour elle irréparable, que toute sa famille — et surtout ses sœurs et son père — serait plongée dans le désespoir, et qu'un grand tort serait fait à la réputation des autres sœurs ; j'arrivai donc à la persuader, avec difficulté, de retourner à Ravenne avec son mari, qui promit d'oublier si elle m'abannait. » Le Comte Guiccioli, tout en larmes, vint lui-même parler à Byron. « Si vous abandonnez votre femme, lui dit celui-ci, évidemment je la prendrai ; c'est mon devoir, et c'est aussi mon désir si l'on en arrive là ; mais si, comme vous le dites, vous êtes vraiment disposé à vivre avec elle et à l'aimer comme avant, non seulement je

ne serai pas cause de nouveaux désordres dans votre famille, mais je repasserai les Alpes. »

La douleur de Teresa le touchait : « Je te prie, je te supplie de te calmer, lui écrivait-il, et de croire que je ne puis cesser de t'aimer qu'avec la vie... Je pars pour te sauver et j'abandonne un pays qui m'est devenu insupportable sans toi. » Il était résolu à ne plus rester en Italie. Il irait d'abord en Angleterre, puis (qui savait ?) en France, en Amérique, aux États-Unis, au Venezuela. Il emmènerait Allegra, le seul être qui lui fût laissé. En traversant l'Angleterre, il verrait Augusta et essaierait de comprendre ce qui était arrivé à cette femme inintelligible.

Byron à Augusta : « Mon très cher amour — J'ai été négligent en ne vous écrivant pas, mais que puis-je dire ? Trois ans d'absence — et un changement total de décor et d'habitudes font une telle différence — que nous n'avons plus rien en commun que nos affections et notre parenté... — Mais je n'ai jamais cessé ni ne puis cesser de sentir un seul instant cet attachement parfait, sans limites, qui me lie toujours à vous — qui me rend entièrement incapable d'amour *réel* pour aucun être humain — car que pourrait-il être pour moi, après *vous*? Ma bien-aimée, nous avons eu de grands torts — mais je ne me repens de rien, sinon de ce maudit mariage — et de votre refus de continuer à m'aimer comme vous m'aviez aimé. — Je ne puis ni oublier, ni tout à fait vous pardonner, votre belle crise de réforme vertueuse.. — Cela brise le cœur que de penser à notre longue séparation — et je suis sûr que c'est une

punition suffisante pour tous nos péchés — Dante est plus humain dans son *Enfer* car il y place dans le même lieu ses malheureux amants (Francesca de Rimini et Paolo, dont le cas était assez loin d'être aussi grave que le nôtre — quoique assez vilain) — et s'ils souffrent — c'est au moins ensemble... Quand vous m'écrirez, parlez-moi de vous, — et dites que vous m'aimez — Ne me parlez pas d'histoires et de gens qui ne peuvent à aucun degré m'intéresser — moi qui ne vois dans l'Angleterre que le pays que *vous* habitez — et autour d'elle que la mer qui nous sépare. — On dit que l'absence détruit les passions faibles — et confirme les fortes — Hélas ! Celle que j'éprouve pour vous est l'union de toutes les passions et de toutes les affections... [1] »

Pendant les quinze jours qui suivirent le départ de Teresa, il fut résolu à quitter le pays. La visite de Moore lui avait donné la nostalgie de l'Angleterre, de ses amis ; même les détails matériels de

1. On n'a jamais contesté l'authenticité de cette lettre, d'ailleurs admirable. On en a contesté l'attribution, et soutenu qu'elle n'avait pas été adressée à Augusta. La théorie me paraît indéfendable, car la phrase « precious piece of reformation » est répétée et commentée dans une lettre (du 27 juin 1819) de Lady Byron à Mrs Leigh : « Cette lettre, écrit-elle, est un témoignage important de votre « *réforme* » antérieure, qui m'avait été prouvée aussi par votre propre assertion et par la confirmation apportée par les faits. » Lire dans *Astarté*, page 85, toute cette lettre qui prouve, 1° : que Lady Byron considérait la lettre de Byron comme écrite à Augusta ; 2° : qu'Augusta elle-même l'admettait et la lui avait communiquée comme telle. Lire surtout les lettres d'Augusta qui précèdent et suivent celle-ci. Pour une discussion plus complète, voir SIR JOHN FOX : *The Byron Mystery*, pages 137 et suivantes.

la vie lui inspiraient le désir de la terre familière. Il irait faire soigner ses dents chez Waite ; elles en avaient grand besoin. Il achèterait des brosses, du soda, de la magnésie, ces choses qu'il demandait en vain dans chaque lettre et qu'on ne lui envoyait jamais. Puis tout sembla se dresser contre ce voyage. Il eut une nouvelle attaque de sa fièvre ; Allegra l'attrapa, puis la nourrice, un gondolier, une femme de chambre. Il erra dans le Palais Mocenigo, sombre, solitaire, transformé en garde-malade d'une enfant. Tantôt il voulait remettre le voyage au printemps, tantôt aux calendes grecques. D'Angleterre, on ne l'encourageait pas beaucoup. Augusta ne savait que faire. Lady Byron lui ordonnait de ne pas revoir son frère. Augusta savait que, s'il revenait, elle n'aurait pas le courage de l'écarter, mais elle souhaitait de n'être pas tentée. « Je crains, écrivait-elle à Murray, que ce retour ne soit maintenant que trop sérieusement et trop décidément dans ses intentions. » Et des points d'exclamation en rangs serrés soulignaient ses craintes. De Ravenne, au contraire, Teresa l'appelait.

Dieu savait comment, mais elle avait tout arrangé. Elle était de nouveau malade ; elle ne pouvait se remettre que si Byron était près d'elle ; son père avait parlé à son mari ; son mari avait consenti. Elle attendait son Byron. Mais le jour fixé pour le départ en Angleterre était arrivé. Devant le Palais Mocenigo les vagues du Grand Canal

balançaient la gondole chargée de bagages. Byron était prêt, il avait mis ses gants ; Allegra était à bord ; on n'attendait plus que lui et ses armes. A ce moment il déclara que, si une heure sonnait avant que les armes fussent dans la gondole, il ne partirait pas. L'heure sonna et il resta. Il écrivit à la Guiccioli : « L'amour a vaincu. Je n'ai pu trouver la force d'âme de quitter un pays que tu habites, sans te revoir au moins une fois... Je suis citoyen du monde — tous les pays pour moi se valent. Tu as toujours été, depuis que nous nous sommes connus, l'unique objet de mes pensées. Je croyais que le meilleur parti, pour ta paix et celle de ta famille, eût été mon éloignement... Mais tu as décidé que je devais revenir à Ravenne. J'irai — et je ferai — et je serai ce que tu voudras Je ne puis t'en dire plus. »

XXXI

Arsenal au Palais Guiccioli

> Italy, oh Italy ! thou who hast
> The fatal gift of beauty...
>
> Byron.

Il fut heureux de revoir sa tranquille Ravenne, les rues étroites, les palais mystérieux, les basiliques aux toits de tuiles, la campagne aux lignes infinies et « la divine forêt épaisse et vive ». Il y avait un pied de neige dans les rues. Teresa Guiccioli l'accueillit avec une joie naïve, comme une enfant malade à laquelle des parents sévères permettent, pour hâter sa convalescence, la visite d'un compagnon très cher. Le Comte était réservé, mais pas hostile. Les Gamba, qui jusqu'alors avaient paru blâmer cette liaison, traitaient maintenant Byron en parent. En particulier le frère de Teresa, le comte Pietro Gamba, jeune homme ardent et gai, se montrait amical. Le cavalier servant était considéré comme un beau-frère

Byron était descendu à l'Albergo Imperiale, qui n'avait d'impérial que le nom. Resterait-il un jour,

une semaine, un an ? Il ne savait. Le Destin se chargerait de régler sa vie. Il était venu parce qu'une femme l'avait appelé. Il partirait si son départ devenait souhaitable. Son attachement n'avait ni la violence des premiers temps d'un amour, ni la méticuleuse sévérité des ruptures. Il se laissait dériver, sans gouverner, au cours paresseux et caressant des fantaisies de M^me^ Guiccioli.

Allegra était avec lui, accompagnée de sa nourrice et entourée d'une masse de jouets que les Hoppner lui avaient apportés le jour du départ. Il était assez gênant de vivre à l'auberge avec une enfant, et Byron eût préféré un appartement. Comme il en cherchait un, le Comte Guiccioli offrit de lui louer un étage vide de son palais. Offre surprenante, mais commode ; Byron fit venir de Venise ses meubles et s'installa, une fois de plus, sous le même toit que sa maîtresse. En vérité ce mari était un homme difficile à comprendre.

Quant à la Comtesse, très fier de son bel amant anglais, son plus vif désir semblait être de l'exhiber autant que possible. Dès la première semaine, elle lui fit endosser un uniforme brodé et le traîna, l'épée au côté, au bal du Marquis Cavalli, son oncle. Elle y voulut entrer au bras du poète. Celui-ci, qui se souvenait de la soirée de Lady Jersey, craignait un éclat, mais le marquis, le vice-légat du Pape et « tous les autres Vices »

furent aussi polis qu'il était possible. Byron fut enchanté par la beauté, l'intelligence et les diamants des femmes de Ravenne, un peu effrayé par le scandale. Tout cela était fou, mais agréable. Au diable la morale anglaise. Il commençait, croyait-il, à comprendre les mœurs de ce pays. En somme le neuvième commandement y devenait : « Tu commettras l'adultère. Tu convoiteras la femme de ton voisin. » Mais on ne devait convoiter que celle-là, qui d'ailleurs se montrait jalouse comme une furie, exigeant la fidélité d'un amant comme une dette d'honneur. « Ici vous entendez juger le caractère d'une personne, homme ou femme, non par sa conduite envers un époux légitime, mais envers sa maîtresse ou son amant. » Le cavalier servant devait traiter le mari avec un grand respect ; la première impression d'un étranger était toujours qu'ils étaient parents. Le danger était qu'une *relazione* ou *amicizia* durait de cinq à quinze ans, après quoi, un veuvage survenant, elle finissait généralement par un *sposalizio*. Un homme était réduit au rôle d'ornement de la vie d'une femme. Le romanesque triomphait, mais à quel prix ? Byron quelquefois se raillait lui-même, avec un humour sévère : « Je m'entraîne très dur pour apprendre à plier un châle, et je réussirais à merveille si je ne le pliais toujours le mauvais côté en dehors. » Fin assez douloureuse pour un homme qui avait rêvé, en son temps, de gloire et d'action héroïque. Il se fût bien méprisé

dans les délices du Palais Guiccioli si la politique italienne ne lui avait alors procuré, fort à propos, la chance heureuse d'un danger.

***

Depuis plusieurs mois, il s'était mêlé au mouvement politique italien. Il était prêt à donner sa vie pour la liberté de l'Italie, beaucoup parce qu'il aimait l'Italie et la liberté, un peu parce qu'il n'aimait pas la vie. A Bologne, il s'était affilié à la *Societa Romantica*. Il était maintenant un carbonaro complètement initié et même, parce que son prestige de grand seigneur anglais servait la cause, et parce qu'il était, mieux qu'un Italien, à l'abri de la police, il était reconnu par les Carbonari comme chef de leur groupe de Ravenne, les *Americani*.

En cette année 1820, l'Europe, d'abord étourdie par les coups de la Sainte Alliance, commençait à retrouver ses esprits. L'Espagne, par une révolution qui n'avait demandé que « six ans de patience et un jour d'explications », venait d'obtenir une constitution. Cet exemple excitait les sujets du Pape, ceux du Roi de Naples et ceux de Metternich. A Naples, une centaine de soldats criant : « Vive le Roi et la Constitution ! » avaient suffi pour effrayer le Roi qui, le 6 juillet 1820, avait signé une proclamation accordant un gouvernement constitutionnel. A Ravenne, les murs de la

ville étaient couverts d'inscriptions : « Vive la République et mort au Pape ! » Le cardinal de Ravenne pâlissait sous sa pourpre. Les carabiniers se plaignaient de la livrée des domestiques de Byron, qui portaient des épaulettes militaires. Byron répondait que cette livrée avait été celle des gens de sa famille depuis l'an 1066, et ordonnait à ses hommes de tirer si on les attaquait. Les enfants, dans les rues de Ravenne, criaient : « Vive la liberté ! » Dans la Pineta, Byron, quand il se promenait à cheval, rencontrait les *Americani* qui s'entraînaient en chantant : « Nous sommes tous soldats de la Liberté... » « Ils m'ont acclamé lorsque j'ai passé. Je leur ai rendu leur salut et j'ai continué. Cela montre l'esprit de l'Italie d'aujourd'hui. » A tous ses amis, il écrivait de lui envoyer des épées et de la poudre ; il organisait au Palais Guiccioli un arsenal de cent cinquante fusils. Le tout avec courage, car des lettres anonymes lui conseillaient de renoncer à ses promenades et de se méfier de la police du *Buon Governo*.

Le Comte Guiccioli, homme riche, donc vulnérable et respectueux par prudence des gouvernements quels qu'ils fussent, commençait à trouver cet amant de sa femme fort mal élevé. Avait-on jamais vu un cavalier servant aligner des fusils dans sa chambre à coucher, pour compromettre une maison respectable ? Il avait loué à cet étranger un étage de son palais et il le laissait sortir avec sa femme ; l'ingratitude de Byron lui

semblait abominable. On ne voyait plus que conspirateurs dans la maison. Tous les tiroirs étaient pleins de proclamations explosives. Le gouvernement saisissait la traduction de *Childe Harold* ; les gens citaient le poème de Byron sur Dante comme un hymne révolutionnaire. Dans un rapport secret à la police autrichienne, le gouverneur de Rome décrivait le comte Guiccioli comme « conosciuto per uno dei piu feroci perturbatori della pubblica tranquillita e strettamente legato con il detto lord Byron ». *Strettamente legato* ne manquait pas d'humour. Une fois de plus, le Comte ordonna à sa femme de choisir entre lui et Byron. Elle fut indignée. Choisir ? Qui avait jamais contraint une femme à choisir ? Byron suppliait Teresa d'être prudente ; le comte pouvait demander une séparation et la condition de femme séparée était difficile en Romagne, les autorités ecclésiastiques ne permettant pas à une femme sans mari de vivre avec son amant. Mais les exquises réflexions morales de Don Juan furent vaines. Obstinément, Teresa répondait : « Je veux bien rester avec lui, s'il vous permet de rester avec moi. Il est tout de même incroyable que je sois la seule femme de Romagne qui ne puisse avoir son *amico !* »

Tout Ravenne était pour les amants, les Gamba parce qu'il détestaient Guiccioli, le peuple et les femmes, parce que, disait Byron, « ils sont toujours pour ceux qui ont tort », mais aussi

parce qu'il était adoré par les pauvres gens de Ravenne. Il secourait les misères du pays, donnait de l'argent aux vieilles femmes qu'il rencontrait chargées de bois sur la route de la Pineta, donnait aux églises, donnait aux monastères. S'il y avait un orgue abîmé, c'était Byron qui payait la réparation ; s'il y avait un campanile à restaurer, c'était lui qui l'offrait à la ville. D'ailleurs on savait aussi qu'il était pour l'Italie libre. La voix publique lui donnait procès gagné.

Le comique fut que la séparation finit par être demandée, non par le Comte, mais par les Gamba, pour injure grave, Guiccioli au contraire s'y opposant pour ne pas avoir à rembourser le douaire. Le procès s'engagea devant la juridiction pontificale, et fit beaucoup de bruit. C'était le premier de ce genre qu'on vît à Ravenne depuis deux cents ans. Les avocats refusaient de plaider pour Guiccioli, disant qu'il était ou un sot, ou un coquin ; un sot s'il avait mis dix-huit mois pour découvrir une liaison publique ; un coquin s'il l'avait tolérée. Enfin, au mois de juillet, le Pape prononça la séparation. La Comtesse devait vivre dans la maison de son père, le Comte Gamba, et Byron ne devait la voir qu'avec de grandes restrictions. Il avait offert de lui faire une pension, mais le jugement décidait que le Comte Guiccioli devait pourvoir aux besoins de sa femme, et Teresa était parfaitement désintéressée.

Byron avait jadis maudit et offensé ces bru-

meusec déesses, les Conventions Britanniques ; il devenait, par l'arrêt de la Cour Pontificale, la victime des Conventions Italiennes. La Comtesse Guiccioli était bien née ; elle avait perdu par la faute de Byron (autant qu'en telles aventures il y a jamais faute de l'homme) un mari ; il se tenait pour engagé d'honneur à l'épouser, si les circonstances le permettaient, tout comme autrefois il s'était cru lié envers Caroline Lamb.

Byron à Augusta : « Ceci est (comme disent les affiches), *irrévocablement ma dernière représentation*... Vous savez que, quand une femme s'est séparée de son mari pour son amant, celui-ci est tenu par honneur (et, au moins dans mon cas, par inciination) à vivre avec elle le reste de sa vie aussi longtemps qu'elle se conduit bien... Donc vous voyez que je finis comme Papa commença, et vous ne me reverrez jamais probablement de votre vie...

Il y a près de trois ans que dure cette liaison... Je puis dire que, sans être aussi *furieusement* amoureux qu'au début, je suis plus attaché à elle que je ne croyais possible de l'être à aucune femme après trois ans — *(sauf une, et* VOUS *savez qui elle était?)* et je n'ai pas le moindre désir, ni perspective de séparation... Si Lady Byron voulait nous faire le plaisir de mourir, ainsi que le mari de la Comtesse Guiccioli (car les catholiques, même divorcés, ne peuvent se remarier), nous devrions probablement nous marier — quoique j'aimerais mieux *pas* — pensant que le mariage est le moyen de se haïr l'un l'autre.

... *Vous* devriez être grande admiratrice de la *future* Lady Byron, pour trois raisons : 1° Elle est une grande protectrice de l'actuelle Lady Byron, et dit toujours qu'elle

est certaine que celle-ci a été très maltraitée par moi ; 2° Elle vous admire ; j'ai eu du mal à l'empêcher de vous écrire onze pages (car elle est une grande Épistolière), et 3° Ayant lu *Don Juan* dans une traduction *française* — elle m'a fait promettre de cesser de l'écrire, déclarant que c'était abominable... Elle a aussi beaucoup de *nous*. Je veux dire cet art de trouver les ridicules, comme tante Sophie, et vous, et tous les Byron. »

Peut-être l'étonnante constance de Byron en cette aventure eût-elle pu être expliquée en partie par ce « côté Byron », imprévu mais sans doute réel, qu'il reconnaissait en Teresa.

***

Le décret de séparation ordonnait à Mme Guiccioli de vivre chez son père. Le 16 juillet 1820, elle partit pour la villa que le Comte Gamba possédait aux environs de Ravenne. Les cardinaux pensaient peut-être la séparer ainsi de son amant, mais les Gamba, père et fils, aimaient Byron, partageaient ses opinions politiques et protégeaient ses amours. Il fut reçu dans leur maison de campagne où il se rendit à cheval, plusieurs fois par mois, pendant tout l'été. A l'automne, quand Teresa revint à Ravenne, il put la voir chez les Gamba tous les soirs. Elle lui était merveilleusement fidèle : « Je suis plus sûre de mon amour, écrivait-elle, que de revoir le soleil demain... Ma faute a été unique et sera toujours unique. »

La situation n'était pas désagréable. Le mystère et la difficulté des visites, le mélange de conspiration et d'adultère, ne permettaient pas à la fatigue de se glisser dans cette liaison. Byron passa seul au Palais Guiccioli l'hiver long et froid de 1821. Les routes étaient couvertes de neige ; les chevaux piaffaient dans les écuries. Il restait chez lui, regardant le feu et lisant. Mais que trouver dans les livres ? « Que peut dire n'importe qui, que Salomon n'ait déjà dit longtemps avant nous? »... Il avait recommencé à tenir un journal, et celui-ci était peut-être plus remarquable encore que celui de 1813. Comme la lumière de la Grèce, l'intelligence de Byron éclairait si vivement objets et sentiments que leurs contours se détachaient sous elle avec une implacable exactitude. Il les décrivait comme il les voyait, mentant aussi peu sur lui-même que sur les autres, donnant aux événements comme aux hommes un air de phénomènes naturels égaux devant son ennui. Il notait encore, avec son étrange besoin d'enregistrer tout ce qui était lui, chaque minute de cette existence :

« Diné vers six heures... Nourri les deux chats, le faucon et le corbeau. Lu l'*Histoire de la Grèce* de Mitford — et la *Retraite des Dix Mille* de Xénophon. Puis écrit jusqu'au moment présent, huit heures moins six minutes. »

Le journal gardait ce charme de folie shakespearienne qui venait de ce que, comme les clowns

élizabéthains, Byron passait sans transition d'un couplet lyrique à une plaisanterie, de la république universelle à la santé de son corbeau.

« Resté à la maison toute la matinée — Regardé le feu. — Me suis demandé quand le courrier arriverait... Écrit cinq lettres en une demi-heure, toutes courtes et sauvages... Entends la voiture — demande mes pistolets et mon pardessus, comme toujours — objets nécessaires. Temps froid — voiture ouverte, et habitants assez barbares — très enflammés par la politique. Belle race, d'ailleurs — bons matériaux pour faire une nation... L'horloge sonne — je sors pour aller faire ma cour. Assez dangereux, pas désagréable. Memorandum — placé aujourd'hui un nouveau paravent. Il est assez antique, mais fera l'affaire avec quelques réparations. Le dégel continue. Espère qu'on pourra monter à cheval demain...

Onze heures neuf minutes. Reviens d'une visite à la Comtesse Guiccioli, *nata* Gamba... Parlé de l'Italie, du patriotisme, d'Alfieri, de Madame d'Albany et d'autres questions savantes. Aussi de la *Conspiration de Catilina* de Salluste, et de la *Guerre de Jugurtha*. A neuf heures est entré son frère, le Comte Pietro — à dix heures, son père, le Comte Ruggiero. Parlé des différents modes de guerre — de l'escrime au sabre en Hongrie et dans les Highlands... Décidé que la révolte éclaterait le 7 ou le 8 mars, date qui m'inspirerait confiance s'il n'avait été décidé auparavant qu'elle éclaterait en octobre 1820...

Rentré. — Lu de nouveau les *Dix Mille*; vais me coucher.

6 janvier 1821. — Brouillard — dégel — pluie — boue. Impossible de monter à cheval...

A huit heures, suis allé faire ma visite. Entendu un peu de musique — aime la musique...

Pensé à la situation des femmes au temps des anciens Grecs — assez commode. Leur état actuel, un restant de la barbarie des âges chevaleresques et féodaux — artificiel, antinaturel. Elles devraient s'occuper de la maison — être bien nourries et habillées — mais ne pas se mêler à la vie sociale. Les bien instruire en religion — mais ne leur faire lire ni poésie, ni politique — rien que des livres de pitié et de cuisine. Musique, — dessin — danse — aussi un peu de jardinage et de labourage, de temps à autre. En Épire, je les ai vues refaire les routes avec grand succès. Pourquoi pas, aussi bien que faucher et traire ?

Rentré à la maison, lu Mitford de nouveau, joué avec mon chien — lui ai donné à souper... Ce soir au théâtre, comme il y avait un prince sur son trône dans la dernière scène de la comédie, — le public a ri et lui a demandé une *Constitution*. Cela, aussi bien que les assassinats, montre l'état de l'esprit public ici. Cela ne peut continuer ainsi. Il devrait y avoir une république universelle, — et je crois que cela sera.

Le corbeau boîte d'une patte — me demande comment c'est arrivé — quelque idiot a marché dessus, je suppose. Le faucon assez vif — les chats gras et bruyants — les singes je ne les ai pas vus depuis le temps froid, car ils souffrent quand on me les monte. Les chevaux doivent être gais — monter à cheval aussitôt que le temps le permettra. Sale temps encore — un hiver italien est une triste chose, mais toutes les autres saisons sont charmantes. »

C'était presque le ton du journal de Londres, au temps du *Corsaire*. Presque, mais pas tout à

fait. La coulée de lave s'était refroidie. La lutte intérieure était moins violente, Byron plus résigné. L'absurdité de la vie était acceptée, et même l'ennui. Il avait encore besoin d'agitation, mais il ne la cherchait plus dans les aventures amoureuses ; le tempérament était moins vif, les cheveux gris.

« Pourquoi est-ce que j'ai été, toute ma vie, plus ou moins ennuyé ? Et pourquoi est-ce que je le suis moins maintenant qu'à vingt ans, si mes souvenirs sont exacts ? Je ne sais pas, je suppose que c'est dans ma nature... La tempérance et l'exercice, dont j'essaie de temps à autre, n'y changent rien. Les violentes passions me faisaient du bien ; — quand j'étais sous leur influence immédiate — c'est bizarre, mais — j'avais alors l'esprit agité, *pas* déprimé... Nager aussi améliore mon humeur ; — mais en général elle est sombre, et devient chaque jour plus sombre. C'est *sans espoir*, car je ne crois pas que je sois aussi ennuyé qu'à dix-neuf ans. La preuve en est qu'alors j'avais besoin de jouer, de boire, ou de faire quelque chose, faute de quoi j'étais malheureux. Maintenant je peux languir tranquillement...

Ce que je sens grandir en moi, c'est la paresse et un dégoût plus puissant que l'indifférence. »

Rien ne lui inspirait plus de sentiments vifs. Il restait trop anglais pour prendre au sérieux sa vie italienne, et l'Angleterre n'était plus qu'un songe lointain. Quelquefois un son, un parfum, une lecture, évoquaient le passé. Un vers de Cowley :

Sous la vague vitreuse, et fraîche, et transparente...

faisait surgir pour un instant l'image liquide et tremblante de ce tronc d'arbre aux formes étranges qu'il trouvait, à Cambridge, au fond de la rivière, quand il y plongeait avec Long... « Oh ! il y a un orgue qui joue dans la rue — et c'est une valse ! Je veux cesser d'écrire pour l'écouter. Ils jouent une valse que j'ai entendue dix mille fois dans les bals de Londres, entre 1812 et 1815. La musique est une étrange chose... » Des ombres passaient. Caroline Lamb valsant... Il savait que cette année, au bal d'Almacks, elle était venue déguisée en Don Juan et entourée d'une multitude de diables. Le drame, pour elle, finissait en mascarade. Quant à Lady Byron, il avait été indigné d'apprendre qu'elle était dame patronesse d'un bal de charité... Patronesse d'un bal tandis que son mari, exilé, risquait sa vie pour un peuple étranger. Cela le rendit très amer, pendant quelques heures. S'il avait pu lire le journal que tenait alors Annabella, il y aurait lu ceci : « Suis sortie de bonne heure pour regarder mon ancienne maison dans Piccadilly. Vu de la rue la chambre où si souvent je me suis tenue avec lui ; c'est comme si j'avais vécu là avec un ami qui serait depuis longtemps mort pour moi. Aucun sentiment de mes souffrances passées. Tout d'une douceur funèbre. « Byron aussi avait quelquefois l'impression que leurs lettres étaient des Dialogues des Morts. Pourtant

il continuait à lui recommander Augusta : « Quoiqu'elle soit ou qu'elle ait été, *vous* n'avez jamais eu de raisons de vous plaindre d'elle. Au contraire. Vous ne pouvez savoir ce que vous lui avez dû. Sa vie et la mienne, votre vie et la mienne, ont été deux choses parfaitement distinctes l'une de l'autre. Quand l'une s'est terminée, l'autre a commencé. Et maintenant toutes deux sont achevées. »

Les amis étaient loin. Hobhouse, entré au Parlement par une politique violemment radicale, s'était fait mettre en prison ; Fletcher avait découvert cette nouvelle dans une gazette italienne ; Byron avait ri. D'abord parce que « Rochefoucault » (comme il disait) a raison, et que les malheurs de nos amis nous font toujours rire, mais aussi parce que la démagogie lui déplaisait autant que la tyrannie, dont elle est une forme. Il avait écrit des vers comiques sur la prison de Hobhouse, qui s'était fâché. Scrope Davies s'était ruiné au jeu et avait dû fuir sur le Continent. Pouvait-on imaginer Londres sans le bégaiement de Scrope Davies ? « Brummell à Calais, Scrope à Bruges, Buonaparte à Sainte-Hélène, vous dans votre nouvelle demeure (la prison) et moi à Ravenne, pensez ! Tant de grands hommes ! Il n'y a rien eu de tel depuis le temps où Thémistocle était à Magnésie, et Marius à Carthage. »

Le 22 janvier 1821, il eut trente-trois ans.

« Demain est mon jour de naissance, c'est-à-dire à minuit, ce soir, *id est* dans douze minutes, j'aurai complété mes trente-trois ans !!! — Je vais me coucher le cœur lourd à l'idée d'avoir vécu si longtemps, et pour si peu de résultat...

Il est maintenant minuit trois. — « L'horloge du château vient de sonner minuit », et j'ai maintenant trente-trois ans !

Eheu, fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni...

mais je ne le regrette pas tant pour ce que j'ai fait, que pour ce que j'*aurais* pu faire.

Par la route de la vie, sombre et sale,
Je me suis traîné trente-trois ans.
Et que m'ont laissé ces années ?
Rien — sinon trente-trois ans.

Le lendemain, il écrivit l'épitaphe de l'année morte :

1821.
ICI GIT
ENTERRÉE DANS L'ÉTERNITÉ
DU PASSÉ,
DE LAQUELLE IL N'EST PAS DE
RÉSURRECTION
POUR LES JOURS — QUOIQU'IL EN PUISSE ÊTRE
POUR LES CENDRES —
LA TRENTE-TROISIÈME ANNÉE
D'UNE VIE MAL REMPLIE,
QUI, APRÈS

UNE LONGUE MALADIE DE PLUSIEURS MOIS
EST TOMBÉE EN LÉTHARGIE
ET A EXPIRÉ
le 22 Janvier 1821.

***

Pendant ces mois de Ravenne, il avait beaucoup travaillé. *Don Juan* avait été arrêté au chant V par Mme Guiccioli : « J'ai consenti, à la requête de Madame Guiccioli, à ne pas continuer ce poème. Elle a lu la traduction française et pense que c'est une détestable production. Cela est naturel, même au point de vue de la moralité italienne, parce que les femmes dans le monde entier sont fidèles à leur franc-maçonnerie, laquelle consiste dans l'illusion du sentiment qui constitue leur seul empire (tout cela par la faute de la chevalerie et des Goths — car les Grecs avaient mieux compris) ; toute œuvre qui décrit la *comédie* des passions, et rit du sentimentalisme, est naturellement proscrite par toute la *secte*. Je n'ai jamais connu une femme qui n'admirât Rousseau, et ne haït pas Gil Blas, et Grammont, pour la même raison... Comme je suis docile, j'ai cédé. »

La Comtesse Guiccioli, très ferme dans sa défense du romanesque traditionnel, ne tolérait pas, contre la religion de l'amour maître du monde, la plus légère hérésie. Quand, un jour, Byron lui dit que l'amour n'était pas le thème le plus élevé

pour une véritable tragédie, elle fut indignée et l'accabla d'arguments. Il n'avait jamais été très brillant en discussion, surtout avec une femme ; il céda tout de suite et fit de Sardanapale un amant.

Car, faute de *Don Juan*, il travaillait à des tragédies, les unes inspirées par l'histoire de Venise, *Marino Faliero*, *les Foscari*, les autres par l'histoire ancienne et par la Bible. Cette idée d'écrire des tragédies lui était venue de sa nouvelle familiarité avec les œuvres d'Alfieri, son idéal d'anti-romantique étant naturellement de sauver la tragédie anglaise par le retour aux unités.

Mais pour lui un sujet, même historique, et une tragédie, même classique, devenaient toujours prétexte à se libérer. S'il pensait à écrire un *Tibère*, c'était dans l'espoir d'exprimer des sentiments personnels. « Pensé aux sujets de quatre tragédies à écrire : *Sardanapale*, déjà commencé ; *Caïn*, un sujet métaphysique, quelque chose dans le style de *Manfred*, mais en cinq actes, peut-être avec un chœur ; *Francesca de Rimini*, en cinq actes ; et je ne suis pas sûr que je n'essaierai pas *Tibère*. Je crois que je pourrais extraire quelque chose de *mon* tragique, au moins de la sombre séquestration et de la vieillesse du tyran — et même de son séjour à Capri — en adoucissant les *détails*, et en peignant le désespoir qui a dû le conduire à de si vicieux plaisirs. Car seul un esprit puissant et désolé pouvait avoir recours à de telles horreurs

solitaires — alors qu'il était, dans le même moment, un *vieillard*, et le maître du monde. »

S'il composait un *Sardanapale*, c'était un plaidoyer *pro domo*. Sardanapale menait la même vie que Byron au Palais Mocenigo et, aux reproches de ses amis, répondait par un éloge du plaisir :

— Que dira l'histoire de vous ? Sardanapale,
Le Roi, fils d'Anacyndaraxès,
Mangea, but, aima...

— Préféreriez-vous : Sardanapale en ce lieu
Massacra cinquante mille de ses ennemis.
Voici sa sépulture et voici ses trophées... ?
Je laisse de telles choses aux conquérants ; c'est assez
Pour moi, si j'ai moins fait sentir à mes sujets
Le poids de l'humaine misère...

Mais, de tous ses drames, le plus révélateur fut son *Caïn*. Il avait été obsédé depuis l'enfance par ce thème du Premier Prédestiné, de l'homme condamné par Dieu *avant* le crime. *Caïn* était un effort pour transposer sous forme de drame sa protestation passionnée contre l'existence du mal dans une création divine. Dans une première scène, il peignait Adam et ses enfants après la chute ; tous adorent Jéhovah, sauf Caïn qui reste silencieux. Caïn n'a pas pardonné à Dieu. Quelle a été la faute d'Adam ? demande-t-il.

L'arbre avait été planté, pourquoi pas pour lui ?
Sinon pourquoi l'avoir placé près de l'arbre ?...

On n'a
Qu'une réponse à toutes ces questions : « C'était *Sa* volonté,
Et *Il* est bon. » Comment sais-je cela ? Parce qu'Il
Est tout-puissant, s'ensuit-il qu'il soit toute justice ?
Je ne puis juger que par les fruits — ils sont amers...

Paraît Lucifer, qui se dit l'égal de Dieu. Il offre à Caïn de lui montrer le monde véritable, lequel est au-delà des apparences. Caïn hésite à quitter sa sœur Adah, qui est en même temps sa femme.

LUCIFER *à Adah*

Tu l'aimes
Plus que ta mère et que ton père ?

ADAH

Oui. Est-ce un péché aussi ?

LUCIFER

Non, pas encore ;
C'en sera un quelque jour, pour vos enfants.

ADAH

Quoi !
Ma fille ne doit pas aimer son frère Enoch ?...

LUCIFER

Pas comme tu aimes Caïn.

ADAH

Oh, mon Dieu !
Ne doivent-ils ni aimer, ni procréer des êtres aimants
Nés de leur amour ? N'ont-ils pas bu leur lait
Au même sein ?...

LUCIFER

Le péché dont je parle n'est pas mon œuvre,
Et ne peut être un péché en vous — quoiqu'il
En puisse sembler à ceux qui vous remplaceront en
Mortalité.

ADAH

Qu'est-ce que ce péché qui n'est pas un péché
En lui-même ? Les circonstances peuvent-elles faire un
D'une vertu ? [péché

Après la mort d'Abel, l'Ange vient marquer Caïn qui subit le châtiment, mais nie la faute.

Ce que je suis, je le suis ; je n'ai pas demandé
La vie, je ne me suis pas fait moi-même...

C'était le cri de Byron lui-même, marqué, croyait-il, du signe de Caïn et condamné comme lui à errer sur la Terre. Lui aussi, il avait tué un frère plus jeune, qui était le premier Byron. En était-il responsable ? Il était ce qu'il était, il ne s'était pas fait, il n'avait pu agir autrement, et il criait vers un Dieu injuste : « Pourquoi m'as-tu traité ainsi ? »

Walter Scott, auquel il avait dédié *Cain*, accepta courageusement la dédicace, mais essaya de justifier Dieu : « La grande clef du mystère est, peut-être, l'imperfection de nos propres facultés. Nous voyons, nous sentons fortement les maux partiels qui nous accablent, et nous savons trop peu de chose du système général de l'univers, pour comprendre comment l'existence de ces maux peut être compatible avec la bienveillance du Créateur. »

Cain fut violemment critiqué, surtout au point de vue de l'orthodoxie religieuse. Ce n'était certes pas l'œuvre d'un athée, et Byron mit une infatigable insistance à le rappeler, mais c'était celle d'un hérétique. Les clergymen prêchèrent contre ce Prométhée calviniste, de Kentish Town jusqu'à Pise. Le scandale même ne fit pas le succès. Les tragédies déçurent les lecteurs anglais de Byron (ils étaient plus romantiques que lui) et il en fut attristé. « Vous voyez ce que c'est que de jeter des perles à des pourceaux. Aussi longtemps que j'ai écrit les absurdités exagérées qui ont corrompu le goût public, ils ont applaudi comme un écho, et maintenant que j'ai composé dans les trois ou quatre dernières années des choses qu'il ne faudrait pas laisser mourir, tout le troupeau ronfle et grogne et retourne se vautrer dans sa peau. Enfin, il est juste que je sois puni pour les avoir gâtés, car aucun homme n'a contribué

plus que moi dans mes premières œuvres à produire ce style exagéré et faux. »

***

L'Angleterre se détachait du poète. Restait l'homme d'action. Ah ! s'il pouvait montrer à Hobhouse, si content de lui parce qu'il était entré au Parlement et en prison, et parce qu'il écrivait (sans les signer) des pamphlets contre Canning, que lui, Byron, ne se contentait pas de tels simulacres de courage. Une révolution italienne où il eût joué un rôle était maintenant son plus grand espoir.

Tout l'hiver, avec Pietro Gamba et ses « frères » *Americani*, il conspira, payant à la fois de sa personne et de sa bourse. Avait-on des baïonnettes, des mousquets ou des cartouches à cacher ? Devait-on tenir une réunion secrète ? Il offrait le Palais Guiccioli. « C'est une position assez forte — rues étroites, commandées de l'intérieur — murs défendables. » Avait-on besoin d'argent ? Il en donnait. Il savait qu'il s'exposait à la mort. Mais il jugeait que la cause en valait la peine. « Pensez-y : une Italie libre ! Il n'y a rien eu de tel depuis les jours de l'Empereur Auguste... Que signifie le « moi » si une seule étincelle digne du passé peut être léguée intacte à l'avenir ? »

Trait caractéristique : l'enthousiasme, chez lui, et le courage physique s'accompagnaient de pru-

dence d'esprit et d'un invincible bon sens. Il doutait du succès des Italiens s'ils ne parvenaient à s'unir. Il ne cessait de les exhorter à la méthode. Ses idées sur la stratégie locale étaient saines : « Je leur ai conseillé d'attaquer en détail, en différents groupes, et à différentes *places* (bien qu'en *même* temps), de façon à diviser l'attention des troupes qui, quoique peu nombreuses, battraient pourtant, étant disciplinées, une masse (non entraînée) en bataille régulière. »

Les événements donnèrent raison à ses pressentiments. Au début du mois de mars, les Napolitains furent battus par les troupes autrichiennes. La Constitution fut répudiée par le Roi qui l'avait jurée. Toutes les petites insurrections isolées furent écrasées. Les gens de Ravenne, comme les autres, durent renoncer à leur projet et, comme il arrive toujours, la révolution qui n'avait pas éclaté fut la plus sévèrement réprimée. La police pontificale dressa les listes de suspects. Elle n'osait toucher à Byron mais, pour l'atteindre, en Juillet 1821, exila les Gamba

*
* *

Mme Guiccioli acceptait d'être exilée, mais non de perdre son amant. Où la suivrait-il ? Elle proposa la Suisse. Mais la Suisse contenait trop d'Anglais prêts à braquer leurs longues-vues sur Lord Byron. Comme il hésitait, il reçut une

lettre de Shelley qui lui annonçait sa visite. Shelley, inquiet, voulait lui parler d'Allegra. Au moment de la conspiration, Byron avait jugé imprudent de garder sa fille dans cette maison qui devenait un arsenal et devant laquelle on assassinait en plein jour. Il avait depuis longtemps décidé qu'elle serait catholique et épouserait un Italien. Sur le conseil sans doute de Mme Guiccioli, qui avait été élevée au couvent, Byron avait placé Allegra dans celui de Bagnacavallo, proche de Ravenne.

Claire s'était affolée. Elle lui avait écrit des lettres suppliantes, pour le prier de rendre Allegra aux Shelley, s'il ne voulait la garder près de lui. Mais Claire, comme jadis Annabella, appartenait à cette race de femmes qui avait le malheur de rendre Byron cruel. Elle combinait le manque de pudeur, qu'il avait reproché à Caroline Lamb, avec les « sermons et sentiments » de Lady Byron, et, comme il était arrivé pour les deux autres, il ne lui pardonnait pas la cruauté qu'elle éveillait en lui. D'ailleurs il la méprisait beaucoup trop pour lui confier une Byron. « Claire m'écrit les lettres les plus insolentes au sujet d'Allegra ; voyez ce qu'un homme gagne à s'occuper de ses enfants naturels ! Si ce n'était pour la pauvre petite, je serais presque tenté de la renvoyer à son athéiste de mère, mais ce serait trop mal. Si Claire croit qu'elle pourra intervenir dans l'éducation morale de l'enfant, elle se trompe ; elle n'y

sera jamais autorisée... La petite sera une chrétienne, et une femme mariée si c'est possible. » Texte qui éclairait merveilleusement le moraliste inconscient qui vivait refoulé dans les profondeurs les plus cachées de cette âme.

Shelley arriva le 6 août. Il n'avait eu aucun contact avec Byron depuis Venise et fut très étonné par l'amélioration morale et physique qu'il trouva en lui : « Il a complètement retrouvé sa santé et vit une vie toute contraire à celle de Venise. Il a une sorte de liaison permanente avec la Comtesse Guiccioli, qui est maintenant à Florence... Fletcher est ici et, telle une ombre qui dépérirait et renaîtrait avec la substance de son maître. Fletcher lui aussi a retrouvé sa bonne mine et, parmi ses cheveux précocement gris, une nouvelle moisson de boucles blondes semble se lever... Lord Byron a fait d'immenses progrès à tous points de vue : en génie, en caractère, en moralité, en santé, en bonheur. Sa liaison avec la Guiccioli lui a fait un bien immense. Il a eu des passions mauvaises, mais il semble les avoir dominées et il devient ce qu'il devrait être : un homme vertueux. L'intérêt qu'il a pris à la politique italienne et les actions qu'il a faites en conséquence sont des sujets sur lesquels je ne puis écrire, mais qui vous surprendront et vous feront plaisir... Il m'a lu un des chants non publiés de *Don Juan*, qui est d'une étonnante beauté. Cela est non seulement au-dessus, mais très loin au-dessus de tous les

poètes d'aujourd'hui. Chaque mot porte le sceau de l'immortalité. »

Cette lettre laissait deviner un souci loyal de ramener Mary à un jugement plus favorable sur Byron. Au temps de Genève et de Venise, les Shelley avaient été sévères. Échappant pour quelques jours à l'influence de « l'absurde race des femmes », Shelley se montrait équitable. Il ne se sentait pas l'ami de Byron. L'amitié suppose plus de liberté d'esprit. Même pour un homme aussi désintéressé que Shelley, la gloire de Byron opposée à sa propre et injuste obscurité était un obstacle. De mauvais sentiments rôdaient entre eux. Shelley les écartait, les surmontait, mais luttait en vain contre son malaise. Byron reconnaissait en Shelley l'homme le plus remarquable qu'il connût, le meilleur juge de poésie le plus généreux. La présence de Shelley était comme une flamme vive et claire. Ceux qui s'y étaient réchauffés devaient la regretter toute leur vie. Mais en même temps Shelley était un reproche. Ardent, énergique, il savait ce qu'il voulait ; il semblait même savoir ce qui était bien, ce qui était mal. Byron l'admirait, l'enviait, et quelquefois le regardait à la dérobée, avec un secret désir de le trouver en défaut, Qu'eût pensé « Rochefoucault » de cette vertu d'athée ? Et si Shelley lui-même était un hypocrite... Mais jusque sous la lumière crue de l'analyse byronienne, Shelley restait inattaquable.

La vie, pendant ce séjour, fut ce qu'elle était avec Byron. Sommeil du matin, breakfast de l'après-midi, promenades à cheval dans la forêt, lectures du soir, conversations de la nuit. Shelley errait, amusé, dans cet immense palais, rencontrant dans le grand escalier cinq paons, trois pintades et une grue égyptienne, témoins des querelles jamais arbitrées des singes, des chats, du corbeau et du faucon. Au cours de leurs entretiens, Shelley put parler à Byron de leur ami commun Leigh Hunt, qui avait grand peine à vivre en Angleterre et que Shelley aurait voulu faire venir en Italie. Comment l'y occuper ? Byron eut une idée. Depuis quelque temps il s'entendait mal avec Murray. Il avait pensé à créer une revue avec Moore, pour y publier ses œuvres. Moore n'avait pas accepté. Pourquoi ne pas proposer à Hunt de fonder, avec Shelley et Byron, une revue libérale ? Une association avec Byron eût été la fortune pour Hunt ; Shelley, sans donner à son hôte le temps de changer d'avis, se hâta d'écrire à Hunt pour le presser de venir.

Il fut aussi chargé par Byron d'écrire à Mme Guiccioli (qu'il ne connaissait pas) pour lui demander de renoncer à la Suisse et de choisir comme résidence Pise. La Comtesse Guiccioli accepta et termina sa lettre par un paragraphe inquiet et émouvant : « *Signor*, votre bonté me fait brûler de vous demander une faveur. Me l'accorderez-vous ? *Non partite da Ravenna senza*

Mylord. » ... Ne partez pas de Ravenne sans Mylord... Elle savait combien il était dangereux de laisser Byron seul. Mais l'être au monde qui avait le moins de confiance en Byron était encore Byron lui-même. Il se connaissait, craignait sa faiblesse et prévoyait que, s'il vivait à Ravenne à la fois sans Shelley et sans la Guiccioli, il retomberait dans quelque débauche. Il insista longtemps pour que Shelley restât près de lui. Mais Shelley était venu pour voir Allegra. Il partit pour lui rendre visite au couvent, et rentra ensuite à Pise.

***

La Comtesse Guiccioli et les Gamba l'y suivirent bientôt et approuvèrent le choix fait, par Mary, du Palais Lanfranchi qu'elle avait loué pour Byron. Celui-ci se fit attendre près de trois mois. Il était de nouveau, comme au temps de ses fiançailles, « de plus en plus moins pressé. » Il n'avait pas de chance ; chaque fois qu'il aimait un pays, une ville, une maison, quelque femme l'en arrachait. Il s'était attaché à Ravenne ; les gens du peuple l'y vénéraient, les prêtres le protégeaient parce qu'il sortait ses tapisseries les jours de procession ; il y écrivait avec plaisir ; il s'y trouvait bien. De semaine en semaine, il remettait son départ. La Comtesse Guiccioli avait fait la conquête de Mary Shelley qui la plaignait. « La

Comtesse Guiccioli, écrivait Shelley, est une très jolie, sentimentale et innocente Italienne, qui a sacrifié une immense fortune pour l'amour de Lord Byron, et qui, si je connais mon ami, et elle, et la nature humaine, aura dans l'avenir plus d'une occasion de regretter son imprudence. »

Cependant Byron, au Palais Guiccioli, travaillait à un mystère : *le Ciel et la Terre*, fondé sur la légende des anges déchus qui, dans la Bible, aiment les filles de la terre. Les anges déchus, comme Caïn, étaient l'une de ses plus anciennes préoccupations. Déjà les meubles étaient partis pour Pise ; Byron n'avait plus qu'une table, un matelas. Au milieu de la poussière et du bruit des emballages, il composait des chœurs d'Esprits, un chant d'Archange. Enfin, le 29 octobre il dut se résigner à quitter le Palais Guiccioli et à rejoindre celle qui en avait été la maîtresse.

En allant de Ravenne à Pise, il fut stupéfait et très ému de rencontrer, à Bologne, son ami d'enfance, Lord Clare. « Cette rencontre annula pour un moment toutes les années qui s'étaient écoulées entre le jour présent et les jours de Harrow. C'était un sentiment nouveau pour moi, inexplicable, comme de sortir du tombeau... Clare, aussi, était très agité — *plus* même en apparence que moi ; car je pouvais sentir son cœur battre jusqu'au bout de ses doigts, à moins que mon propre pouls ne m'ait donné cette impression... Nous ne fûmes que cinq minutes ensemble, et

sur une grand'route ; mais j'ai peine à me souvenir d'une heure de mon existence dont le poids l'emporte sur ces cinq minutes. »

La vie est vraiment faite de l'étoffe des songes. Des figures passent qui remplissent les jours, qui inspirent la jalousie, l'amour, la fureur. Elles pâlissent. On les croit effacées. Elles ressurgissent, soudain vivantes, entre deux chaises de poste, sur une route étrangère, poussiéreuse et brûlante.

Au cours de ce voyage il rencontra aussi le cadavérique Rogers. Ils visitèrent ensemble les musées de Florence, mais Byron n'aimait pas les musées et fut agacé par la curiosité des visiteurs anglais. En traversant Bologne, il amena Rogers au cimetière de la Certosa, où vivait le fossoyeur qui avait une si jolie fille. « Cet homme, écrivit Byron à Hobhouse, avait grande envie de garder Rogers pour sa collection de squelettes. »

Shelley avait encore écrit à Byron, au moment du départ, pour le prier d'amener Allegra qui allait maintenant, à Bagnacavallo, se trouver bien loin de tous ceux qui l'aimaient. Mais Byron arriva seul. Pas tout à fait seul pourtant. Car dans une cage pendue sous la voiture, un troupeau d'oies l'accompagnaient. Avec toutes ses railleries sur l'Angleterre, il était attaché dans les petites choses aux vieux usages de son pays. Il voulait avoir des petits pains à la croix le jour du Vendredi Saint et une oie rôtie à la Saint Michel. Il avait donc fait acheter une oie et, de

crainte qu'elle ne fût trop maigre, l'avait nourri de sa main un mois à l'avance. Mais il s'était ainsi attaché à son oie et quand le jour arriva, refusa de la faire cuire. Puis il ne voulut pas la priver des joies de la famille, et voyagea désormais avec quatre oies. Ainsi, Schopenhauer qui haïssait les hommes, s'attendrissait à la foire de Francfort sur la tristesse d'un orang-outang.

XXXII

Naufrages

> Vous vous êtes tous brutalement trompés sur Shelley, qui était, sans exception, l'homme le meilleur et le moins égoïste que j'aie jamais connu. Je n'ai jamais connu personne qui ne fût une bête comparé à lui.
>
> Byron.

Pour les êtres marqués du signe de Caïn, la solitude est le moindre malheur. Jamais Byron ne fut heureux à Pise comme il l'avait parfois été à Ravenne. En Romagne, les vieilles femmes de la Pineta, les Americani, les Gamba, l'avaient occupé sans l'inquiéter. A Pise il retrouvait une petite société anglaise qui, tout de suite, le jugea. La présence de Shelley ne le gênait pas. Au contraire. Plus il le voyait, plus il le respectait ; il estimait son courage ; il aimait à le voir opposer sa barque aux courants trop forts de l'Arno, comme sa résistance au monde des hommes. Il avait besoin de Shelley, toujours prêt à vouloir pour les indécis. Et surtout Shelley l'admirait :

« L'espace s'étonnait moins, écrivait Shelley, des belles et rapides créations de Dieu, que moi des derniers ouvrages de cet esprit d'un ange enfermé dans le mortel paradis d'un corps vieillissant. » Mais, autour de Shelley, était tout un monde d'Abels sévères et sans génie. Ils acceptaient en Byron le poète ; l'homme les surprenait et les décevait. Il était trop humain ; les détails extérieurs de sa vie les irritaient. Ils méprisaient son mode de vie, son palais, ses domestiques en livrée, sa ménagerie, ses dîners. Son cynisme avait toujours choqué Mary Shelley. Claire avait fait de lui, aux gens de Pise, un portrait sans indulgence. Il sentait tout cela, il se savait impuissant à leur faire connaître le Byron secret qu'ils eussent aimé peut-être. Sa conversation, simple quand il parlait avec Shelley, devenait avec eux amère et brillante. Et, ne pouvant détruire sa légende, il prenait le parti de la vivre.

Le Palais Lanfranchi, au bord de l'Arno, était assez grand pour une garnison et « si plein de fantômes » que Fletcher demanda plusieurs fois à changer de chambre. Dans la cour plantée d'orangers, Byron, le matin, se promenait avec M^me^ Guiccioli. L'après-midi, celle-ci sortait en voiture avec Mary Shelley, tandis que Byron partait à cheval, entouré de Shelley, du Capitaine Williams, de l'Irlandais Taaffe, traducteur du Dante (et aussi mauvais cavalier que mauvais poète), du Prince Mavrocordato, professeur de grec de

Mary Shelley, et du lieutenant de dragons Medwin, cousin de Shelley. Les cavaliers allaient jusqu'à une ferme dont le propriétaire avait autorisé Byron à venir tirer au pistolet chez lui. On prenait pour cible un écu, qui était ensuite donné au fermier. En rentrant, Byron jouait au billard ou travaillait. Après le dîner, comme à Ravenne, visite chez les Gamba et travail jusqu'à trois heures du matin. Quelquefois aussi, le soir, Teresa Guiccioli et son frère montaient au dernier étage des Tre Palazzi où les Shelley avaient un petit appartement, et y passaient la soirée à écouter Shelley lire des vers. Ces soirs-là Medwin allait seul chez Byron et, après chaque conversation, prenait des notes, ce que Byron n'ignorait pas. Il aimait cet auditeur naïf et ne se lassait jamais de conter sa jeunesse.

Toutes les bandelettes de la momie, chargées de signes, furent déroulées pour Medwin... Mary Chaworth... Thème de la subjectivité de l'amour... « C'était un amour romanesque. Elle était le beau idéal de tout ce que ma jeune fantaisie pouvait peindre de ravissant, et j'ai emprunté mes fables sur la nature céleste des femmes à la perfection que mon imagination seule avait créée en elle. Je dis *créée*, car je l'ai trouvée, comme le reste de son sexe, tout, sauf angélique. » Caroline Lamb... « Elle avait bien peu de charme. Son corps, quoique racé, était trop maigre pour être beau. Il lui manquait cette rondeur que l'élégance et la grâce ne

peuvent remplacer. » Lady Oxford... « Je n'ai jamais ressenti une passion plus forte. Elle avait acquis, comme toutes les femmes, une telle influence sur moi, que j'ai eu la plus grande difficulté à rompre avec elle, même quand j'ai su qu'elle m'avait été infidèle. » Annabella... Thème des présages... « Je me rappelle que le premier jour où je rencontrai Miss Milbanke, en montant l'escalier, je fis un faux-pas et fis remarquer à Moore qui m'accompagnait que c'était un mauvais présage. J'aurais dû tenir compte de l'avertissement... Mrs Williams avait prédit que, pour moi, mes vingt-sept ans seraient un âge malheureux. Cette diseuse de bonne aventure avait raison. Je n'oublierai jamais ce 2 janvier. Lady Byron (il prononçait *Byrn)* était la seule personne calme ; sa mère pleurait et je tremblais comme une feuille. »

Au cours des promenades, Medwin chevauchait toujours à côté de Byron qui parlait sans arrêt, jetant de temps à autre sur son Boswell un regard qui mesurait sa crédulité. Le 10 décembre, il refusa de tirer au pistolet et parut triste. « C'est l'anniversaire d'Ada, dit-il à Medwin qui l'interrogeait sur sa mélancolie. Ce devrait être le jour le plus heureux de ma vie... J'ai horreur des anniversaires... Beaucoup de choses extraordinaires me sont arrivées au jour anniversaire de ma naissance, et à Napoléon aussi. » Le lendemain, il montra à Medwin une lettre d'Angleterre : « Je savais bien qu'un malheur planait au-dessus

de moi hier soir. Le pauvre Polidori est mort. Quand il était mon médecin, il parlait toujours d'acide prussique et composait des poisons. Eh bien, il s'est empoisonné. L'effet, me dit Murray, a été si instantané qu'il est mort sans un spasme. Il paraît que le désappointement, l'ambition déçue sont la cause de sa mort. »

Le 28 janvier, il apprit la mort de Lady Noël. « J'ai du chagrin pour la pauvre Lady Byron. Le monde croira que je suis content de cet événement, mais on se trompera. Je n'ai jamais désiré plus de fortune. J'ai écrit une lettre de condoléances à Lady Byron dans les termes les plus bienveillants, comme bien vous pensez. » Un arbitrage partagea les revenus de l'héritage Wentworth entre lui et sa femme, et son revenu se trouva porté à plus de sept mille livres par an. Le premier acte d'Annabella, devenue maîtresse du domaine de Kirkby, fut d'envoyer du gibier à Augusta.

Medwin n'était pas seul à prendre des notes sur Byron. Au milieu de janvier, un curieux homme se joignit au groupe anglais de Pise. Il se nommait Trelawny. Il avait mené la vie la plus romanesque, ayant été marin, déserteur, pirate. Il plut aux Shelley. « Il a six pieds de haut, écrivait Mary Shelley, des cheveux noir de corbeau qui bouclent, épais et courts comme ceux d'un More, des yeux gris sombre, expressifs. »

Trelawny, de son côté, aima les Shelley ; mais avec Byron, ses relations furent difficiles. Byron, rencontrant un Corsaire véritable, avait commencé par s'attacher à lui plaire. Il avait traité ce spécialiste de la mer, comme jadis le boxeur Jackson, avec l'humilité déférente de l'amateur devant le professionnel. Il l'avait chargé de construire des bateaux pour Shelley et pour lui-même. Mais Byron avait horreur des êtres qui ressemblaient aux héros byroniens de la première manière. Le « côté Conrad » de Trelawny l'exaspéra. Trelawny, de son côté, était profondément désappointé. Ce petit homme boiteux, mélancolique, qui racontait des histoires d'acteurs, de boxeurs, et comment il avait traversé l'Hellespont, lui semblait indigne de Childe Harold. Puis Byron, ayant découvert que Trelawny ne disait pas toujours la vérité, avait murmuré : « Si nous pouvions lui apprendre à se laver les mains et à ne pas mentir, nous en ferions un gentleman. » Cette phrase avait été rapportée à Trelawny et, de ce jour, il avait haï Byron.

Dans un groupe de demi-écrivains, où les hommes s'analysaient les uns les autres et où les propos circulaient vite, Byron sentait sa faiblesse. Il savait que la vie qu'il menait n'était pas celle qu'on eût attendue de lui. Bien qu'il ne fût pas malheureux avec Mme Guiccioli, il se demandait si cette liaison ne devenait pas un peu ridicule. Il parlait d'elle en disant « *mon amica* » d'un air

légèrement ironique et sur le ton qu'autrefois il prenait pour parler de « son petit pied. » Infirmité aussi, cette maîtresse trop fidèle, avec laquelle il s'asseyait conjugalement sous les maigres orangers du Palais Lanfranchi.

Action... action... action... Quand, au mois de Mars 1822, le Prince Mavrocordato, ayant appris que le soulèvement grec paraissait réussir, partit pour se mettre à la tête des insurgés, Byron l'envia. Il était de ces hommes, plus nombreux que l'on ne pense, qui jugent beaucoup plus facile de changer toute leur vie qu'une seule habitude et qui se risqueraient plus aisément à mourir qu'à reconnaître une erreur.

Un des effets de la mauvaise humeur latente, créée en Byron par le groupe de Pise, alla jusqu'au tragique. Il n'avait pas amené avec lui sa fille Allegra. Il n'avait même pas été la voir. « *Caro il mio pappa*, avait écrit Allegra, *essendo tempo di fiera desiderai tanto una visita del mio Pappa.* » — « ... Elle veut me voir, commenta Byron, parce que c'est la foire et pour avoir un peu de pain d'épices paternel je suppose. » Il appliquait son cher La Rochefoucauld jusqu'aux enfants de cinq ans.

Claire, à laquelle des amis bien informés affirmaient que le climat de Bagnacavallo était dangereux et que le couvent n'était même pas chauffé, regardait dans sa cheminée de Florence les flambées de l'hiver et pensait que sa fille avait

froid. Elle suppliait une fois encore Byron de mettre Allegra dans une famille respectable, n'importe où, mais dans un climat sain. Elle jurait de ne jamais aller la voir. Mais Claire était violente et maladroite. Bien qu'athée, elle demeurait anglaise, protestante, anti-papiste. Elle employait des arguments qui blessaient Byron et ne pouvaient que l'endurcir.

« J'ai pris des renseignements, écrivait-elle encore, sur le système employé dans les couvents, et découvert que l'état des enfants y est misérable... Tous les voyageurs qui écrivent sur l'Italie les condamnent, ce qui serait un témoignage suffisant, sans parler de l'ignorance et de la légèreté des femmes italiennes, toutes élevées dans des couvents. Elles sont de mauvaises épouses, des mères dénaturées ; licencieuses et illettrées, elles sont le déshonneur et le malheur de la société... C'est là l'éducation que vous avez choisie pour votre fille. L'infortune d'Allegra, condamnée par son père à être ignorante et corrompue, privée de la protection et de l'attachement des amis de ses parents, vouée à une religion différente et à une éducation méprisable, confirmera aux yeux du monde toutes les accusations portées contre vous. Combien Lady Byron (jamais encore justifiée de sa conduite envers vous) va se réjouir de l'honorable sécurité de son enfant et d'elle-même ; le monde entier fera l'éloge de sa prudence, ma malheureuse Allegra fournissant l'argument qui vous condamne ! »

La question du couvent devenait ainsi pour Byron une question personnelle et une question

de doctrine. L'attaque contre les femmes élevées par les nonnes lui semblait dirigée contre Mme Guiccioli, l'attaque contre l'éducation religieuse l'avait toujours irrité. Il ne répondit pas. Cette fois Shelley prit avec force le parti de Claire et fut indigné par l'attitude de Byron. Il n'eut plus qu'un désir : quitter au plus tôt la ville qu'habitait Lord Byron. Les Williams et Claire furent chargés d'aller au bord de la mer chercher une maison pour l'été. A peine avaient-ils quitté Pise que les Shelley apprirent, par Byron, qu'Allegra était morte.

Byron avait voulu résister à une femme insolente, imposer son autorité parce qu'il se savait observé, mais il n'avait certes pas cru condamner sa fille à ce destin. Il avait aimé Allegra, à sa manière ; il avait essayé de l'élever ; il s'était plu à retrouver en elle la beauté et les défauts des Byron ; il avait peusé l'emmener avec lui à l'étranger, et faire d'elle la seule compagne de sa vieillesse. Il fut malheureux à sa manière aussi, furieusement égoïste. La Comtesse Guiccioli raconte naïvement que, lorsqu'elle lui apprit la mort d'Allegra, « une mortelle pâleur se répandit sur son visage et il tomba assis... Il ne répandit pas une larme ; et ses traits parurent si désespérés, son chagrin si profond, si sublime, qu'il me parut être à ce moment un être d'une nature supérieure à l'humanité... Le lendemain matin je le trouvai tranquillisé, et avec l'expression d'une religieuse

résignation. « Elle est plus heureuse que nous, dit-il, d'ailleurs sa position dans le monde ne lui eût guère permis d'être heureuse. C'est la volonté de Dieu — n'en parlons plus. »

On ne pouvait exiger de Claire qu'elle s'attendrît sur Byron avec la candeur de Mme Guiccioli. *Shelley à Byron :* « J'ai dû dire à Claire ce qui s'était vraiment passé. Je ne veux pas vous décrire son chagrin ; vous avez déjà trop souffert... Elle désire voir le cercueil avant qu'il ne soit envoyé en Angleterre... Elle désire aussi que vous lui donniez un portrait d'Allegra, et, si vous en possédez, une boucle de ses cheveux, si petite qu'elle soit... Cette lettre vous apportera, je le crains, la mélancolie qui règne ici. Mais la nature reste aussi vivante et joyeuse que nous sommes malheureux, et nous avons bâti, comme dit Faust, *notre petit monde dans le grand monde de tous* comme un contraste plutôt que comme une copie de ce divin exemple. »

Le chagrin de Byron prit la forme, inévitable, d'une rêverie sur ses émotions passées.

« Je désire qu'elle soit enterrée dans l'église de Harrow : il y a dans le cimetière un endroit, près du sentier, au sommet de la colline qui regarde Windsor, et une tombe sous un grand arbre (portant le nom de Peachie, ou Peachey), où j'avais l'habitude de m'asseoir pendant des heures quand j'étais un enfant. C'était mon endroit favori ; mais, comme je désire faire placer une tablette à sa mémoire, il vaudrait mieux mettre le corps dans l'église.

Près de la porte, à gauche en entrant, il y a un monument avec une tablette qui contient ces mots :

When Sorrow weeps o'er Virtue's sacred dust,
Our tears become us, and our Grief is just :
Such were the tears she shed, who grateful pays
This last sad tribute of her love and praise.

Je m'en souviens encore (après dix-sept ans), non qu'ils aient quelque chose de remarquable, mais parce que de mon siège dans la galerie mes yeux étaient généralement tournés vers ce monument ; aussi près de lui que possible je voudrais qu'Allegra fût enterrée, et que sur le mur une tablette de marbre fût placée, avec ces mots :

IN MEMORY OF
ALLEGRA
DAUGHTER OF G. G. LORD BYRON,
WHO DIED AT BAGNACAVALLO,
IN ITALY, APRIL 20TH, 1822,
AGED FIVE YEARS AND THREE MONTHS.

« *I shall go to her, but she shall not return to me.* »
2nd SAMUEL, XII, 23

Mais le vicaire de Harrow jugea inconvenant d'admettre dans l'église le corps d'une enfant naturelle et dans le petit cimetière qui couronne la colline, seul un rosier, planté dans le gazon, indiqua (et indique encore) où repose la fille de Byron.

*
* *

Faute d'action, le seul remède contre l'ennui et la tristesse était le travail. Byron travailla beaucoup à Pise. Il écrivit un drame faustien, *le Déformé Transformé*, que Shelley déclara détestable mais qui était un document intéressant D'abord par le sujet, si directement lié à la vie de Byron : Arnold, né bossu, vend son âme au Diable pour être guéri de son infirmité, pour devenir semblable aux autres hommes et pour pouvoir être aimé. Ensuite par une réplique célèbre, la première du drame : *La mère d'Arnold* : « Hors d'ici, bossu ! » *Arnold :* « Je suis né ainsi, Mère. » Réponse authentique, disait-on, de Byron à sa propre mère. Enfin, par une très curieuse note de Byron sur un troisième acte non terminé : « *Arnold, jaloux de lui-même sous sa forme précédente et de la force d'intelligence qu'il avait alors...* » note qui indique peut-être que Byron pensait aux problèmes de la personnalité, et que personne n'était plus que lui conscient de l'existence successive de plusieurs Byron.

Il avait aussi repris *Don Juan :* « Il n'est pas impossible que je puisse avoir trois ou quatre chants de *Don Juan* prêts cet automne, ou un peu plus tard, car j'ai obtenu de ma Dictatrice la permission de le continuer, — *à la condition* toujours qu'il soit plus réservé et plus sentimen-

tal qu'au commencement. Jusqu'à quel point ces conditions seront remplies, on le verra peut-être plus tard, mais l'embargo n'a été levé qu'en les acceptant. »

Il travaillait d'autant mieux qu'il était maintenant souvent seul au Palais Lanfranchi. Les malheureux Gamba, une fois de plus, avaient été expulsés. Au cours d'une bataille avec un sergent-major insolent, le portier de Byron, jeune coquin galonné, avait eu le tort de frapper ce sous-officier avec une fourche et de lui casser une côte. L'affaire avait fait du bruit. On avait arrêté Tita et un autre innocent. Enfin la justice toscane, n'osant atteindre Byron, avait exilé les Gamba. Byron avait dû louer pour eux une villa à Montenero, près de Livourne. Presque chaque semaine il y allait voir Teresa qui avait retrouvé, par ces persécutions, un certain prestige à ses yeux. Il la sentait moins conjugale depuis qu'il en était séparé.

Le 1er juillet il était chez les Gamba à Montenero, lorsqu'on lui annonça Leigh Hunt. Leigh Hunt, l'année précédente, avait accepté avec enthousiasme la proposition transmise par Shelley. Non qu'il eût beaucoup d'amitié pour Byron. Hunt était un poète sans méchanceté, mais il était dominé par sa femme, Marianne, qui, dès 1815, au temps où Byron rendait visite à son mari, l'avait pris en grippe. Elle avait été blessée parce que Lady Byron restait à la porte, dans sa

voiture, et ne se faisait pas présenter. « Avec ses livres sous le bras, disait-elle, Byron n'était qu'un Lord et un amateur qui se donnait des airs d'homme de lettres. » Mais l'offre de Shelley, annoncée en un temps où les Hunt étaient aux abois, leur était apparue comme la seule forme de salut possible.

Le voyage de ce couple suivi de six enfants avait été difficile. Marianne Hunt arrivait malade. A Livourne ils furent reçus par Trelawny qui, sombre, moustachu, très « chevalier errant », les conduisit à Montenero. Quand ils y arrivèrent, une sanglante querelle venait d'éclater entre les domestiques des Gamba et ceux de Byron. Le pauvre Hunt eut l'impression de tomber en plein mélodrame. Il ne reconnaissait pas Byron en cet homme gras, au col ouvert, aux cheveux bouclés et longs. Tout lui semblait nouveau, étrange, violent. Le Comte Pietro Gamba avait voulu s'entremettre et avait reçu un coup de poignard. Mme Guiccioli, rouge, échevelée, poussait des cris. Gamba, ensanglanté, menaçait l'assassin. Byron regardait la scène avec un air de voluptueuse indolence. La police, excédée de ce groupe turbulent, menaçait de bannir cette fois les Gamba et leur maison de toute la Toscane. Dès l'arrivée de Trelawny, tous les acteurs de la scène, sans s'occuper de Hunt, lui donnèrent des ordres contradictoires. Il devait conduire le yacht de Byron, le *Bolivar*, sur le lac de Genève, en France,

en Amérique. Hunt, désespéré, crut que Byron allait l'abandonner seul en Italie le jour même de son arrivée.

Le soir Shelley, sur l'*Ariel*, arriva de Casa Magni. Shelley, dans l'action, était admirable ; il remontait le courant des volontés humaines comme, dans sa coquille de noix, celui de l'Arno. Il fallait que Byron restât en Italie ; il fallait qu'il fût fidèle au journal ; il fallait qu'il donnât un poème pour le premier numéro. Shelley se chargea de l'attaque. Byron, emporté d'assaut, céda sur toute la ligne. Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, Shelley emmena en hâte les Hunt au Palais Lanfranchi. Cette fois, ce fut avec eux qu'il dut lutter. Ils se plaignaient de tout : Lord Byron les logeait dans un rez-de-chaussée humide, et gardait tous les étages du palais pour lui ; les meubles que Shelley avait achetés pour eux, avec l'argent de Byron, étaient de mauvaise qualité... Shelley les installa, les calma, les soigna. Hunt, ce soir-là, pensant à Shelley, écrivit dans son journal : « Il serait possible d'imaginer une religion vraiment divine, si la charité et non la foi en devenait le principe. »

Shelley devait s'arrêter à Livourne, où il voulait voir un notaire pour faire son testament, puis rentrer à Casa Magni sur l'*Ariel* avec son ami le Capitaine Williams.

Trois jours plus tard, vers deux heures du matin,

des coups furent frappés à la porte du Palais Lanfranchi. La femme de chambre de Mme Guiccioli cria : « Chi è ? » C'étaient Mary Shelley et Jane William. Hunt était au lit, de sorte que les deux femmes furent conduites chez Lord Byron. Elles montèrent les escaliers, péniblement. La Guiccioli vint à elles, souriante. Mary Shelley haletante, murmura : « Où est-il ? *Sapete alcuna cosa di Shelley ?* » Ni Teresa, ni Byron ne savaient rien. Shelley avait quitté Pise le dimanche ; le lundi, il s'était embarqué. Il y avait eu un orage le lundi soir..

*
* *

Après la mort de Shelley, le petit groupe de Pise, ayant perdu son âme, se désagrégea. Trelawny et Medwin s'éloignèrent. Seuls restèrent mêlés à la vie de Byron, Mary Shelley qui n'avait pas le courage de quitter l'Italie et, au rez-de-chaussée du Palais Lanfranchi, ce singulier héritage de Shelley qu'était la famille Hunt.

Pour le malheureux Leigh Hunt, la mort de Shelley avait achevé la transformation de l'exil en cauchemar. Déjà le passage des fumées de Londres à la lumière éclatante de Livourne l'avait ébloui et inquiété. Quelques jours à peine après son arrivée, l'ami presque surhumain qu'il était venu rejoindre avait disparu. Hunt avait vu ce corps si vivant à demi dévoré par les pois-

sons. Il avait vu les hautes flammes d'un bûcher funéraire s'élever sur le sable d'une plage italienne et Byron, nu, « rassasié d'horreur », sauter à la mer et nager, comme jadis il avait boxé pendant l'enterrement de la Douairière. Ce jour-là Hunt et Byron étaient partis ensemble, en voiture, et en traversant la forêt ils avaient chanté comme des fous... Oui, c'était un cauchemar, illuminé par l'implacable blancheur des sables sous le soleil, mais c'était un cauchemar sans réveil.

Hunt avait mesuré tout de suite ce qu'il perdait en Shelley. Désormais, entre l'aigle et le moineau, aucune voix aiguë et forte n'arbitrerait plus les querelles. Isolé dans un pays étranger, associé avec un homme qui était presque un inconnu pour lui et avec lequel il n'avait pas un goût commun, encombré d'une femme malade et de six enfants, Hunt eut souvent le vertige en regardant le précipice au bord duquel il s'était engagé.

Pendant quelques semaines la situation fut supportable. Byron était fidèle au souvenir de Shelley. On ne pouvait dire qu'il le pleurât. Aux yeux de Byron les morts violentes des êtres qu'il aimait étaient des épisodes de la lutte engagée entre le Destin et Byron. Tous ceux auxquels il s'attachait devaient disparaître. Shelley noyé après Matthews, après Long, cela était dans l'ordre. Il fallait une fois encore reprendre la mélancolique routine de la vie en pensant, non sans douceur, que c'était sur lui quelque jour que s'abattrait

la main invisible. Donc défi plus que tristesse. Mais il défendait la mémoire de Shelley, « l'homme le meilleur et le moins égoïste que j'aie connu » et Hunt au Palais Lanfranchi était protégé par cette grande ombre.

D'ailleurs Byron croyait au succès du *Libéral*. Hobhouse et Moore le raillaient sur son association avec Hunt ; il espérait leur prouver que son nom suffisait à faire le succès d'un journal, quel qu'il fût. Ayant perdu Shelley, il n'était pas fâché de loger dans son palais un écrivain, un critique, auquel il pouvait montrer chaque matin les strophes composées pendant la nuit. Mais déjà Hunt était las de ce patron exigeant. Sur le *Libéral*, leurs idées étaient différentes. Hunt était un polémiste, Byron un homme de génie. Hunt voulait que la revue servît « à bousculer Mrs Grundy et John Bull » ; Byron souhaitait simplement publier tout ce qu'il écrirait. Les manies de Byron qui, aux yeux de Byron, étaient les lois de l'univers, agaçaient Hunt. Au Palais Lanfranchi, celui-ci travaillait dans une petite chambre qui donnait sur les orangers de la cour. Chaque matin, il entendait Byron se lever, prendre son bain, s'habiller, en chantant d'une voix forte, mais fausse, un air, presque toujours de Rossini. Un peu plus tard, sous les fenêtres de Hunt, Byron criait : « Leontius ! », une interprétation latine de Leigh Hunt, qu'avait inventée Shelley. Hunt se levait en soupirant, disait bon-

jour, et descendait dans la cour. Mme Guiccioli, si elle était à Pise, venait rejoindre les deux hommes, ses cheveux tordus en tresses matinales, et Hunt devait écouter les plaintes alternées de Byron sur la jalousie de Mme Guiccioli, et de Mme Guiccioli, sur le langage brutal de Byron.

Les deux amants se connaissaient maintenant trop bien pour que Teresa pût continuer à faire de « son poète » le héros à peine charnel d'un roman digne de Pétrarque. Pour Byron un fait était un fait, et quand une femme avait accepté de devenir sa maîtresse, il parlait d'elle à tout le monde d'une manière précise et crue qui ne laissait aucun doute sur la nature de leurs rapports. Ce réalisme blessait Mme Guiccioli. Byron, de son côté, la jugeait fidèle, désintéressée, amoureuse, mais affligée des défauts inévitables chez « l'absurde race des femmes » : jalousie et sentimentalisme.

Pour ce couple irritable, Hunt était un confident sans indulgence. Il était excité contre eux par sa femme. Pas plus que Lady Byron, la Comtesse Guiccioli ne s'était fait présenter Mrs Hunt. Les deux femmes ne se parlaient pas. Marianne Hunt traitait Byron avec insolence. Elle avait ordonné à ses enfants de s'éloigner s'il paraissait, parce qu'elle jugeait ses propos dangereux pour de jeunes esprits. Byron l'avait su ; ce jugement sévère d'une femme qui vivait sous son toit et de ses bienfaits l'avait choqué. Naïveté surpre-

nante chez un disciple de « Rochefoucault », qui aurait dû connaître les effets naturels des bienfaits. Mais tous les Hunt lui étaient odieux, parents et enfants. Il écrivait à Mary Shelley : « Je déteste voir entre les mêmes murs que les enfants Hunt un objet qui a appartenu à Shelley... Ce qui ne peut être détruit par leur saleté, l'est par leurs doigts. » A l'entrée de son étage du palais, le bull-dog était chargé de les tenir à distance. « Ne laissez pas les cockneys venir de ce côté », disait Byron à son chien en lui caressant la tête. Le rez-de-chaussée et le premier étage du Palais Lanfranchi étaient presque en état de guerre. Hunt parlait avec mépris « du poète si peu poétique et du Lord si peu majestueux ». Dans quelques semaines Byron allait devoir, pour la troisième fois, suivre les Gamba, qui, exilés maintenant de toute la Toscane, devaient se réfugier à Gênes ; il était exaspéré d'avoir à traîner avec lui les Hunt et « leur kraal de Hottentots ». Il n'était pas assez cruel pour les abandonner à Pise mais, tout en griffonnant hâtivement des strophes de *Don Juan* sur le coin de la dernière table laissée par les déménageurs dans le Palais Lanfranchi, il les maudissait de tout son cœur.

XXXIII

Un Gentleman nostalgique

> Martin conclut que l'homme est fait pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui.
>
> Voltaire.

Une fois de plus sur les eaux ! Une fois de plus...

Mais que ce troisième pèlerinage de Childe Harold lui paraissait ridicule ! Une fois de plus le Solitaire avait laissé s'attacher à lui un groupe hétérogène et indésirable ; une fois de plus il manquait de courage pour secouer cette grappe humaine. Il lui fallait maintenant une flottille pour transporter de Lerici à Gênes sa famille illégitime, ses clients et ses serviteurs. Dans le *Bolivar* traversaient Lord Byron, Teresa et les Gamba ; dans un autre bateau Leigh Hunt, Marianne Hunt, et la horde des petits Hunt ; dans un troisième Trelawny, important, agité, amiral de cette escadre, veillant sur les papiers et les instruments avec une autorité bruyante et

vaine ; sur une felouque étaient entassés serviteurs et animaux. « Rien n'était plus joli, dit Hunt, que de voir tous ces bateaux avec leurs voiles blanches, glissant le long des rochers, sur la mer bleue. » C'était peut-être un ravissant tableau pour Hunt qui n'était pas responsable de cette tribu ; pour Byron, qui allait avoir à entretenir celle-ci et à en écouter les plaintes, le spectacle était moins agréable.

Mary Shelley avait été chargée du logement, rôle traditionnel des Shelley. Elle avait loué deux maisons dans le faubourg d'Albaro, sur une colline dominant le golfe ; une grande caserne de quarante chambres pour elle-même et les Hunt ; pour Lord Byron une villa rose et seigneuriale, la Casa Saluzzo. Le jardin, assez vaste, contenait un pavillon et une allée de cyprès à l'ombre de laquelle Byron prit l'habitude de lire ; la vue sur la mer était admirable. Dans la chambre à coucher, Fletcher reçut l'ordre d'accrocher un petit portrait d'Ada et un portrait gravé de Byron lui-même. A l'étage supérieur fut installée la Comtesse Guiccioli, *nata* Gamba, et toute sa famille.

Pour Byron la Casa Saluzzo fut, comme le Palais Lanfranchi, une maison de malheur. Il avait voulu, dès les premiers jours, traverser à la nage le golfe de Gênes sous un soleil brûlant ; cette expédition l'avait rendu malade ; sa peau avait pelé ; il ne pouvait s'en remettre. En Angleterre, le premier numéro du *Libéral* avait fait scandale. Hobhouse

et Kinnaird avaient écrit des lettres de remontrances. Encore y a-t-il des scandales souhaitables par leur grandeur. Celui-là n'était que ridicule. Moore, Kinnaird, Hobhouse, libéraux mais hommes du monde, avaient haussé les épaules. Byron, vexé, avait expliqué qu'il n'avait agi que par pitié, que Hunt depuis la mort de Shelley était entièrement à sa charge, que le pauvre garçon avait une femme et six enfants. Murray, pour défendre son auteur, avait montré cette lettre. Elle était revenue jusqu'à Hunt. Toute la maison aux quarante chambres avait attaqué le malheureux Byron.

Mary Shelley lui avait écrit, avec un irritant mélange de gentillesse déférente et de vague reproche moral : « Comment faire réussir un journal si l'un des associés le dépréciait à Londres, en le présentant comme une œuvre de charité ? » En vérité, aux yeux de Byron, ce « cant » était insupportable. Naturellement il n'avait pas eu l'intention d'insulter à la pauvreté de Hunt ; il avait connu la pauvreté ; il la respectait. Mais il fallait pourtant dire la vérité ; aurait-il fait un journal avec Hunt si celui-ci avait été riche ? Évidemment non... « Je l'ai toujours traité avec une délicatesse si scrupuleuse que je me suis interdit de lui donner des conseils, par crainte qu'il ne les impute à ce qu'on appelle *prendre avantage de la situation d'un homme.* » Il avait raison, mais Hunt ne lui pardonna pas. Si la rupture ne

fut pas complète (parce que Hunt avait besoin de Byron), les rencontres devinrent rares et pénibles.

Hunt se promenait mélancoliquement sur les cailloux des allées, pensant à Shelley. Il n'avait plus guère de conversations avec Byron que sur le docteur Johnson. Byron aimait à imiter Johnson et à dire « *Why, sir* » avec emphase, en regardant autour de lui, plaisanterie usée, qui exaspérait Hunt presque autant que les airs de Rossini chantés par Byron dans son bain. Les visites à la Casa Saluzzo devinrent très rares. Hunt préférait écrire, presque toujours pour demander de l'argent, sur un ton de ressentiment et d'ironie : « Je dois vous importuner pour vous demander cent autres couronnes et devrai bientôt, je crains, vous en demander davantage. » Il avait renoncé à « mon cher Byron », qu'il avait remplacé par « cher Lord Byron ». « Cher Lord Hunt » avait répondu Byron. Puis les communications directes cessèrent et les couronnes furent remises chaque semaine à la tribu des Hunt par l'intendant de Byron, Lega Zambelli. Nouveau grief.

A la Casa Saluzzo, la vie manquait par trop d'agitation et de grandeur. Byron avait aimé Teresa Guiccioli, et surtout pendant cette période de Ravenne où il allait la voir à cheval, non sans danger, entre une visite de conspirateur et un assassinat policier. Un peu plus tard, dans l'exil, à Montenero, elle avait pris à ses propres yeux

figure de martyre de la Liberté. Quand Leigh Hunt l'avait vue pour la première fois, « persuadée que, pour le monde entier, elle était une héroïne marchant aux côtés du poète, elle était dans un état d'exaltation qui lui donnait un peu le masque de son emploi. » En quelques mois, de Pise à Gênes, elle changea et vieillit soudain ; son visage perdit son air de naïveté passionnée ; elle semblait accablée par une tristesse secrète. Son amant était encore « prodigieusement gouverné et tenu bien en main » par elle, mais il en était las. Il lui semblait que l'existence était devenue plus morne encore qu'au temps où, jeune inconnu, il s'enfermait à Newstead pour bâiller seul. Alors il ne connaissait au monde que Hanson et Dallas, le parent et l'homme d'affaires, les deux derniers liens de tout homme avec l'humanité. Puis il avait été le « lion » de Londres, l'écrivain le plus célèbre du monde ; on avait pu dire sans ridicule : « Napoléon et Byron ». Peu à peu le cercle enchanté se dissipait, le laissant seul sous cette dure lumière. De la solitude à la solitude la courbe de sa vie était bouclée.

S'il faisait le point maintenant, à sa manière lucide, sans complaisance, que pouvait-il noter ?... Mars 1823, onze heures et dix minutes « de l'horloge », un palais rose dans une ville inconnue, une maîtresse à l'amour déjà vieux de quatre ans, le vieux père de cette femme, quelques chiens, Fletcher... Rien d'autre au monde... Oui, vrai-

ment, la vie était plus vide encore qu'aux pires moments de l'adolescence. Était-ce pour cela qu'il avait souffert ?... Et pourtant « il y avait une force en lui »... Sa pensée se tournait vers l'Angleterre. Pourquoi ne vivait-il pas comme un pair du royaume ? Pourquoi la politique ne pouvait-elle être l'objet légitime de son activité ?

Comme il avait regretté jadis les paysages de l'Orient, il regrettait maintenant ceux du Nord. Il rêvait d'un ciel gris et de ces grands nuages chassés par le vent, tels qu'on les voit en Écosse. Il envoyait Don Juan en Angleterre et décrivait avec une sorte d'amour le premier regard de son héros sur les falaises de Douvres :

Enfin elles s'élevèrent, comme un mur blanc le long
De la mer bleue ; et Don Juan sentit —
Ce que même de jeunes étrangers sentent assez fortement
A leur première découverte de la ceinture calcaire d'Al-
Une sorte d'orgueil à se trouver parmi [bion —
Ces boutiquiers hautains, qui distribuent sévèrement
Édits et marchandises d'un pôle jusqu'à l'autre
Et forcent les vagues elles-mêmes à leur payer tribut.

Juan, à travers les prairies qui ressemblent à des jardins, allait vers cette masse puissante de briques, de fumées et de vaisseaux :

... Londres,
Sale et brumeuse, mais s'étendant aussi loin que l'œil
Peut atteindre...

Ah ! Qu'il enviait à Juan ce voyage !

Pourrait-il le faire un jour ? Cela ne dépendait que d'Annabella. C'était elle qui avait servi de prétexte à l'arrêt non écrit qui l'avait exilé. Si elle lui permettait de vivre à nouveau, aux yeux des Anglais, en père et en mari, tout serait oublié. Le personnage de sa femme se transformait. Il savait qu'elle était sincère, qu'elle avait de grandes qualités, que sa piété était vraie, sa vertu authentique. Pourquoi ne lui pardonnerait-elle pas ? Dans sa solitude, il s'attendrissait sur elle. Il faisait demander au colonel Montgomery, grand ami de Lady Byron et qui traversait Gênes, s'il ne pourrait obtenir d'elle un portrait. Lui qui aimait tant à visiter presque chaque soir le musée de son passé, il n'avait rien de sa femme, pas même une lettre. Quelquefois il ouvrait le petit carnet de comptes, seule relique qui contînt deux mots de son écriture... « *Household*... » ... C'était tout. Non, pourtant. Pendant le séjour à Pise, elle lui avait envoyé une boucle d'Ada, à côté de laquelle elle avait écrit la date. Était-ce un encouragement ? Qui savait ? Il esquissait une réponse : « Je dois vous accuser réception des cheveux d'Ada, qui sont très doux et très jolis, et déjà presque aussi bruns que les miens quand j'avais douze ans... Mais ils ne bouclent pas, — peut-être parce qu'on les laisse pousser. Je vous remercie pour avoir écrit la date et le nom, et je vais vous dire pourquoi ; — je crois que ce sont les seuls

deux ou trois mots de votre main en ma possession. Car je vous ai rendu vos lettres, et excepté le seul mot *Household*, écrit deux fois dans un vieux livre de comptes, je n'en ai aucun autre. »

Il n'avait pas envoyé cette lettre ; il ne savait comment elle serait reçue, mais le désir de retrouver, par Annabella et avec elle, sa place dans le monde, était vif. Il le confia, avec bien d'autres révélations sur son caractère, à une amie anglaise qui traversa Gênes en 1823, à la célèbre Lady Blessington.

***

Byron avait connu Lord Blessington en 1812, à Londres, et l'avait rencontré assez souvent à Watier ou au Cocoa Tree. En ce temps-là Lady Blessington était une obscure Irlandaise, qui menait une vie difficile. Elle n'avait épousé Lord Blessington qu'en 1818, après le départ de Byron. Mais Byron avait beaucoup entendu parler d'elle ; il savait que Lawrence avait fait d'elle un portrait dont tout Londres avait été fou, qu'elle avait écrit trois livres, que Tom Moore l'admirait. Lorsque, le 1er Avril 1823, on lui apporta dans sa villa d'Albaro les deux cartes de Lord Blessington et du Comte Alfred d'Orsay, Byron fut à la fois troublé, intimidé et ravi. Le Comte d'Orsay était, comme disait Byron, un Français ami de la famille, « très jeune et une beauté ». Lady Blessington, que son Lord ennuyait à périr, ne pouvait se passer de

son paladin parisien. Les deux hommes dirent à Byron que « Milady » était à la porte, dans une voiture. Il y courut, de son pas difficile, s'excusa et la fit entrer.

Elle attendait cette rencontre depuis plusieurs jours avec impatience. Elle craignait d'être désappointée ; elle le fut. Elle souhaitait un homme de haute taille, avec un air d'autorité et de dignité ; elle voyait une tête bien ciselée et des yeux pleins d'expression, mais un être mince, petit, et presque un corps d'enfant. Comme il avait de nouveau maigri depuis son coup de soleil, ses vêtements, qui paraissaient trop grands, avaient l'air d'avoir été achetés tout faits. Il y avait dans ses mouvements une gaucherie qui venait de ce qu'il pensait à son infirmité. Le lendemain, les Blessington le virent arriver à leur hôtel, un peu gêné, très amical, et vite Lady Blessington (qui avait apprivoisé plus d'un homme) découvrit qu'il n'en était pas de plus facile à attacher que celui-ci. Aucune coquetterie ne gâta leur amitié. Milady, comme disait Byron, était extrêmement bien garantie « par son apanage parisien ». Byron croyait à l'amitié entre homme et femme, à la condition que l'amour ne s'en mêlât pas. Trouvant Lady Blessington intelligente, il lui parla avec une grande franchise, tantôt au cours de promenades à cheval, tantôt de déjeuners qu'ils allaient faire ensemble dans les villas des environs. Elle prit des notes sur ces conversations et se trouva, au bout de quelques

semaines, avoir écrit un des livres les plus vivants et les plus vrais que l'on eût composés sur Byron.

Elle l'avait admirablement compris, dans toute sa complexité. Le trait essentiel lui parut être une sensibilité généreuse et maladive qui, dans la jeunesse, avait dû former la matière d'un beau caractère. Le froid précoce de la méchanceté avait empêché les graines de germer, mais n'avait pu les tuer. Lorsque Byron disait qu'il était un ange déchu, il avait raison. Il y avait en lui tous les éléments de l'ange, mais il avait trouvé les hommes si durs, si faux, que l'horreur de l'hypocrisie était devenue son sentiment dominant.

Elle l'écouta souvent analyser les sentiments des autres et même les siens ; tel La Rochefoucauld, mais plus cruel encore, partout il trouvait l'intérêt et le mensonge. Il semblait prendre un plaisir particulier à tourner en ridicule les sentiments romanesques et, un instant plus tard, montrait ces mêmes sentiments avec une force telle que ses yeux se remplissaient de larmes. Elle comprit qu'il était arrivé à les railler pour s'en guérir. Elle remarqua que, s'il récitait des vers pathétiques, c'était toujours avec un air de moquerie et d'emphase comique, défense contre l'émotion. Il refusait de reconnaître ce qu'il y avait de grand dans son propre caractère et s'étendait avec complaisance sur ses défauts.

En religion, elle le trouvait non pas incroyant, mais sceptique, en tout cas déiste. « Un beau jour,

un clair de lune, tout grand spectacle naturel excite, lui disait-il, de forts sentiments religieux dans tous les esprits élevés. » Mais il était encore plus superstitieux que religieux et semblait offensé quand on ne partageait pas cette faiblesse. Il dit très gravement à Lady Blessington que le spectre de Shelley était apparu à une femme, dans un jardin. Il gardait son horreur du vendredi. Il était terrifié par le sel répandu, par le verre brisé.

Et pourtant, le trait qui la frappait le plus, après la bonté native de Byron, c'était son bon sens ; un bon sens anti-romantique, anti-individualiste, qui surprenait prodigieusement chez le moins social (par sa légende) de tous les êtres. Rarement homme avait parlé du mariage avec autant de sagesse bourgeoise. « Si des gens, dit-il, s'aiment tant qu'ils ne peuvent vivre séparés, le mariage est le seul lien qui puisse assurer leur bonheur... Je ne parle même pas de religion ni de morale, bien que naturellement les difficultés soient encore dix fois augmentées par leur influence ; mais en supposant même des gens qui n'ont ni l'une ni l'autre, pour eux aussi des liaisons non cimentées par le mariage doivent produire le malheur, quand il y a quelque raffinement d'esprit, et cette honorable fierté qui l'accompagne. Les humiliations et les vexations auxquelles une femme est exposée en de telles circonstances ne peuvent manquer d'avoir un certain effet sur son caractère, qui la dépouille du charme par lequel elle avait

conquis ; cela la rend susceptible et soupçonneuse... Elle devient doublement jalouse de celui dont elle dépend... et il doit se soumettre à un esclavage beaucoup plus sévère que celui du mariage, sans sa respectabilité. »

Portrait sans doute de Teresa Guiccioli, qui en effet devenait de plus en plus jalouse et l'était même de Lady Blessington. Mais c'était surtout sur lui-même que s'exerçait le pouvoir d'observation de Byron. Il se connaissait bien. « Je reviens souvent en pensée aux jours de mon enfance, et suis étonné de l'intensité de mes sentiments à cette époque ; — les premières impressions sont indélébiles. Ma pauvre mère, et ensuite mes camarades d'école, par leurs moqueries, m'avaient amené à considérer mon infirmité comme un grand malheur, et je n'ai jamais pu dominer ce sentiment. Il faut une grande bonté naturelle pour vaincre l'amertume corrosive qu'une difformité engendre dans l'esprit, et qui vous aigrit contre tout le monde. »

Il était de ces hommes qui ne peuvent jamais se consoler de la perte des illusions de la jeunesse. Il disait que c'était une erreur que d'espérer, avec l'âge, la guérison des passions. On en change seulement ; on remplace l'amour par l'avarice et la confiance par le soupçon. « Voilà, disait-il, ce que nous donnent l'âge et l'expérience... Pour moi, je préfère la jeunesse, qui est la fièvre de la raison, à la maturité, qui en est la paralysie.

Je me rappelle mon adolescence, quand mon cœur débordait d'affection pour tous ceux qui avaient un peu l'air de m'aimer ; et maintenant, à trente-six ans, ce qui n'est pas très vieux, je peux à peine, en tisonnant la braise mourante de ce même cœur, ranimer une légère flamme pour y chauffer mes sentiments glacés. »

Qu'il devait plaire à cette jeune femme et la toucher, ce collégien de trente-cinq ans, sentimental incorrigible qui s'efforçait en vain au cynisme. « Pauvre Byron », avait-il dit jadis à Annabella, quand il faisait l'enfant. Pauvre Byron, disait à son tour Lady Blessington, pauvre Byron si conscient et si faible, si riche de vertu et si calomnié, pauvre Byron, « car avec son génie, son rang et sa fortune, il est pauvre ».

Pendant ces deux mois, Avril et Mai 1823, les relations de Byron avec les Blessington devinrent de plus en plus intimes. Le Comte d'Orsay fit son portrait et celui de Pietro Gamba. La conversation de Lady Blessington le reposa du bavardage de sa maîtresse. Il fut triste quand ses amis durent partir. A sa dernière visite, il apporta, pour chacun des trois, un souvenir. Les larmes montèrent à ses yeux. Il les sécha et fit une observation sarcastique sur son propre émoi.

*
* *

Don Juan semblait se nourrir de l'ennui et de la solitude morale de Byron. A Pise, puis à Gênes,

il en écrivit dix chants avec une facilité, une variété de registres et une souplesse de forme étonnantes. Le poème s'était élargi. Juan en restait le héros, mais ses aventures n'étaient plus qu'un prétexte. Le sujet véritable était celui de *Gulliver*, celui de *Candide* : une satire des élites européennes. Byron n'avait jamais aimé les « classes dirigeantes ». Élevé dès l'enfance en puritain, c'est-à-dire en opposant, il n'était entré à la Chambre des Lords que pour dire à ses pairs quelques mots sévères. Dans le monde, au temps même où il semblait y vivre en grand seigneur du XVIII^e siècle, il s'était senti un étranger. L'orage qui l'en avait chassé l'avait meurtri, mais non surpris. Regardant maintenant, d'un observatoire plus paisible, l'Europe telle que l'avaient faite ces hommes si durs, il se plaisait à leur montrer l'échec sanglant de leurs doctrines.

On l'accusait de railler la nature humaine ? Bon Dieu ! Que disait-il que n'eussent dit avant lui Dante, Cervantès, Swift, Machiavel « qui, tous, savaient que cette vie ne vaut pas une pomme de terre ? » Ni de l'examen de la nature, ni de celui de notre propre pensée, nous ne pouvons extraire une certitude. Un système en mange un autre, comme le vieux Saturne ses enfants :

Pour moi, je ne sais rien ; je ne nie rien,
Je n'admets, ne rejette et ne méprise rien...
Et vous, que savez-vous, sinon peut-être que vous êtes
[nés pour mourir ?

Cela, Byron l'avait dit dès *Childe Harold*, mais au temps de *Childe Harold* la vanité des religions et des systèmes l'avait conduit à douter aussi de l'utilité des efforts humains ; alors il n'avait parlé de la Grèce captive que pour désespérer de son sort. Maintenant, peut-être sous l'influence de ses récentes conspirations italiennes, peut-être par besoin désespéré d'action, il unissait un doute universel à une foi politique précise. Il découvrait que le scepticisme métaphysique n'est pas nécessairement lié au scepticisme politique. Au contraire. Si nous tous, malheureux humains, sommes engagés dans une aventure terrible et dépourvue de sens, aidons-nous les uns les autres et essayons, comme disait Shelley après Gœthe, de bâtir notre petit monde au sein du grand univers. Comme Voltaire, sceptique, avait lutté pour Calas, il voulait, lui, combattre pour la liberté.

Je veux combattre au moins en paroles
Et, si j'en avais la chance, en actions,
Tous ceux qui luttent contre la pensée...

Ce n'est pas que je flatte le peuple :
Il y a sans moi assez de démagogues,
Assez d'infidèles, pour démolir tous les clochers,
Et construire à leur place quelque chose de mieux.
S'ils sèment le scepticisme pour récolter l'enfer,
Comme le veut un dogme chrétien assez dur,
Je ne sais pas ; — ce que je veux, c'est que les hommes
[soient affranchis,
Aussi bien des plèbes que des rois — de vous que de moi.

Surtout il attaquait la guerre. Il envoyait Juan au siège d'Ismaïl, pendant la campagne russo-turque, pour montrer combien pour « ces bouchers en gros » qui nous mènent, la vie humaine compte peu. Il se moquait de la gloire militaire, de ces coureurs de grades et de médailles, qui perdent la vie pour un galon, pour une citation où leur nom est écorché, pour l'avancement d'un Souvarov, d'un Wellington : « L'homme qui sèche une seule larme, disait-il, mérite plus de gloire honnête que celui qui répand des mers de sang... »

Il raillait le héros national lui-même, le Duc, « sauveur d'une nation qui n'était pas sauvée, libérateur d'une Europe encore esclave, réparateur des béquilles de la légitimité ». Le ton était fort, fait pour émouvoir une Europe alors pleine de demi-soldes. Cette poésie « moderne » devait aller au cœur de tous ceux qui s'étaient battu, de tous ceux qui avaient souffert de l'égoïsme de leurs maîtres.

Car j'enseignerai, si je le puis, jusques aux pierres
A se soulever contre les tyrans de la terre.

Ce n'était pas sans causes profondes que *Don Juan* contenait un long éloge de Don Quichotte. Le bon sens de Sancho ne manquait pas à Byron : mais l'âge qui, à la plupart des hommes, enseigne le doute et l'ironie, semblait en guérir Lord Byron. L'échec de Don Quichotte lui paraissait maintenant plus douloureux que divertissant.

De tous les récits c'est le plus triste — plus triste encore,
Parce qu'il nous fait sourire : son héros a raison,
Et poursuit le bon droit ; — vaincre les méchants
Est son seul objet, combattre à forces inégales
Est sa devise ; c'est sa vertu qui le rend fou !
Mais ses aventures forment un triste spectacle ; —
Et plus triste encore est la grande morale enseignée
Par cette épopée vraie à tous ceux qui savent penser.

Redresser les torts, venger les innocents,
Secourir la vierge et vaincre le félon ;
S'opposer seul à des forces unies,
Libérer du joug étranger les peuples sans défense ; —
Hélas ! les sentiments les plus nobles, doivent-ils être,
comme une vieille chanson,
Un simple thème pour les jeux de la fantaisie,
Une plaisanterie ou une énigme ?...

Ainsi, prisonnier du Sentimentalisme dans un jardin planté de cyprès noirs, éternel adolescent de l'esprit, Byron rêvait d'aventures glorieuses et de chevalerie libérale. Son devoir n'était-il pas de montrer à John Bull quelque chose de la condition de ce bas monde ? Pendant quelques strophes il était Juvénal, l'Ecclésiaste. Puis son goût du passé l'entraînait. A la suite de Juan, il pénétrait une fois encore dans les salons où il avait régné et la satire devenait « ballade des amantes du temps jadis ».

Que désirait-il être ? Hamlet ou Don Quichotte ? L'homme passionné de justice qui ose, échoue et ne regrette pas l'échec, ou le rêveur

gâté pour l'action par la pensée ? Le savait-il lui-même ? Il était changeant. Il mêlait encore les illusions de l'enfance à la sagesse la plus désabusée. Parfois il souhaitait modeler l'univers et parfois il en contemplait avec résignation le mouvement éternel et fou :

Entre deux mondes la vie oscille, comme une étoile
Entre la nuit et l'aurore, au bord de l'horizon.
Combien nous savons peu ce que nous sommes !
Combien moins encore ce que nous serons ! L'éternel flot
Du temps et de la marée roule et emporte au loin
Nos bulles d'air ; l'une crève, une nouvelle émerge,
Détachée de l'écume des âges ; tandis que les tombes
Des empires se gonflent çà et là comme des vagues qui
[passent.

XXXIV

Le Héros et le Soldat

> S'il y avait une chose qui fût plus caractéristique de Byron qu'aucune autre, c'était son solide bon sens.
>
> Disraeli.

Les grands événements de notre vie sont souvent préparés par des faits si petits que nous y prêtons à peine attention ; nos actions, nos discours nous enveloppent d'un réseau toujours plus serré ; un seul chemin demeure ouvert ; le moment arrive où nous devons donner notre vie pour nos formules. Presque tous les héros en sont là et l'héroïsme consiste à ne pas permettre au corps de renier les imprudences de l'esprit.

Depuis deux ans, Byron suivait avec un intérêt mélancolique, intermittent, les progrès de l'insurrection grecque. A Pise quand Mavrocordato était parti pour rejoindre les insurgés, Byron avait dit à tous ceux qui l'entouraient qu'il eût aimé à suivre le prince. Il l'avait écrit à Moore ; il l'avait répété à Gamba, à Medwin (qui avait noté la

phrase : « Je veux retourner en Grèce et il est probable que j'y mourrai »), à Trelawny qui ne l'avait pas cru. A la vérité, dans le groupe de Pise personne ne prenait au sérieux un projet de Byron, quel qu'il fût. Il avait si souvent changé. Venezuela, États-Unis, Angleterre, Grèce, son imagination s'attachait un instant à ces rêves. Puis une femme se plaignait, un poème le retenait, un présage l'effrayait et il restait. Aux yeux de ses amis sa réputation était faite. Il était féminin, faible, sensitif et le contraire en tous points d'un homme d'action.

Pourtant ce projet grec semblait plus durable que les autres. Non que Byron eût aucune haine pour les Turcs. Il avait conservé le meilleur souvenir des pachas à barbe blanche qui l'avaient accueilli en 1810. Alors il avait plaint la Grèce esclave, mais l'esclavage lui avait paru sans remède. Maintenant l'insurrection semblait réussir. Les Turcs n'avaient pas su accrocher leur administration au pays. Ils y formaient « un camp provisoirement établi en Europe », mais un camp peut toujours être enlevé d'assaut, et il était relativement façile de les chasser.

Pourquoi les Grecs ne s'étaient-ils pas alors libérés dès le XVIII^e siècle ? C'est que, de toutes les forces humaines, les spirituelles sont les seules efficaces. Pour se révolter, il faut croire à la révolte. Ce ne fut que par la Révolution française que les Grecs, comme les Italiens, comme les Polonais,

apprirent les mots : liberté, droit des peuples. La *Marseillaise* leur fut traduite. Byron, par les strophes de *Childe Harold*, intéressa l'Europe à leur sort. Ils cessèrent de considérer leur esclavage comme une loi naturelle. C'était cesser d'être esclaves.

Le mouvement avait commencé par des associations secrètes, qui d'abord avaient espéré l'appui de la Russie. Mais M. de Metternich, qui veillait, fit voir au Tzar « le signe révolutionnaire dans les événements de Grèce ». L'Angleterre n'était pas moins hostile que l'Autriche. Le mot de Pitt : « Je refuse de discuter avec quiconque n'admettra pas la nécessité, pour les intérêts anglais, de l'intégrité de l'Empire ottoman », restait l'un de ces axiomes magiques et surannés par lesquels est si souvent réglée la politique étrangère britannique. La France, encore en tutelle de la Sainte Alliance, ne pouvait fournir que des volontaires isolés. Les Grecs ne devaient compter que sur eux-mêmes.

Dès 1821 plusieurs foyers s'étaient allumés. L'archevêque de Patras, Germanos, prêtre soldat, s'était réfugié dans la montagne. Le même jour un chef de bande, Colocotronis, avait soulevé la Morée. Un autre insurgé, Odysseus, s'emparait d'une partie de la Grèce orientale. En Grèce, occidentale, le Prince Mavrocordato dirigeait les événements. Le contraste était grand, l'entente difficile, entre ce jeune homme cultivé, Européen

qui portait une redingote, des lunettes d'or, et des bandits montagnards comme Odysseus et Colocotronis. La désunion des chefs grecs avait sauvé les Turcs d'un désastre. Mais à l'étranger les victoires grecques avaient éveillé beaucoup d'enthousiasme parmi les libéraux de tous pays. D'anciens officiers de Napoléon, des étudiants d'Iéna, des mystiques suisses venaient se battre pour la Grèce.

En Angleterre, le gouvernement était hostile, mais quand, en janvier 1823, un député grec, Luriottis, arriva pour plaider la cause des Grecs, un certain nombre de whigs avancés entrevirent « un coup facile et dramatique dans le jeu de la politique intérieure » et fondèrent un comité qui siégea à la taverne de la Couronne et Ancre, publia, comme tous les comités, des documents inutiles, donna des dîners excellents et agit peu. Il comprenait l'étonnant Jérémie Bentham (inventeur des mots « international » et « codifier », réformateur des lois, de la logique, des prisons et des universités), des députés radicaux comme Burdett, Hobhouse, des banquiers comme Kinnaird, et il avait pour secrétaire Mr John Bowring, polyglotte et disciple de Bentham.

A la première réunion du comité, il fut décidé d'envoyer en Grèce, pour enquête et rapport, Edward Blaquiere, auteur de plusieurs livres sur la Méditerranée. Trelawny, qui connaissait ce Blaquiere, lui écrivit en février que Byron parlait

souvent d'aller en Grèce. Hobhouse et Kinnaird sourirent ; le « cher garçon » n'était pas un chef d'armée. Pourtant son nom pouvait être utile. Blaquiere annonça à Byron qu'il s'arrêterait à Gênes pour le voir, au cours de son voyage vers la Grèce. Ainsi Byron se trouva introduit dans les engrenages de l'action.

*
* *

En avril, Blaquiere et Luriottis montèrent jusqu'à la Casa Saluzzo et Byron leur offrit d'aller dans le Levant en Juillet, si le comité le croyait utile. Et pourquoi n'irait-il pas ? Ce départ répondait à la fois à son besoin de sensations, si mal satisfait par la vie monotone de Gênes, et à l'ambition de montrer qu'il était autre chose qu'un versificateur. « Être le premier homme d'un pays (*non* le Dictateur), non le Sylla, mais le Washington, ou l'Aristide, le chef par le talent et la vérité, c'est approcher de la Divinité. » Il avait écrit cela jadis ; il le pensait encore. Il était toujours tenté de faire « ce que peu d'hommes ou nul n'aurait fait ». La chute du *Libéral*, l'échec relatif de ses dernières publications, tout lui donnait à penser qu'il fallait reconquérir l'opinion publique. Le poète avait cessé de plaire. Peut-être l'Angleterre avait-elle raison ? Il croyait, lui, que ses véritables qualités apparaîtraient plutôt dans la vie active. Il s'était toujours considéré comme un soldat ou

un homme d'Etat, privé par l'infirmité de son corps de la vie pour laquelle il était fait. Il voulait désormais « se consacrer à la politique et au décorum ». « Si je vis dix ans de plus, vous verrez que ce n'en est pas fini de moi. Je ne veux pas dire en littérature, car cela n'est rien ; et — si étrange que cela puisse paraître — je ne crois pas que c'était ma vocation. Vous verrez que — si le Temps et la Fortune le permettent — je ferai quelque chose qui étonnera les philosophes de tous les temps. »

Mais ce n'était pas seulement la rédemption aux yeux du monde qu'il espérait d'un tel sacrifice, c'était surtout le salut de Byron dans l'âme de Byron. Il avait montré dans *Manfred* que, pour lui, l'Enfer était un drame intérieur. Or ce conflit, qui faisait rage depuis l'adolescence, entre le Byron qui aurait pu être et le Byron qui avait été, un grand héroïsme pouvait le résoudre au profit de l'écolier passionné. Sur un cahier, il griffonnait quelques vers, début d'un chant inachevé :

Les morts ont été réveillés — dormirai-je ?
Le monde est en guerre avec les tyrans — m'inclinerai-je ?
La moisson est mûre — hésiterai-je à glaner ?
Je ne sommeille pas ; l'épine perce ma couche ;
Chaque jour une trompette résonne à mon oreille,
Et son écho dans mon cœur...

« Poeshie », comme il disait railleusement, et nul ne mesurait mieux que lui l'écart entre les

sentiments réels, tels que les analysaient son bon sens moqueur, et les sentiments que l'on exprime en vers. Mais, si impitoyable que fût son analyse et si ironique son sourire lorsqu'un de ses compagnons parlait de « la cause », il savait bien que l'amour de la liberté et le désir de faire de grandes choses étaient en lui des éléments réels et forts.

Il avait rencontré au cours de sa vie trop d'obstacles à l'action pour ne pas craindre ceux qui s'élevaient encore devant lui. D'abord il y avait Teresa. Il connaissait la ténacité de « l'absurde race des femmes » et sa propre faiblesse devant cette race. « Madame Guiccioli est naturellement opposée à ce que je la quitte, ne fût-ce que pour quelques mois ; et comme elle a eu assez d'influence pour empêcher mon retour en Angleterre en 1819, elle peut réussir aussi bien à me tenir éloigné de la Grèce en 1823. » Mais, avant même de convaincre Teresa, il fallait résoudre une question plus pressante encore et, pour lui, plus douloureuse. Le comité philhellène de Londres souhaitait-il vraiment sa collaboration ? Depuis la proscription de 1816, il restait, à l'égard de tout ce qui était anglais, dans l'état d'esprit craintif d'un paria. Les ennemis que l'on ne voit jamais sont les plus terribles pour l'imagination. Il croyait encore les Anglais violemment excités contre lui et il était décidé à ne rien leur demander pour ne pas leur donner l'occasion d'un refus. Ce fut avec une modestie parfaite qu'il s'offrit à

Hobhouse et il fut ravi quand, après un silence assez long et qui le froissa, il fut nommé membre du comité. Ses lettres de cette période le montrent sous son meilleur jour, généreux (car tout de suite il annonce qu'il est prêt à payer de sa poche et commence par envoyer à ses frais des médicaments et de la poudre), simple, et surtout merveilleusement précis.

La lettre que lui avait écrite Mr Bowring contenait les clichés habituels sur « la terre classique de la liberté, le berceau des arts et du génie, l'habitation des dieux, le paradis des poètes et autres belles choses ». C'était le ton dont Byron avait horreur en prose. « Enthousiasme », disait-il avec dégoût. Il répondit par un rapport sur la situation des Grecs, digne d'un excellent chef d'état-major : « Le matériel nécessaire aux Grecs semble être, d'abord, un parc d'artillerie de campagne — légère, et adaptée au service en montagne ; deuxièmement, de la poudre à canon ; troisièmement, des fournitures d'ambulance... » En quatre pages de faits, il indiquait les besoins, le meilleur mode de transmission, les adresses des correspondants éventuels. Tout le bon sens de Kitty Gordon évaluant les dépenses de Newstead. Cela faisait un contraste piquant avec la vaine éloquence du comité.

Était-il donc, comme il le croyait et malgré l'opinion de ses amis, un homme d'action ? La vérité était plus complexe. Très doué pour l'ac-

tion, parce qu'il possédait à la fois le courage, le réalisme et la précision, Byron avait été condamné à la rêverie par l'indécision. Il avait à la fois souhaité être un défenseur des peuples et un grand seigneur libertin, un mari et un Don Juan, un voltairien et un puritain. Il avait combattu la société anglaise et il en avait désiré les faveurs. Ni conservateur, ni radical, il avait été en politique anglaise cet animal, de tous le plus malheureux parce que le plus divisé, un whig. Toujours lui avait manqué cette unité de pensée et de conduite qui seule permet les grands desseins.

Mais dans cette aventure grecque, tout était simple. Ses préjugés de naissance n'entraient pas en lutte avec le désir de libérer un peuple étranger. Au contraire il sentait que pour des raisons obscures et profondes, souvenirs classiques, légendes héroïques, il serait, s'il jouait cette partie, soutenu par l'opinion publique anglaise. Dès lors son esprit apaisé travaillait à plein rendement, sa clarté, sa prudence produisaient leurs effets et il devenait un chef souhaitable.

*
* *

Comme l'été s'avançait, son vieil ennemi le Destin sembla plus favorable que de coutume. Le Comte Gamba fut rappelé d'exil et autorisé à revenir à Ravenne s'il y ramenait avec lui sa fille. Le Pape et le Comte Guiccioli désiraient ce

retour. Le mari était prêt à pardonner, à la condition raisonnable, disait Byron, toujours très juste pour les maris de ses maîtresses, « de ne pas le conserver, lui, comme sous-locataire ». Le frère, Pietro Gamba, qu'il aimait de plus en plus pour son courage, désirait vivement accompagner Byron en Grèce. Père, frère, mari, amant, tout le monde (comme jadis dans le cas de Caroline Lamb) était d'accord pour conseiller à Mme Guiccioli une réconciliation avec son mari. La passion féminine, une fois de plus, faisait contre elle l'unanimité. Mais Teresa, appuyée sur le Sentiment, tenait bon, disait Byron, contre la volonté de la moitié de la Romagne, avec le Pape à sa tête, et cela, ajoutait-il avec effroi, après une liaison de quatre ans.

S'il voulait aller en Grèce, disait-elle, qu'il y allât, elle le suivrait ; elle avait montré qu'elle savait souffrir pour la liberté. « Naturellement c'est une idée ridicule, car alors il faudra tout sacrifier à la garantir du danger... D'autre part, si elle fait une scène, nous aurons une autre histoire de mauvais traitements et d'abandon, et de Lady Carolinisation, et de Lady Byronisation, et de Glenarvonisation, le tout prêt à être employé contre moi. Il n'a jamais existé un homme qui ait autant cédé aux femmes, et tout ce que j'y ai gagné a été la réputation de les traiter avec dureté. Enfin je ferai ce que je pourrai et j'ai de l'espoir... Si j'abandonnais une femme pour une autre femme,

elle aurait quelque raison de se plaindre, mais vraiment quand un homme ne désire partir que pour une bonne cause et pour remplir un grand devoir, cet égoïsme va un peu trop loin. »

Enfin, au début de juin, tout parut s'arranger. La Comtesse Guiccioli, en larmes, fut emmenée par son père. Le sort des Hunt fut assuré, Byron payant leur voyage jusqu'à Florence. Pour l'avenir il leur abandonnait sa part du *Libéral* et ses droits d'auteur sur les poèmes publiés dans celui-ci. Blaquiere, de Grèce, appelait Byron. Il fallait maintenant hâter le départ. Le jeune Gamba fut chargé de frêter un bateau. Il était charmant, le jeune Gamba, mais il avait, disaient les Italiens, le « mauvais œil ». « Il attaquait un problème sérieusement et consciencieusement ; il écrivait tout sous forme de notes exactes, soigneuses, dont chaque page illisible commençait à la manière de l'Université de Bologne par le mot : *Considerando*. Et puis tout tournait mal. »

Le bateau choisi par lui, l'*Hercule*, fut une mauvaise carcasse qui tenait mal la mer. Ayant reçu l'ordre d'engager un médecin, il prit un étudiant, Bruno, plein de bonnes intentions mais sans expérience, et terrifié par Lord Byron. Bruno avoua plus tard qu'il avait entendu dire que, s'il commettait la plus légère faute, Lord Byron le ferait déchirer par ses chiens, ou décerveler par son Tartare. Le Tartare était le brave Tita, et les chiens inoffensifs. Mais ces craintes inavouées

rendirent le docteur Bruno nerveux. Dans la suite de cette histoire, chaque fois que l'un des membres de l'expédition fut malade, Bruno fondit en larmes, agita les bras et perdit la tête. De Florence arriva Trelawny, à la requête de Byron qui souhaitait l'emmener. Ce n'était pas un choix très heureux ; Trelawny n'aimait pas Byron et il partait sans loyalisme, avouant que son but était de se servir du nom de Byron pour entrer en Grèce et, une fois là, de travailler pour son compte.

Pour Trelawny et pour lui-même Byron avait dessiné « deux casques de dimensions homériques et semblables à celui qui, au sixième livre de l'Iliade, avait tant effrayé l'enfant Astyanax. Sous une haute plume recourbée figuraient son propre blason et la devise *Crede Biron*, le tout étant fixé sur la tête par une large jugulaire d'un aspect très menaçant ». Mais Trelawny, quand il arriva, refusa de mettre le sien et les casques restèrent à Gênes.

***

Le 13 Juillet 1823, tout le monde fut à bord. Byron, si superstitieux, avait pourtant accepté de partir un vendredi 13. Il emmenait, outre Trelawny, Bruno et Gamba, huit domestiques dont Fletcher et Tita ; il emportait cinq chevaux, des armes, des munitions, deux petits canons, et cinquante mille dollars espagnols. Le soleil était

brûlant, l'air si calme que l'appareillage fut impossible. La ville se développait en amphithéâtre sous une lumière éblouissante. Vers le soir, Byron revint à terre et dîna, sous un arbre, de fromage et de fruits. Enfin, vers minuit, le vent s'éleva. L'*Hercule* tenait mal la mer. Les chevaux, effrayés par la tempête, cassèrent leurs bas-flancs ; il fallut une fois de plus revenir au port. Byron dit qu'il considérait un mauvais commencement comme un heureux présage, mais resta pensif. A son banquier, Barry, il avoua qu'il avait presque envie de renoncer. « Mais Hobhouse et les autres se moqueraient de moi. » Il voulut aller revoir la Casa Saluzzo et, en y entrant, dit à Gamba : « Où serons-nous dans un an ? » Il demanda qu'on le laissât seul et il passa quelques heures à méditer dans les chambres vides.

Ses sentiments étaient mélangés. Il avait souhaité quitter cette maison ; il n'y avait pas été heureux ; il la regrettait. Il redoutait la tristesse des choses qui finissent. Quelquefois il imaginait ce que serait la vie après un succès en Grèce, le rachat du passé par une victoire, le pardon d'Annabella, mais plus souvent il pensait à la prédiction de Mrs Williams. Il croyait vraiment aller vers la mort.

Encore s'il avait pu se prendre au sérieux et tenir cette mort pour héroïque, cela l'eût soutenu, mais son terrible humour s'attaquait à lui-même. A Lady Blessington il avait dit : « Mes yeux ne

s'ouvrent jamais à la folie des entreprises où la passion m'engage avant que je ne sois trop embarqué pour pouvoir battre en retraite avec honneur. Alors ma sagesse arrive à contre-temps et chasse l'enthousiasme qui m'avait conduit à l'entreprise et dont j'aurais eu tant besoin pour la continuer. Après cela la pente devient rude pour moi. Fût-ce pour sauver ma vie, je ne pourrai plus ensuite échauffer mon imagination et ma position excite dans mon propre esprit des images et des pensées comiques. Si je survis à cette campagne (et ceci est un grand peut-être dans la suite de mon histoire) j'écrirai deux poèmes sur ce sujet, l'un épique, l'autre burlesque, dans lesquels personne ne sera épargné et moi moins que personne... »

Vers le soir il redescendit en ville, prit un bain chaud et retourna à bord de l'*Hercule*. Enfin le vent devint favorable. L'expédition s'arrêta à Livourne où Byron eut la surprise agréable de trouver des vers que Gœthe lui adressait en témoignage d'admiration. Là aussi il reçut un des premiers exemplaires du *Mémorial de Sainte-Hélène* qu'Augusta lui avait envoyé et qui devint naturellement sa lecture favorite. A bord, il fut un compagnon facile et gai. « Il boxa avec Trelawny, fit de l'escrime avec Gamba, dîna seul de fromage, de concombres et de cidre, tira sur les mouettes avec ses pistolets, nagea quand on manqua de vent, joua avec ses chiens et blagua le capitaine de

l'*Hercule*, qui était un homme d'expérience mais un ivrogne. »

Ce Capitaine Scott avait fait amitié avec Fletcher et, un jour, tandis que ces deux héros prenaient leurs grogs, Byron entendit leur conversation. « Pourquoi, demandait le Capitaine Scott, votre maître va-t-il dans ce pays de sauvages ? » Fletcher se le demandait aussi. « C'est tout rochers et voleurs, disait-il, ils vivent dans des trous et en sortent comme des renards. Ils ont de grands fusils, des pistolets et des couteaux. » Fletcher avait conservé le plus mauvais souvenir des Grecs et de la Grèce ; il était pro-Turc : « Les Turcs sont, disait-il, les seuls hommes respectables du pays. S'ils partent, la Grèce sera comme une maison de fous mis en liberté... C'est un pays de puces, de mouches et de voleurs. Pourquoi Mylord y va ? Dieu seul le sait, pas moi. » Et à ce moment, voyant que son maître écoutait, il dit : « Et mon maître ne peut nier que ce que j'ai dit est vrai. — Non, dit Byron, pour ceux qui regardent les choses avec des yeux de pourceaux, et qui ne peuvent voir rien d'autre. »

***

Il avait été sagement décidé qu'avant d'aller en Grèce où le désordre des partis rendait impossible le choix d'un lieu de débarquement, on s'arrêterait quelque temps dans les îles Ioniennes, pour

attendre des renseignements plus précis que Blaquiere devait apporter. Les Sept Iles étaient sous le protectorat anglais. Elles formaient un terrain neutre, mais cette neutralité serait indulgente à Byron. Le but choisi avait d'abord été Zante ; un Anglais rencontré pendant le voyage conseilla Céphalonie, parce que le résident anglais y était le colonel Napier, homme remarquable et très ami des Grecs. Le 1er Août, l'*Hercule* mouilla dans le principal port de Céphalonie, Argostoli. Là Byron eut une grande déception : Blaquiere, quinze jours plus tôt, était reparti pour l'Angleterre sans laisser aucun message. En vérité, ces gens du comité anglais étaient d'une négligence insupportable. Ils lui avaient fait quitter sa maison, son travail, sa maîtresse et, maintenant, le laissaient dans une île inconnue, sans instructions, sans renseignements et sans but.

Pendant trois semaines, il resta en rade d'Argostoli à bord de l'*Hercule*. Il était inquiet à l'idée de reprendre contact avec des fonctionnaires anglais. Il y avait là des officiers. Comment le recevraient-ils ? « Avec sa sensibilité morbide, égocentrique, il était convaincu qu'il était devenu un objet de haine et de ridicule pour tout Anglais, et il reculait avec une féminine timidité à l'idée de s'exposer à un entretien avec eux. » Il fut très étonné quand les officiers du huitième régiment du Roi l'invitèrent à leur mess, et plus encore quand, à la fin du dîner, ils se levèrent pour boire

à sa santé. Il répondit avec émotion puis, se penchant vers le colonel, demanda s'il avait bien dit ce qu'il fallait. Il était un peu effrayé, mais très heureux.

Si les Anglais l'accueillaient bien, les réfugiés grecs de l'île s'attachaient à lui comme à un sauveur. Ils savaient qu'il était riche, célèbre. En particulier les Souliotes, les guerriers de cette tribu presque barbare dont il avait conservé un souvenir romanesque parce qu'ils l'avaient recueilli au temps de son premier pèlerinage, envahirent le pont de l'*Hercule*. Leur aspect pittoresque plut tant à Byron qu'il en engagea quarante pour lui servir de garde privée. Il s'en repentit vite. Gamba, qui s'occupa d'eux avec sa gentille et active incompétence, découvrit que la plupart d'entre eux n'étaient ni Souliotes, ni Grecs. Après quelques jours d'expérience, Byron donna deux mois de solde à ses gardes, paya leur passage à Missolonghi et fut bien heureux de s'en débarrasser.

Pendant tout ce séjour à Céphalonie, la générosité de Byron fut illimitée. Rochdale avait été vendu, en juin 1823, pour 34.000 livres. Il était décidé, s'il le fallait, à dépenser cette fortune pour la cause grecque. « Mes goûts personnels sont très simples et mon revenu est considérable pour n'importe quel pays, hors l'Angleterre, étant égal à celui du Président des États-Unis, des secrétaires d'État anglais et des ambassadeurs fran-

çais dans les grandes cours. » Mais, s'il était plus décidé que jamais à tout donner pour la Grèce, il voulait le faire raisonnablement. Trelawny, héros d'opéra-comique et aventurier plus que soldat, ne comprenait pas que Byron ne partît pas aussitôt pour la Grèce. Quelle Grèce ? répondait Byron. Fallait-il rejoindre Colocotronis en Morée, la Souliote Botzaris à Missolonghi, ou le brigand Odysseus à Athènes ? Personne ne le savait. Tout chef qui avait pu réunir autour de lui vingt hommes envoyait un émissaire à Byron. Blaquiere, qui avait enfin écrit, conseillait d'attendre. Le colonel Napier n'était pas encourageant. Napier disait : « Il est difficile d'entrer en Grèce, mais plus difficile encore d'en sortir. » Il disait aussi que personne ne devait prendre la direction des affaires grecques sans deux régiments européens et une potence portative. D'ailleurs les Turcs étaient en force et leur flotte bloquait les côtes. Le Capitaine Scott refusait de risquer son bateau sur une mer patrouillée par la flotte turque. Quoi de plus sot pour Byron que de se faire capturer par celle-ci ? Dans la troisième semaine d'Août, il décida de rester quelque temps à Céphalonie et loua une maison dans un petit village de l'île : Metaxata.

*
* *

A Metaxata, Byron trouva un bonheur paradoxal. Jamais sa vie n'avait été plus simple. Il

voulait que son régime fût celui d'un soldat. L'ascétisme lui avait toujours procuré à la fois santé et contentement de soi. Gamba et le docteur Bruno étaient ses seuls compagnons. Il voyait parfois un Céphaloniote, le comte Della Decimi, qu'il avait baptisé : *Ultima analisi*, parce qu'il commençait toutes ses phrases par : « En dernière analyse. » Il avait aussi trouvé un petit page grec, Loukas, nouvel Eddleston.

Byron travaillait le matin, prenait une tasse de thé, sortait à cheval, dînait de quelques légumes et, le soir, lisait le *Mémorial*, ou une vie du général Marceau, don d'Augusta. Chaque jour des délégations grecques venaient le voir ; un réfugié demandait un secours, toujours accordé. La nuit, dans la sérénité d'un clair de lune transparent, il regardait les îles, les montagnes, la mer, et dans le lointain la ligne confuse de la côte grecque.

Le bonheur ? Mais oui, c'était le bonheur. Aucune passion ne troublait la paix de son esprit. Aucun regard critique ne l'épiait. Qu'aurait-on pu lui reprocher ? Il était là pour se conduire en homme d'honneur. A la fin d'une longue lettre à Augusta, où il avait essayé de montrer combien il lui fallait de patience et de philosophie pour débrouiller les intrigues locales, il ajoutait : « Si vous croyez que cette épître mérite d'être transmise à Lady Byron, vous pouvez lui en envoyer une copie. » Peut-être enfin l'approuverait-elle, cette rigide Annabella dont il estimait le jugement.

A part une expédition à Ithaque qui se termina assez mal par une crise de délire de Lord Byron, la seule aventure de tout le séjour fut une aventure spirituelle. Il y avait, dans l'île, un docteur Kennedy, Écossais fort religieux, qui s'efforçait de répandre la Bible parmi les Grecs des îles Ioniennes. Un peu après l'arrivée de Byron dans l'île, ce docteur ayant eu une discussion sur la religion avec quelques officiers voltairiens, se fit fort de leur prouver la vérité des Écritures de façon aussi irréfutable que les théorèmes d'Euclide. Une réunion fut organisée et Byron demanda à y assister. Naturellement sa présence excita une grande curiosité. Un ami, qui le rencontra comme il s'y rendait à cheval, lui dit : « J'espère que Votre Seigneurie sera convertie. — Je l'espère aussi », répliqua-t-il avec sérieux. Chez Kennedy, il s'assit sur un sofa ; les autres formèrent un cercle autour de la table et le docteur commença son exposé.

Son premier thème fut la différence entre le christianisme de la Bible et le christianisme des hommes. Byron avait promis d'écouter avec patience, mais on le regardait et bientôt il parla. Il dit qu'il avait été élevé très religieusement par sa mère, qu'il avait toujours été passionnément intéressé par les questions de religion et qu'il avait lu un grand nombre d'ouvrages traitant de théologie, mais qu'il ne pouvait comprendre les Écritures. Il ajouta qu'il respecterait toujours les

croyants sincères et qu'il aurait toujours plus de confiance en eux qu'en d'autres hommes. mais il avait rencontré trop de dévôts dont la conduite différait des principes professés par eux. Puis, après avoir un peu parlé de son vieil ami le Diable, d'Ève et du Serpent, il revint à la difficulté qui l'avait toujours obsédé : l'existence dans le monde de maux affreux et sans raison, existence qui ne pouvait s'accorder avec celle d'un Créateur bienveillant. Par exemple il s'était attaché, dit-il, à parler avec presque tous les infirmes qu'il avait rencontrés et il avait généralement constaté que leur histoire était de misère et de tristesse depuis la naissance. « En quoi ont-ils offensé leur Créateur pour être ainsi traités ? Pourquoi vivent-ils et meurent-ils dans cet état affreux, et la plupart sans que jamais l'Évangile leur ait même été révélé ? A quoi servent-ils dans le monde ? Beaucoup d'entre eux souffrent de maux corporels, de la pression constante de la pauvreté, et condamnés à un travail incessant, plongés dans l'ignorance ou la superstition, ils n'ont ni le temps, ni la capacité de lire la Bible, même si elle leur est présentée. »

Le docteur dit que la question de l'origine du Mal ouvrirait un champ trop vaste, que le mal était la conséquence du manque de piété, en outre que le malheur dans cette vie conduisait l'esprit à l'espoir d'un monde meilleur. Comme il parlait de la souveraineté de Dieu et de la vieille image

du potier et de l'argile, Byron s'exclama : « Si j'étais brisé en morceaux, je dirais certainement au potier : Pourquoi me traitez-vous ainsi ? » Les arguments de Byron semblèrent intéresser les auditeurs plus que ceux du docteur et, après son départ, celui-ci reprocha à ses amis de s'être laissés influencer par le rang et par la gloire de leur hôte.

Mais Kennedy, brave homme, n'était pas rancunier. Il alla voir Byron chez lui, dans la petite maison de Metaxata, pour reprendre la conversation, et fut étonné par l'érudition biblique de son interlocuteur. « Oh ! oui, dit Lord Byron, je lis la Bible beaucoup plus que vous ne le croyez. J'ai une Bible que m'a donnée ma sœur, qui est une excellente femme, et je la lis très souvent. » Allant dans sa chambre à coucher, il en rapporta la Bible de poche bien reliée qui était le cadeau d'Augusta. Au cours de la discussion, quand Kennedy cherchait en vain un texte pour appuyer son argumentation, Byron le trouvait aussitôt. Il posa d'étonnantes questions à Kennedy sur le Diable, sur la pythonisse d'Endor : « J'ai toujours pensé, dit-il, que c'est la meilleure scène de sorcière qui ait jamais été écrite. Cela bat toutes les apparitions de fantômes que j'aie jamais lues. Les meilleur traitement d'un sujet semblable est celui de Méphistophélès par Gœthe. Évidemment *vous* jugerez la Bible supérieure parce qu'inspirée, mais, si vous lisez l'autre, vous verrez que c'est une des

conceptions humaines les plus sublimes. « Le docteur sourit de cette singulière association et avoua qu'il n'avait jamais pensé à considérer la Bible comme une œuvre littéraire. Puis il insista sur la nécessité, pour Byron, de réformer sa vie. « Je suis sur le bon chemin, lui dit Byron. Je crois comme vous à la prédestination, à la dépravation du cœur humain en général et du mien en particulier. Voilà déjà deux points sur lesquels nous sommes d'accord. » Puis, comme Kennedy le louait de faire la charité généreusement et de prodiguer autour de lui des actes de bonté : « Et qu'exigez-vous de plus, docteur, pour me reconnaître bon chrétien ? demanda Byron. — De vous agenouiller et de prier Dieu. — C'est trop demander, cher docteur », dit-il.

*
* *

Les nouvelles de Grèce étaient à la fois encourageantes et décevantes. Les Grecs remportaient des victoires sur les Turcs, mais ne pouvaient s'entendre entre eux. Le comité de Londres annonçait un navire chargé d'artillerie et de fusées Congreve, nouvel engin dont on disait merveille. Mais en attendant cette « nef Argo », Byron ne recevait d'Angleterre que des cartes et des trompettes, objets estimables mais peu utiles dans un pays où les soldats ignoraient la topographie et la musique. Les gentlemen de la Couronne et

Ancre avaient promis d'envoyer un officier pour diriger les opérations. Byron aurait voulu qu'on choisît le colonel Napier. Mais le colonel Napier n'avait pas sur la Grèce les mêmes idées que le comité : « Aussi longtemps, disait-il, qu'il y a un soldat turc en Europe, le gouvernement grec ne devrait pas s'occuper de constitution. » Propos peu faits pour plaire à un comité libéral. Le Colonel Stanhope, qu'envoyèrent les gens de Londres, fut loin d'enchanter Byron ; c'était un disciple de Bentham et plus un politicien qu'un soldat. On le verrait à l'œuvre.

Napier aida au moins Byron à faire un choix parmi les partis. Il était résolument en faveur de Mavrocordato, le seul des chefs de la Révolution, disait-il, qui fût un homme d'État honnête et sérieux. De l'île d'Hydra où il se trouvait, Mavrocordato se mit en rapports avec Byron et lui fit savoir qu'il était prêt à faire sortir la flotte grecque, à forcer le blocus et à se rendre à Missolonghi pour y diriger les opérations, si Byron pouvait, en attendant un emprunt que l'on négociait à Londres, avancer quatre mille livres sterling pour payer les équipages. C'était une grosse somme. Byron la donna. Il trouvait quelque plaisir à entretenir, lui simple citoyen, une flotte et une armée. Il remarquait avec amusement et satisfaction que les sommes données par lui pour la Grèce dépassaient déjà celles avec lesquelles Bonaparte avait commencé la campagne d'Italie, détail qu'il venait de

lire dans le *Mémorial*. Les Souliotes de Missolonghi lui demandaient de les prendre à sa solde et de devenir leur chef. Malgré ses déboires, il était tenté. C'étaient de magnifiques guerriers et il serait beau d'avoir toute une tribu sous ses ordres. Qui savait ? La Grèce libérée, peut-être pourrait-il, avec ces hommes attaquer d'autres moulins à vent. Déjà il se voyait chef de bande et redresseur de torts dans le monde entier.

Vers la fin de l'année, grâce à l'appui financier de Byron la flotte grecque fut équipée et Mavrocordato, puis Stanhope, purent passer à Missolonghi. De là ils supplièrent Byron de venir les rejoindre. « Je n'ai pas besoin de vous dire, Mylord, lui écrivait Mavrocordato, combien il me tarde de vous voir arriver. Vos conseils seront écoutés comme des oracles. » Et Stanhope : « Vous êtes attendu avec une anxiété fiévreuse. Je me suis promené ce soir dans les rues de Missolonghi, et le peuple m'a réclamé Lord Byron. »

Il était peut-être encore prématuré de prendre parti, mais Byron savait qu'en Angleterre les gens du comité raillaient son long séjour dans l'île. Il avait été offensé par une lettre de Moore, qui semblait insinuer qu'au lieu de poursuivre des aventures héroïques, il était dans une délicieuse villa, en train de continuer *Don Juan*. C'était faux. Il n'avait pas continué *Don Juan*, ni aucun autre poème. « La poésie, dit-il à Gamba, ne devrait occuper que les oisifs. Dans les affaires plus sérieu-

ses, elle serait ridicule. » Il voyait bien que l'aventure était dangereuse, « mais il ne sera jamais dit que je me suis engagé à aider un gentleman dans une petite affaire d'honneur et que je ne l'ai pas aidé jusqu'au bout... Pour ma part, je resterai fidèle à la cause tant qu'il restera une planche à laquelle on pourra honorablement se cramponner. » A Moore, le 27 Décembre, il annonça que, vingt-quatre heures plus tard, il s'embarquerait pour rejoindre Mavrocordato à Missolonghi. « L'état des partis me forçait à rester ici jusqu'à maintenant, mais puisque Mavrocordato, leur Washington ou leur Kokciusko, est de nouveau aux affaires, je puis agir la conscience tranquille. J'emporte de l'argent pour payer l'escadre, et j'ai de l'influence sur les Souliotes. Il est probable que nous essaierons de prendre, soit Patras, soit les forts du détroit. Mais il me semble que les Grecs ou au moins les Souliotes (qui sont avec moi en parenté de pain et de sel) s'attendent à ce que je marche avec eux. Soit... J'ai quelque espoir que la cause triomphera, mais, qu'elle triomphe ou non, il faut suivre les règles de l'honneur aussi strictement que le régime lacté. J'espère observer les deux. »

ACARNANIE
Drajonsestri
ITHAQUE
ILE DE PETALA
Missolonghi
Lépante
Lagune
Golfe de Corinthe
ILE DE CÉPHALONIE
Argostoli
Metaxata
Golfe de Patras
Patras
MER
IONIENNE
MORÉE
ZANTE

XXXV

Hamlet et Don Quichotte

> The road of Excess leads to the Palace of Wisdom.
>
> Blake.

Mavrocordato et Stanhope lui avaient promis que la flotte grecque protégerait son passage jusqu'à Missolonghi, mais Stanhope et Mavrocordato n'étaient pas grands organisateurs et les deux bateaux qui transportaient Byron et sa fortune ne rencontrèrent que la flotte turque. Celui de Gamba fut capturé et emmené à Patras pour enquête ; celui de Byron put s'échapper vers le Nord et trouva, après une poursuite dangereuse, un abri derrière des rochers au large de Dragomestri. Les Turcs auraient pu l'y poursuivre et il n'avait avec lui que quatre hommes en état de combattre. Il envoya un message au Colonel Stanhope pour lui demander de le faire chercher : « Je suis un peu inquiet d'être ici, non pas tant pour moi que pour un garçon grec qui est avec moi, car vous savez ce que serait son sort, et j'aimerais mieux

le couper en pièces et moi-même avec lui que de le laisser prendre par ces barbares. » L'enfant grec était le jeune Loukas qu'il avait amené de Céphalonie.

A Dragomestri il attendit trois jours. Fletcher souffrait d'un violent rhume de cerveau et Byron lui avait cédé le seul matelas du bateau. C'était pour de telles attentions que Fletcher disait : « My Lord est peut-être très bizarre, mais il a tellement bon cœur. » Byron passa là le 2 janvier, jour anniversaire de son mariage, qui était toujours pour lui un jour de méditation. Le 4, Mavrocordato le fit escorter jusqu'à Missolonghi.

La ville de Missolonghi est située au bord d'une lagune peu profonde sur laquelle peuvent seuls naviguer de petits bateaux à fond plat. Un chapelet d'îles dont la plus importante, Vassilidi, servait de forteresse, sépare la lagune de la mer. Le matin du 5 janvier, Byron revêtit un bel uniforme rouge, qu'il avait emprunté avant de quitter Céphalonie au colonel Duffie, du 8e, monta dans un petit canot et, à travers la lagune, se dirigea vers la ville. Il fut accueilli par des salves d'artillerie, des coups de fusil, une musique sauvage. Une foule de soldats et de citoyens étaient sur la place quand il débarqua. Le colonel Stanhope et le prince Mavrocordato le reçurent à la porte de sa maison. Gamba, échappé par miracle aux Turcs de Patras, devant une scène si touchante « eut peine à contenir ses larmes ».

Missolonghi était un bourg de pêcheurs, construit au-dessous du niveau de la mer. Des prairies couvertes de roseaux entouraient la ville ; dans la saison des pluies, les rues elles-mêmes devenaient des marécages. Aucun drainage n'était possible ; l'eau stagnante croupissait au ras des maisons. Pourtant Missolonghi avait un charme étrange, inhumain ; à demi submergée par les mers, cette Atlantide semblait hors du monde. Des bergers vêtus de peaux de chèvres habitaient des cabanes, dans les roseaux, au pied des montagnes violettes. Tout sentait le sel, le poisson, la vase. La maison de Lord Byron était un bâtiment assez haut, dans lequel habitait déjà le colonel Stanhope. Des fenêtres la vue était belle ; après le miroir d'argent terni de la lagune, on voyait le trait noir que formait le chapelet des îles, surmonté de petites habitations lacustres dont les fins pilotis se détachaient sur le ciel. Dans le lointain, quand le temps était beau, on apercevait Céphalonie, où Byron avait été heureux. Fletcher, Tita, Lega Zambelli essayèrent de donner meilleure apparence à l'appartement sordide de Lord Byron. Aux murs, celui-ci mit mit des panoplies et quelques livres. Dans la grande salle du rez-de-chaussée, il installa une garde souliote. Au dehors, dans les cafés de Missolonghi, des soldats en veste brodée et des fugitifs s'injuriaient. Il fallait beaucoup d'imagination pour évoquer la Grèce de Léonidas.

Byron fit l'inventaire de la situation avec sang-froid. Le Prince Mavrocordato, son allié, était un homme honnête, mais sans autorité sur ses troupes. La ville était pleine des éternels Souliotes qui, affamés, mal payés par le gouvernement grec, formaient un danger plus immédiat que les Turcs. La guerre d'indépendance les intéressait peu. Ils avaient toujours été des mercenaires. Ils « soupiraient au nom de Souli » et regardaient vers le Nord, où les rochers de leur patrie étaient parfois visibles au-dessus des nuages. Mavrocordato, qui en avait peur, suppliait Byron de les prendre à sa solde.

On attendait toujours le « navire Argo », dans lequel le comité de Londres devait envoyer une artillerie et des artificiers. Il était urgent de recruter un corps de spécialistes qui pût, à l'arrivée des canons, les servir. Pour ce corps, Byron souscrivit une première somme de cent livres et essaya d'y enrôler des Allemands, des Suédois. Il se montrait lui-même bon soldat et chaque jour, dans les prairies marécageuses, assistait à l'entraînement de sa brigade. « Rien ne m'ennuie autant, disait-il à Gamba, mais la patience est indispensable. Je n'ai pas beaucoup d'espoir de succès, mais il faut faire quelque chose, ne fût-ce que pour employer les troupes, pour les empêcher de se rouiller et de créer du désordre. »

L'entreprise qui semblait la plus tentante était d'aller prendre d'assaut la ville de Lépante, située

un peu plus loin sur le golfe de Corinthe et qu'occupaient encore les Turcs. Byron envoya deux de ses officiers, un Anglais et un Allemand, examiner les fortifications de Lépante. La garnison était albanaise ; elle n'avait pas été payée depuis seize mois ; elle fit savoir aux émissaires de Byron qu'elle se rendrait volontiers, si on lui promettait une honnête récompense et la vie sauve. C'était donc un siège facile et, en même temps, par la célébrité du nom de Lépante, le succès aiderait à la réussite de l'emprunt que les Grecs essayaient alors de faire en Angleterre.

Le temps était affreux, la pluie tombait sans arrêt et, comme il était impossible de monter à cheval sur ces routes détrempées, Byron et Gamba se promenaient en canot sur la lagune, en parlant de leur guerre contre Lépante. Byron avouait qu'il n'avait aucune confiance dans ses troupes, mais croyait que, pour les rendre meilleures, il fallait feindre de les estimer. Il voulait les conduire lui-même à l'assaut. « Avant tout, disait-il, ces demi-barbares ne doivent pouvoir soupçonner en rien votre courage personnel. » Mavrocordato lui offrit le titre d'*archi strategos*, ou commandant en chef. Il en rit un peu avec Gamba, comme il faisait toujours quand il craignait le rire des autres, mais il était assez fier.

L'action toute politique du Colonel Stanhope, son collègue du comité, l'exaspérait. Stanhope, que Byron appelait le colonel typographique,

considérait comme plus important de donner aux Grecs une presse d'opinions avancées qu'une armée. Il cherchait à établir des écoles et croyait qu'on assure la liberté d'un pays en lui exposant la théorie de la Liberté. Byron ne voulait entendre parler d'autres écoles que d'une académie d'artillerie. Stanhope avait un plan pour réorganiser la poste, un plan pour bâtir des prisons modèles, un plan pour faire Mr Bentham apôtre des Grecs. « C'est peut-être un saint, disait Byron, mais ce n'est pas un soldat. » Byron consentit à donner cent livres pour le journal, mais dit au Prince Mavrocordato que, s'il était à sa place, il créerait une censure. Stanhope prit feu : « Si Votre Seigneurie a dit cela sérieusement, je considère de mon devoir de transmettre cette affaire au comité anglais, pour lui montrer combien est difficile la tâche de donner la liberté à la Grèce, si Votre Seigneurie jette dans le plateau opposé le poids de ses grands talents. »

Byron répondit qu'il était partisan de la liberté de la presse, mais pas dans une société primitive et combustible, que la liberté était une excellente chose en Grande-Bretagne où un journal faisait contrepoids à l'autre, mais qu'une presse composée d'un seul journal ne pouvait être libre, par définition. Le premier numéro du *Greek Chronicle* prouva qu'il avait raison. Un article apprenait aux Souliotes que Bentham était le plus grand homme de ce temps et peut-être de tous les temps.

La politique étrangère du Colonel était dangereuse. Partant en guerre contre la Sainte Alliance, il encourageait les Hongrois à imiter la révolution grecque. Byron haïssait plus que personne la Sainte Alliance, mais il jugeait absurde de compromettre la révolution grecque dans les mouvements révolutionnaires européens.

Le poète technicien et le soldat chimérique s'affrontèrent : « Il est bizarre, disait Byron, que le soldat Stanhope soit partisan de combattre les Turcs par la plume, et moi, l'écrivain, par l'épée. » Stanhope reconnaissait la bonne foi de Byron : « Il n'avait ni pédanterie, ni affectation ; il était naturel et simple comme un enfant... Il était un auditeur patient et en général très attentif ; il était chevaleresque jusqu'au Don Quichottisme. » Tous ceux qui vécurent alors avec Byron trouvèrent en lui ce qu'avait entrevu Lady Blessington, ce qu'avait nié Trelawny, « l'étoffe d'un grand caractère ». Il avait compris dès son arrivée dans ce royaume de la Boue et de la Discorde que l'aventure ne serait ni brillante ni pittoresque. « Je suis venu ici non pour chercher des aventures, mais pour aider à la régénération d'un peuple dont l'abaissement même fait qu'il est honorable de devenir son ami. »

Pour donner l'exemple, il s'imposait de vivre de rations aussi simples que celles des soldats grecs. Comme à Ravenne, il était devenu, par sa générosité, populaire parmi les paysans des envi-

rons de Missolonghi. Bien que sans cesse en danger au milieu d'êtres violents qui entraient dans sa maison, le prenaient à témoin, le menaçaient, il restait énergique et calme. Des marins grecs des îles pénétrèrent jusqu'à sa chambre, demandant sur un ton insolent qu'un prisonnier leur fût rendu. Byron, qui avait fait mettre l'homme en sûreté, refusa. Les marins lui dirent qu'ils ne quitteraient pas la chambre sans leur Turc. Byron tourna vers eux un pistolet chargé ; ils le virent si déterminé qu'ils sortirent. Plusieurs fois il renvoya des prisonniers à Patras pour les sauver. Dans tous les plans d'opérations, il demandait le poste le plus dangereux. « Quant à ma sûreté personnelle, outre qu'il n'y faut pas penser, je considère qu'un homme est dans l'ensemble aussi en sûreté à un endroit qu'à un autre ; et, après tout, il vaut mieux finir en recevant dans le corps une balle que des remèdes. »

Quelquefois il regrettait d'être venu. Un jour, en recevant une lettre déjà ancienne de Hobhouse, lettre où celui-ci lui conseillait de ne pas quitter Céphalonie sans de grandes précautions, il dit : « Ah ! cela arrive trop tard ; c'est dire à un homme de se méfier de sa femme après qu'il l'a épousée. » Mais il se reprenait vite. Il disait qu'il aimait mieux être à Missolonghi, menant une vie misérable, que de chanter et de boire toute la soirée dans un salon de Londres, après quarante ans, comme faisait Tom Moore. « La pauvreté est une

souffrance ; mais il faut peut-être la préférer aux absurdes distractions des classes dites supérieures, si dépourvues à la fois de cœur et de sens. Je suis heureux d'y avoir maintenant échappé et suis résolu à m'en tenir à l'écart pour tout le reste de ma vie. » Le poète et le soldat avaient triomphé du dandy et de l'homme du monde. Était-ce, comme il le pensait, pour le reste de sa vie ? Résisterait-il à la tentation s'il se retrouvait un jour dans les flots « de cette mer de soie et de pierreries ? » Qui le savait ? Mais à Missolonghi le Puritain et le Chevalier, longtemps brimés, trouvaient enfin leur dur bonheur dans cette aventure austère.

Le jour de sa fête, 22 janvier 1824, il entra dans une chambre où étaient réunis Stanhope, Gamba et quelques amis, et dit avec un sourire : « Vous vous plaigniez, l'autre jour, de ce que je n'écris plus jamais de vers — : aujourd'hui est mon anniversaire, et je viens d'achever quelque chose qui vaut mieux, je crois, que ce que j'écris habituellement. » Il leur lut alors des vers qui se terminaient par ces deux strophes :

Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre ?
Le pays de l'honorable mort
Est ici : — marche au combat, et donne
Ta vie !...

Cherche — moins souvent cherché que trouvé,
Un tombeau de soldat — pour toi le meilleur ;

Puis regarde bien, choisis ton terrain,
Et prends ton repos.

Il entrait ce jour-là dans cette trente-septième année qui, disait la prophétie, devait lui être fatale.

***

Il eut quelque espoir militaire quand il apprit l'arrivée de Mr Parry, l'artilleur et artificier envoyé par le comité de Londres. Mr Parry apportait des canons, amenait des mécaniciens anglais ; il savait fabriquer, disait-on, les fameuses fusées Congreve. Avec Mr Parry, on pourrait sans doute prendre Lépante. En fait Parry n'était qu'un sous-officier, contremaître d'arsenal, mais il ne déplut pas à Byron, toujours amateur de spécialistes. Sa vulgarité était divertissante. Il aimait à boire et, après un certain nombre de brandy and soda, pouvait raconter d'amusantes histoires. Pour lui comme pour Byron, le comité de Londres était la plus ridicule assemblée de théoriciens qui se fût jamais réunie. Il avait de l'enthousiasme la même horreur que son nouveau chef. Il dit que Blaquiere et Hobhouse étaient « des fumistes » et fit rire Byron aux larmes en lui racontant sa première entrevue avec Mr Bentham qui, au milieu d'une conversation et sans achever une phrase, prenait le pas de course dans les rues de Londres, au grand ahurissement des passants, parce que

cela était bon pour sa santé. Puis Byron entreprit d'expliquer à Parry les difficultés de la situation grecque et les querelles de Missolonghi. L'impression de Parry fut mauvaise ; il crut comprendre que Byron était anxieux, qu'il désespérait presque du succès, mais qu'il irait jusqu'au bout. « Il y avait une pâleur sur son visage, et une contraction des sourcils, qui semblaient indiquer à la fois de la faiblesse et de l'irritation. »

L'arrivée de Parry et de ses hommes augmenta encore le désordre. On leur avait attribué, pour en faire un arsenal, le petit bâtiment du Sérail. Il fallait le nettoyer, y transporter le matériel. Mais presque chaque jour était la fête d'un saint, et les soldats grecs n'aimaient pas les corvées. Byron, exaspéré, finit par se mettre lui-même au travail, en boîtant. Les ouvriers anglais envoyés par le comité étaient choqués par la saleté des locaux et par la tristesse de Missolonghi. L'inventaire de la cargaison fut décevant. Les fameuses fusées Congreve manquaient. Les officiers allemands de la brigade d'artillerie furent blessés quand Byron voulut mettre à leur tête Parry, qui n'était même pas un officier, qui, disaient-ils était incompétent, et qui venait à l'exercice en tablier, un marteau à la main.

Byron voyait bien que Parry n'était pas un grand stratège, mais au moins était-ce un homme de bon sens, et Byron se sentait si seul. Tous ceux qui l'entouraient se haïssaient les uns les autres et

se disputaient son argent. Hors Gamba et ses domestiques, il ne pouvait compter sur personne. Stanhope était un honnête homme, mais un fou. Aux yeux de Mavrocordato, il semblait que la victoire dépendît, non d'un travail préparatoire quelconque, maïs d'un courage animal. Les étrangers de la brigade d'artillerie se disputaient sur des questions de préséance. Parry et Byron étaient les deux seuls soldats modernes de l'expédition.

Peu à peu, malgré lui, Byron qui était arrivé en observateur, décidé à obéir aux hommes de métier et à servir dans le rang, se voyait poussé au commandement par l'incapacité des autres. Pourtant il était faible lui aussi, il le savait ; le détestable régime qu'il s'imposait par ascétisme militaire l'affaiblissait ; ses nerfs le trahiraient un jour. Tout cela était vrai, mais il était « un homme », et le seul. « *Well*, il semble que je doive être Commandant en chef, et le poste n'est certes pas une sinécure... Je ne sais si nous aurons une séance de boxe entre le Capitaine et le Colonel ; mais avec nos chefs Souliotes, nos barons allemands, nos volontaires anglais, et les aventuriers de toute nation, nous formerons probablement la plus belle des armées alliées qui se soient jamais querellées sous la même bannière. »

Jusqu'au milieu de Février, il continua de faire bon visage. Il ne pouvait monter à cheval dans la ville, parce que les rues étaient des fondrières,

mais il se faisait chaque jour conduire avec Gamba, par un canot, jusqu'à la maison d'un pêcheur nommé Ghazis. Là les chevaux l'attendaient et il pouvait galoper dans un bois d'oliviers. Puis la barque le ramenait à travers la lagune. Les couchers de soleil étaient admirables. Il parlait à Gamba du passé, d'Aberdeen, de Newstead, de Cambridge et du bateau dans lequel, à Brighton, il avait promené sa première maîtresse. Il trouvait encore le même plaisir à dérouler les images brillantes de la jeunesse. Gamba et Parry étaient tous deux touchés par la simplicité enfantine de son caractère. En face de sa porte était une maison turque, aux petites tours couvertes d'ornements. Chaque fois qu'il sortait, il démolissait un de ces ornements d'un coup de pistolet. Le bruit de la détonation attirait sur le balcon les femmes qui couvraient Byron d'injures inintelligibles et pittoresques. Il était ravi. Chez lui, il aimait à descendre dans la salle pavée qui servait de corps de garde aux Souliotes, pour y jouer avec son chien. Pendant une heure, il répétait : « Lion, tu es plus fidèle que les hommes... Lion, tu es un honnête garçon... » Lion, assis sur le sol, agitait la queue avec satisfaction, et Byron semblait heureux.

***

Le moment choisi pour l'attaque contre Lépante approcha. Gamba fut chargé de réorganiser le

corps des Souliotes. Il trouva dans les listes de nombreux noms de soldats qui n'avaient jamais existé. Ces fraudes étaient un usage antique des mercenaires et assuraient aux chefs un supplément de solde convenable. Gamba rectifia les contrôles, mais les Souliotes grondèrent. Une précision occidentale leur déplaisait. Colocotronis qui, en Morée, avait appris les projets de campagne des Grecs de Missolonghi craignit, si ceux-ci réussissaient, que le pouvoir de son concurrent Mavrocordato ne fût renforcé. Il envoya des émissaires pour détacher les Souliotes de Byron. Des rumeurs imbéciles coururent : Mavrocordato devait vendre le pays aux Anglais ; Lord Byron n'était pas un Anglais, mais un Turc sous un faux nom. Au moment où l'on réglait les derniers détails de l'attaque, les Souliotes, poussés par des agents de Colocotronis, exigèrent soudain que l'on nommât parmi eux deux généraux, deux colonels, deux capitaines et un grand nombre d'autres officiers. Sur trois à quatre cents Souliotes, cent cinquante eussent été payés comme officiers. Byron se mit en colère et dit qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec les Souliotes. Le 15 février, il réunit les chefs et leur annonça qu'il les renvoyait. Mais il était navré. C'était la fin du plan de campagne dans lequel, pendant tout l'hiver, il avait mis son espoir.

Vers le soir comme, après cette difficile journée, il plaisantait avec le Colonel Stanhope, il se

plaignit d'avoir soif et se fit apporter du cidre. Il le but, se leva, chancela et tomba dans les bras de Parry. Son visage était défait, sa bouche tordue, son corps secoué par de violentes convulsions. Au bout de deux minutes, il revint à lui et ses premiers mots furent : « Est-ce que ce n'est pas dimanche ? » On lui dit que oui. « Ah ! dit-il, le contraire m'eût étonné. » Le dimanche était un de ses jours néfastes.

Le Docteur Bruno voulut le saigner, mais l'idée de laisser prendre son sang, inspirait à Byron, comme à certains êtres primitifs, une horreur insurmontable. Bruno, affolé, se tordit les mains, puis lui mit des sangsues aux tempes, et fut incapable ensuite d'arrêter l'hémorragie. Tita et Fletcher coururent au dispensaire chercher un Docteur Millingen, allemand, qui était au service du gouvernement grec. Avec une pierre caustique celui-ci parvint, non sans mal, à refermer la veine. Byron, l'esprit encore confus, murmurait : « En ce monde, tout n'est que souffrance... »

Autour de lui Gamba, Fletcher, Tita, Bruno avaient perdu la tête. Tous se demandaient ce qu'avait été cet accès. Epilepsie ou apoplexie ? Les médecins croyaient plutôt reconnaître un accident épileptiforme, suite de sa maladie de Venise. Mais tandis qu'ils discutaient, alors que Byron avait à peine repris connaissance, on apprit que les Souliotes, mutinés, marchaient sur le Sérail. Gamba, Parry, Stanhope durent courir

dans la nuit, sous la pluie, par ces rues boueuses où il fallait sauter de pavé en pavé. La brigade d'artillerie fut appelée aux armes. Deux soldats ivres pénétrèrent jusque dans la chambre où Byron, faible et encore à demi-inconscient, reposait. « Il ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Il était impuissant et seul. Autour de lui, les cris aigus de Bruno tranchaient sur le bruit. Bruno était déjà en larmes. Dans la chambre humide et mal éclairée, Byron, revenant à lui, percevait graduellement un vague abîme de confusion et de terreur. Et par-dessus tout, basse éternelle, venait le son de la pluie qui tombait sur le toit sans arrêt. »

*
* *

La semaine qui suivit fut triste. Byron, depuis qu'on avait prononcé devant lui le mot d'épilepsie, craignait pour sa raison. Il continuait à éprouver des vertiges et des sensations nerveuses désagréables qui, disait-il, ressemblaient à de la crainte, bien qu'il sût n'avoir aucune cause d'alarmes. « Croyez-vous, dit-il à Millingen, que je souhaite la vie ? J'en suis dégoûté de tout cœur, et je bénirai l'heure où j'en sortirai. Pourquoi la regretterais-je ? Quel plaisir peut-elle me donner ? Peu d'hommes ont vécu autant que moi. Je suis, à la lettre, un jeune vieillard. A peine

arrivé à l'âge d'homme, j'avais atteint le sommet de la gloire. Le plaisir, je l'ai connu sous toutes les formes sous lesquelles il peut se présenter. J'ai voyagé, j'ai satisfait ma curiosité, j'ai perdu toutes mes illusions... L'appréhension de deux choses hante maintenant mon esprit. Je me vois mourant lentement sur un lit de torture, ou terminant mes jours comme Swift — un idiot grimaçant ! Plût au ciel que le jour fût arrivé où, me jetant l'épée en main sur un détachement turc, je rencontrerai une mort immédiate et sans douleur. »

Une lettre de Lady Byron transmise par Augusta et lui donnant sur sa fille Ada tous les détails qu'il avait demandés arriva tout de suite après la crise. Elle fit plaisir à Byron. Annabella le nommait sans horreur, et elle répondait à toutes ses questions. Il avait écrit : « Est-elle sociable ou solitaire ? Taciturne ou bavarde ? Aime-t-elle à lire ou non ?... Est-elle passionnée ? J'espère que les Dieux l'ont faite tout, sauf poétique — c'est assez d'un tel fou dans une famille. » Les réponses étaient rassurantes ; Ada était grande, robuste, elle préférait la prose à la poésie, elle avait du goût pour la mécanique et son occupation préférée était de construire des petits bateaux. Reverrait-il jamais ces trois femmes ? « Très chère Augusta, écrivit-il, j'ai reçu, il y a quelques jours, votre lettre et la note de Lady Byron sur la santé d'Ada et je vous en suis très reconnaissant, car elles

m'ont été d'un grand réconfort et j'en avais besoin, ayant été récemment malade... »

Quatre jours après l'accident de Byron, le lieutenant Sass, bon officier suédois qui était arrivé avec Parry, fut tué par un des Souliotes, qu'il avait voulu empêcher de pénétrer dans l'arsenal. Ce n'était qu'un malentendu entre deux hommes qui ne parlaient pas la même langue, mais cette Tour de Babel devenait sanglante.

Le meurtre de Sass acheva de décourager les artificiers anglais. Déjà la boue et la misère de Missolonghi, un léger tremblement de terre, les soldats barbares, les avaient épouvantés. Pris de panique, ils demandèrent à être embarqués pour l'Angleterre. Byron essaya de les rassurer, mais le colonel Stanhope leur dit « qu'il ne pouvait affirmer positivement que leurs vies fussent en sûreté. » « J'aimerais bien savoir, grogna Byron, où la vie de l'homme est en sûreté, que ce soit ici ou ailleurs. » Un de ces mécaniciens, propagandiste wesleyen, était arrivé chargé de Bibles en grec moderne. En partant, il laissa sa précieuse cargaison à Byron, en le priant de distribuer ces livres aux Grecs, ce que Byron fit avec conscience. Il trouvait un certain humour tragique à voir toutes les responsabilités, militaires, politiques, religieuses, confiées l'une après l'autre à sa faible carcasse.

Les habitants de Misslonghi, effrayés, eux aussi, par le meurtre de Sass, exigèrent le renvoi des

Souliotes. Pour obtenir leur départ, il fallut leur payer l'arriéré de leur solde, trois mille dollars. Naturellement Byron dut les avancer. En trois mois, il avait dépensé à Missolonghi 59.000 dollars, et pour quel résultat ? « Il n'y avait plus de Souliotes pour servir de sentinelles au dépôt de munitions, plus d'ouvriers pour faire des munitions, plus de munitions pour armer les soldats, plus de soldats pour se servir des munitions si on avait pu en produire. » « Je commence à craindre, dut avouer Byron à Gamba, de n'avoir rien fait ici que perdre mon temps, mon argent, ma patience et ma santé ; mais j'y étais préparé : je savais que notre chemin ne serait pas semé de roses, et que je devais être prêt à rencontrer déception, calomnie et ingratitude. »

Le Colonel Stanhope, qui était absurde mais juste, reconnut que Byron se conduisait avec une admirable fermeté. Il l'écrivit au comité et Hobhouse dit avec indulgence : « Il a toujours été ainsi dans les moments de crise. » Byron restait même fidèle à son goût pour les plaisanteries de collège. Parry ayant été effrayé par le tremblement de terre, Byron quelques jours plus tard, organisa un cataclysme artificiel, en ordonnant à cinquante hommes cachés dans la cave de secouer la maison, qui, pas très solide, vacilla, tandis qu'on roulait des obus à l'étage supérieur pour compléter l'illusion. Parry s'enfuit et Byron s'amusa beaucoup.

Mais souvent, malgré son humour, il était découragé. Sa vie avait toujours été soumise à un rythme : attaque courageuse contre l'univers ; découragement quand l'univers provoqué lui renvoyait les coups avec une force irrésistible. Comment faire un travail utile avec des hommes qui avaient horreur de tout travail ? La situation de la ville était précaire. Les remparts, en mauvais état, auraient dû être reconstruits. Dans les fossés, on voyait de vieux canons turcs qu'il eût été facile de relever et d'employer. La petite île qui fermait l'entrée de la lagune était à peine défendue. Que fût-il arrivé si un vaisseau turc s'en était emparé et avait envoyé quelques canonnières sur la lagune ? Cela eût suffi pour réduire Missolonghi. Byron et Parry percevaient les dangers et souhaitaient agir. Mais Mavrocordato, hésitant, languissant, n'arrivait pas à faire travailler ses hommes. Tantôt l'on manquait d'argent, tantôt c'était la fête d'un saint, tantôt les chefs ne s'entendaient pas entre eux. Quelquefois, quand les Grecs lui disaient qu'il leur aurait fallu un roi, Byron pensait qu'ils n'avaient pas tort. Mais le colonel Stanhope, qui voulait leur imposer la constitution des cantons suisses, s'indignait.

En fait, le seul événement favorable de ces mauvais jours fut le départ du colonel typographique. Il partit pour Athènes, non sans avoir fondé un nouveau journal hebdomadaire, le *Greek Telegraph*, en trois langues. A Athènes, il retrouva,

dans l'état-major d'Odysseus, Trelawny, plus bandit que jamais. Il avait adopté le costume Souliote et s'était fait un harem d'une dizaine de femmes ; Odysseus lui-même lui avait donné une de ses sœurs. Depuis ce mariage, Trelawny avait une admiration passionnée pour l'ancien chef de brigands. « Un être prodigieux, disait-il, brave, intelligent et noble. » Odysseus, qui savait prendre chaque homme par son faible, ne fut pas moins adroit avec Stanhope. Il trouva la constitution suisse parfaite, se dit bon démocrate, se moqua du titre de Prince de Mavrocordato, et parut s'intéresser vivement aux doctrines de Bentham. Stanhope écrivit à Byron : « J'ai été constamment avec Odysseus. C'est un esprit très solide, un bon cœur ; il est aussi brave que son épée... Il met toute sa confiance dans le peuple. Il est partisan d'un gouvernement fort et d'un droit constitutionnel... Il a établi ici deux écoles et m'a permis d'y installer une imprimerie. » Trelawny et Stanhope désiraient vivement qu'un congrès réunît, à Salona, Mavrocordato et Odysseus. Il serait possible de les réconcilier et sans doute offriraient-ils alors à Byron le titre de gouverneur général de la Grèce.

Byron fut tenté. Mavrocordato, méfiant, craignait que le seul but d'Odysseus ne fût de l'amener, lui, dans une embuscade et de s'assurer de la personne de Byron. Mais Byron désirait se rendre à cette entrevue. Il avait besoin de s'arracher,

pour quelques jours, au cauchemar de Missolonghi : demandes d'argent incessantes, réclamations sur les rations, le pain si mauvais « qu'il faudra pourtant bien, disait-il, se procurer un boulanger pour remplacer le briquetier qui l'a cuit jusqu'ici », une menace de peste, une attaque de la ville par les tribus voisines. Dans cet enfer il avait jusqu'alors gardé son courage, mais ses nerfs étaient à vif.

Le 9 avril, il reçut des lettres d'Angleterre qui donnaient de bonnes nouvelles de l'emprunt grec ; près de deux millions et demi avaient été souscrits ; il allait pouvoir organiser une nouvelle brigade d'artillerie et un corps d'infanterie de deux mille hommes. Ce jour-là, ragaillardi par les nouvelles, il décida de monter à cheval avec Gamba bien que le temps fût menaçant. A trois milles de la ville, il fut surpris par la pluie. Au retour, quand ils arrivèrent à la cabane du pêcheur Ghazis où leur bateau les attendait, Gamba dit qu'il était imprudent de rester immobile dans un canot avec des vêtements mouillés, que pour une fois il serait plus sage de revenir à cheval. « Je ferais un joli soldat, dit Byron, si je m'occupais de semblables bêtises ! » Ils quittèrent donc leurs chevaux et gagnèrent Missolonghi en bateau, par la lagune.

Deux heures après son retour, Byron fut saisi d'un frisson, se plaignit de fièvre et de douleurs rhumatismales. Le soir, Gamba le trouva étendu. « J'ai très mal, dit-il. La mort m'est indifférente,

mais je ne puis supporter la douleur. » Le lendemain, il fit chercher Parry et lui raconta le succès de l'emprunt ; ensemble, ils préparèrent un plan de subventions pour la campagne d'été. Byron avait l'intention de payer lui-même le corps d'artillerie, d'équiper deux bateaux et d'acheter à ses frais des canons de montagne. Le soir, bien qu'il eût de la fièvre, il parla gaiement avec le docteur Millingen. Puis il devint pensif et rappela l'histoire de Mrs Williams. Quand ses visiteurs l'accusèrent de superstition, « en vérité, leur dit-il, je trouve également difficile de savoir que croire et ne pas croire en ce monde. » Dans la nuit, il fit demander Bruno et lui dit qu'il avait des frissons. Bruno, puis Millingen, proposèrent de le saigner, mais il refusa en disant : « N'avez-vous d'autre remède que la saignée ? Il y a plus d'hommes qui meurent de la lancette que de la lance. »

Millingen lui fit remarquer que la saignée était dangereuse pour les maladies nerveuses, non pour les maladies inflammatoires. « Qui est nerveux, répondit-il avec irritation, si je ne le suis pas ? Enlever du sang à un malade nerveux, c'est comme si vous relâchiez les cordes d'un instrument de musique qui est déjà faux parce que ses cordes sont insuffisamment tendues. Vous savez vous-même combien j'étais faible avant de tomber malade. En me saignant, vous augmentez cette faiblesse, et vous me tuerez inévitablement. »

Un violent ouragan, accompagné de sirocco, enveloppait Missolonghi. Des torrents de pluie tombaient. Parry, qui voyait Byron très malade et eût souhaité l'envoyer à Zante pour qu'il fût mieux soigné, dut y renoncer, aucun navire ne pouvant prendre la mer. Pendant quelques jours, les médecins s'obstinèrent à dire que la maladie n'était qu'un refroidissement sans gravité. Fletcher était d'un autre avis : « Je suis sûr, Mylord, disait-il, que vous n'avez jamais eu une attaque si sérieuse. — Je ne le crois pas non plus, dit Byron.

Le 15, il eut une longue conversation avec Parry. « J'ai eu d'étranges sensations, lui dit-il, mais ma tête est mieux maintenant ; je n'ai pas de pensées sombres, je crois que je me remettrai. Je suis tout à fait de sang-froid, mais quelquefois une mélancolie passe sur moi. » Puis il lui dit : « Je suis convaincu du bonheur de la vie domestique. Il n'y a pas sur terre un homme qui respecte une femme vertueuse plus que je ne le fais, et la perspective de me retirer en Angleterre avec ma femme et Ada me donne une idée de bonheur telle que je n'en avais jamais connu auparavant. La retraite sera excellente pour moi, de qui la vie a été comme un océan dans l'orage. » Puis il parla de Tita, qui avait été admirable et n'avait pas quitté sa chambre pendant plusieurs jours, de Bruno, qu'il aimait bien mais trouvait trop agité. Il parla aussi de religion : « Vous n'avez

aucune idée des extraordinaires pensées qui me viennent à l'esprit quand la fièvre m'agite. Je me représente que je suis un Juif, un Mahométan, un Chrétien de chaque secte différente. L'éternité et l'espace sont devant moi ; mais sur ce sujet, Dieu merci, je suis tranquille. »

Dans la nuit, la fièvre et l'agitation augmentèrent. Il délira. Millingen et Bruno (en le menaçant d'accidents cérébraux, s'il ne se laissait saigner) obtinrent son assentiment. Il leur jeta un de ces regards en dessous qui, au temps de Childe Harold, faisaient trembler les femmes dans les salons de Londres et dit, en tendant son bras : « Allons ; je vois que vous êtes une damnée bande de bouchers. Prenez-moi autant de sang que vous voudrez et finissons-en. »

Le 17 on le saigna deux fois. Il supplia les médecins de ne pas le tourmenter par leurs continuelles demandes de sang. Tita, effrayé par le délire de son maître, avait enlevé le pistolet et les poignards qui étaient toujours près du lit. Gamba, qui n'avait pu venir la veille, fut terrifié en le trouvant aussi changé. Un tel flot de larmes monta à ses yeux qu'il dut sortir. Autour du lit, c'était la confusion des langues. Bruno et Tita ne parlaient qu'italien, Fletcher et Parry qu'anglais, les serviteurs grecs étaient inintelligibles pour tous. Byron buvait de grandes quantités de citronnade et se levait de temps à autre, avec l'aide de Fletcher et de Tita. Il était surtout obsédé par le manque de

sommeil. « Je sais, dit-il à Fletcher, que sans sommeil un homme doit mourir ou devenir fou. J'aimerais cent fois mieux mourir... Je n'ai pas peur de mourir. Je suis beaucoup plus préparé à la mort que la plupart des gens ne le croient. »

Le 18, il y eut une consultation de quatre médecins, avec Millingen, Bruno, Treiber (assistant de Millingen) et Lucca Vaya, le médecin de Mavrocordato. C'était le dimanche de Pâques. On avait prié les habitants de ne pas faire de bruit. Au lieu de s'aborder par le traditionnel : « Christ est ressuscité ! » les gens de Missolonghi se disaient les uns les autres : « Comment va Lord Byron ? » Ils avaient l'habitude, ce jour-là, de tirer des coups de fusil ; il fut décidé que Parry emmènerait la brigade d'artillerie à quelque distance de la ville et lui ferait faire quelques manœuvres, pour entraîner les habitants de ce côté. Des patrouilles circulaient dans les rues, pour assurer le silence autour de la maison. Les médecins étaient divisés ; Bruno et Lucca Vaya proposaient les remèdes employés en cas de typhoïde, Treiber et Millingen voulaient continuer les sangsues et les sinapismes ; ils s'opposaient à ce que Byron fût encore saigné, comme Bruno voulait le faire. « Vos efforts pour sauver ma vie, dit Byron à Millingen, seront vains. Je dois mourir ; je le sens. Je ne regrette pas la vie, car je suis venu en Grèce pour terminer une existence pénible. J'ai donné à la

Grèce mon argent et mon temps. Maintenant je lui donne ma vie. »

Pendant ce jour de Pâques, il put lire quelques lettres et même en traduire une, écrite en grec par le député Luriottis. Vers la fin de l'après-midi, tous ceux qui l'entouraient comprirent que la fin approchait. Fletcher et Gamba durent sortir ; ils pleuraient. Tita resta, parce que Byron avait pris sa main, mais tourna la tête pour cacher ses larmes. Byron le regarda fixement et dit, à demi souriant, en italien : « *Oh questa è une bella scena.* » Puis, tout de suite, il eut un accès de délire et commença à crier comme s'il était monté à l'assaut, tantôt en anglais et tantôt en italien : « En avant ! Courage ! Suivez mon exemple ! N'ayez pas peur. »

Dans ses moments de lucidité, il comprenait qu'il était mourant. Il dit à Fletcher : « Maintenant c'est presque fini ; il faut que je vous dise tout sans perdre un moment. — Dois-je aller, my Lord, chercher une plume, de l'encre et du papier ? — Oh mon Dieu ! non, vous perdrez trop de temps et je n'en ai pas à perdre, car je ne vais plus vivre longtemps. Maintenant faites attention ... votre avenir sera assuré. — Je vous prie, my Lord, dit Fletcher, d'en venir tout de suite à des choses plus importantes. » Byron dit alors : « Ma pauvre chère enfant ! — ma chère Ada ! — Mon Dieu ! si j'avais seulement pu la voir — lui donner ma bénédiction — et

ma chère sœur Augusta, et ses enfants — et vous irez voir Lady Byron et vous lui direz — dites-lui tout — vous vous entendiez bien avec elle. »

A ce moment il parut très affecté. La voix lui manqua et Fletcher ne put plus saisir qu'un mot ça et là ; Byron continua à murmurer très sérieusement pendant quelque temps des sons inintelligibles, puis, élevant la voix, il dit : « Fletcher, si vous n'exécutez pas tous les ordres que je vous ai donnés, je reviendrai pour vous tourmenter si je puis. »

Il connaissait l'esprit craintif et superstitieux de Fletcher, et il est certain que cette menace était la dernière et faible lueur de sa gaieté. Fletcher, consterné, répondit qu'il n'avait pas compris un seul mot de ce que Sa Seigneurie avait dit. « Oh ! mon Dieu ! dit-il, alors tout est perdu car il est maintenant trop tard ! Est-il possible que vous ne m'ayez pas compris ! — Non, my Lord ; mais je vous en prie... répétez-moi vos ordres. — Je ne puis pas, il est maintenant trop tard, tout est fini. — Que la volonté de Dieu soit faite et non la nôtre », dit Fletcher, et Byron, faisant un nouvel effort, dit : « Oui, et non la mienne — je vais essayer ». Il tenta plusieurs fois de parler mais ne put que répéter : « Ma femme ! mon enfant — ma sœur — vous savez tout — vous devez dire tout — vous connaissez mes désirs. »

Après cela il devint de nouveau difficile de le

comprendre. Il prononçait des noms, des chiffres ; il parlait tantôt en anglais et tantôt en italien. Parfois il disait : « Pauvre Grèce — pauvre ville — mes pauvres serviteurs », puis : « Pourquoi n'ai-je pas su cela plus tôt ? » et une autre fois : « Mon heure est venue ! Je ne crains pas la mort, mais pourquoi n'ai-je pas été chez moi avant de venir ici ? » Plus tard il dit en italien : « *Io lascio qualche cosa di caro nel mundo...* » Je laisse quelque chose de cher au monde.

Vers six heures du soir il dit : « Maintenant je veux dormir », et se tournant, tomba dans un sommeil duquel il ne se réveilla plus. Il semblait incapable de remuer un membre mais ceux qui le regardaient constataient des symptômes de suffocation. Des râles sortaient de sa gorge. De temps à autre Fletcher et Tita soulevaient sa tête. Les médecins lui mirent des sangsues pour le tirer de cette léthargie. Le sang coulait le long de son visage. Il resta dans cet état vingt-quatre heures. Le soir du 19, au crépuscule, Fletcher, qui veillait près de son maître, le vit ouvrir les yeux et les fermer aussitôt. « *My God !* dit-il, *I fear his Lordship is gone...* » Les docteurs prirent le pouls. « Vous avez raison, dirent-ils, il est mort. »

Depuis quelques instants, un terrible orage s'était abattu sur Missolonghi. La nuit tombait ; éclairs et coups de tonnerre se succédaient dans l'obscurité. La brève lueur des éclairs dessinait

au loin, sur la lagune, la silhouette sombre des îles. La pluie, balayée par le vent, battait les vitres des maisons. Les soldats et les bergers qui s'y étaient réfugiés ignoraient encore la funèbre nouvelle, mais ils croyaient, comme leurs ancêtres, que des prodiges accompagnaient la mort d'un héros et, remarquant la violence inouïe du tonnerre, se disaient entre eux : « Byron est mort. »

ÉPILOGUE

« There is a strange coincidence sometimes in the little things of this world, » says Sterne, and so I have often found it.

BYRON.

Quelques heures avant la mort de Byron un paquet de lettres était arrivé d'Angleterre. Les éloges de Stanhope, les témoignages des députés grecs venus à Londres pour l'emprunt, avaient enfin convaincu Hobhouse du sérieux de son ami. « C'est la Providence, avait dit l'un des Grecs, qui a envoyé cet homme à notre secours. » Hobhouse écrivait maintenant au « cher garçon » avec respect : « Votre nom et votre caractère vont se trouver bien au-dessus de tous ceux de vos contemporains... Je puis vous assurer que le monde entier pense comme moi... Votre présente campagne est certainement la plus glorieuse qu'un homme ait jamais entreprise. Campbell me disait hier qu'il enviait ce que vous faites maintenant (et vous pouvez le croire, car c'est un homme très envieux) beaucoup plus que tous vos lauriers, si beaux que soient ceux-ci. » Donc l'Angleterre avait pardonné.

Mais déjà Lord Byron râlait dans les bras de Fletcher et les lettres étaient restées, sans être ouvertes, près de son lit.

Le soir, Mavrocordato publia une proclamation. Le lendemain, à l'aube, trente-sept coups de canon devaient être tirés de la grande batterie, « ce nombre étant celui des années de l'illustre défunt. » Les Grecs auraient voulu creuser pour Byron une sépulture dans le Parthénon ou dans le temple de Thésée. Le Docteur Millingen affirmait que le mourant lui avait recommandé de laisser pourrir ses os dans quelque coin de terre grecque. Mais Parry et Fletcher, plus intimes, juraient avoir reçu des ordres contraires. Il fut décidé que le corps serait embaumé et envoyé en Angleterre.

Les quatre médecins, timides et médiocres, qui avaient soigné Byron, se réunirent autour de son lit. Avant de commencer l'autopsie, ils admirèrent un instant l'extraordinaire beauté de ce corps. Les cheveux, qui bouclaient naturellement, étaient gris ; le visage conservait une expression sarcastique et hautaine. Quand ils ouvrirent le crâne, ils furent surpris de trouver que le cerveau était celui d'un homme très âgé. La dure-mère adhérait à la paroi osseuse ; elle était enflammée. La pie-mère, injectée de sang, présentait l'aspect de la conjonctive d'un œil malade. Le cœur et le foie étaient en mauvais état. Les médecins dirent que, s'il avait échappé à cette maladie, Lord Byron n'aurait pas vécu longtemps.

Le lendemain, un silence prodigieux s'étendit sur la ville. La pluie était si violente que l'on remit les funérailles solennelles au jour suivant. Le 22 Avril, le cercueil (un cercueil de soldat, en bois rude) fut transporté jusqu'à l'église. Sur le cercueil était jeté un manteau noir ; sur le manteau, une épée et une couronne de lauriers. La misère du décor, la tristesse des soldats à l'aspect barbare qui remplissaient l'église, tout contribuait, dit Gamba, à former une scène plus émouvante qu'aucune de celles qu'on eût jamais vues autour de la tombe d'un grand homme.

*
* *

Le 14 Mai, Hobhouse fut réveillé par des coups violents frappés à sa porte. Il se leva. C'était un billet de Kinnaird, annonçant la mort de Byron. Un paquet de lettres était joint ; l'une était de Gamba, les autres de Fletcher, adressées à sa femme, à Mrs Leigh, et au Capitaine George Anson, maintenant septième Lord Byron. Hobhouse, atterré, alla voir Augusta, lui remit la lettre de Fletcher et, en écoutant ce récit naïf, s'abandonna à un chagrin dont il n'était plus maître. Pourtant il eut assez de présence d'esprit pour conseiller à Mrs Leigh de ne pas publier la partie de la lettre qui disait que, depuis sa crise d'épilepsie Byron avait fait placer chaque matin une Bible sur sa table. « Je craignais, dit Hobhouse, que ce petit

fait, qui plaisait à son valet, ne fût pris pour de la poltronnerie ou de l'hypocrisie. Je crois volontiers que la Bible était sur sa table. Je me rappelle en avoir vu longtemps une près de lui ; c'était un livre que lui avait donné sa sœur, mais, à moins que son esprit n'ait été troublé par la maladie, je suis sûr qu'il n'en a fait aucun usage superstitieux... Il m'avait souvent dit : « C'est peut-être vrai. C'est, comme disait d'Alembert, un grand peut-être, » mais je crois qu'il inclinait plutôt à des sentiments tout contraires lorsque je l'ai vu pour la dernière fois, à Pise. »

Augusta promit. Elle promettait toujours. Mais elle communiqua la nouvelle de la conversion de Byron à son confident Hodgson. Sa grande consolation, disait-elle, était de penser que « le pauvre cher Byron nous avait maintenant été enlevé pour lui épargner de futures épreuves et tentations... On me dit que Fletcher affirme que, pendant la dernière année, son esprit et ses sentiments semblaient être devenus meilleurs. Il exprimait des regrets d'avoir écrit *Don Juan* et d'autres choses condamnables... Je crois impossible que Fletcher, qui avait vécu avec lui vingt-trois ans et qui doit avoir connu ses habitudes intimement, ait conçu une telle idée s'il n'y avait eu pour cela de bonnes raisons... Voyez-vous, cher Mr Hodgson, Mr Hobhouse et une certaine clique s'imaginent que, si l'on affirmait que dans les derniers moments il pratiquait ses devoirs religieux avec plus d'atten-

tion que par le passé, les ennemis de Byron (et ceux qui n'ont pas de religion du tout) diraient qu'il était devenu méthodiste. Mais qu'ils disent ce qu'ils veulent, c'est pour nous la première consolation qu'il l'ait fait. » Ainsi les vivants se servaient du mort pour satisfaire leurs passions.

Le Capitaine George Byron fut envoyé chez Lady Byron pour la prévenir. Il revint en racontant qu'elle était dans un état affligeant et qu'elle désirait voir les récits des derniers moments. Hobhouse et Kinnaird passèrent la soirée ensemble à parler de leur ami. Ils rappelèrent cette influence magique, à laquelle étaient sensibles tous ceux qui l'approchaient, cette sensibilité si cachée, ce refus de se laisser entraîner par ses sentiments.

Toute l'Angleterre, ce soir-là, n'était occupée que de Byron. « Parmi la jeunesse, dit Edward Bulwer Lytton, avait commencé un mouvement pour abandonner Byron, au profit de Shelley et de Wordsworth, mais dès le moment où nous apprîmes qu'il n'était plus, nous nous sentîmes unis à lui et il n'eut plus un rival... Tant de nous mourait avec lui que l'idée même de sa mort avait quelque chose de surnaturel et d'impossible. » Jane Welsh écrivit à Thomas Carlyle : « Si l'on m'avait dit que le soleil ou la lune avaient disparu du ciel, cela ne m'eût pas donné l'impression d'un vide plus affreux dans la création que les mots : Byron est mort. » Tennyson, qui avait alors quinze ans, courut se cacher dans un vallon boisé et, sur une

pierre, parmi les mousses et les fougères, écrivit : « Byron est mort. »

En France, beaucoup de jeunes gens mirent un crêpe à leurs casquettes. Dans le Passage Feydeau, on exposa un tableau représentant Byron sur son lit de mort et la foule défila devant cette peinture. Beaucoup de journaux remarquèrent que les deux plus grands hommes du siècle, Napoléon et Byron, avaient disparu presqu'en même temps. Dans les collèges, les Grands se réunirent et passèrent une journée triste et douce à relire *Childe Harold* et *Manfred*.

Presque tout de suite Caroline Lamb fit réclamer ses lettres, mais Hobhouse avait d'autres soucis. Dès la visite au cours de laquelle il avait appris à Augusta la mort de son frère, il lui avait dit : « Maintenant la première chose à laquelle nous devons penser est : protéger la réputation de Lord Byron ; il y a ces Mémoires... » L'éditeur Murray les avait achetés de Moore pour deux mille guinées et Hobhouse craignait que leur publication ne fût dangereuse, à cause de la terrible sincérité de Byron. Kinnaird offrit de les racheter pour la famille. Murray vint voir Hobhouse et lui dit avec désintéressement qu'il accepterait la décision des amis de Byron, même si ceux-ci ne pouvaient le rembourser. Augusta, toujours prudente, souhaitait non seulement que les Mémoires ne fussent pas publiés, mais qu'ils fussent détruits. Hobhouse l'approuva. Moore protesta longtemps, disant que

cette destruction serait contraire aux désirs de Byron. Il demandait qu'on les conservât, au besoin en les scellant et en les déposant chez l'avoué de Mrs Leigh ; puis, devant l'opposition de tous les autres, il finit par céder. Murray aurait voulu qu'avant de détruire le manuscrit, on le lût, mais Augusta protesta avec passion et les Mémoires furent brûlés. Les journaux accusèrent Lady Byron (qui n'avait pas été consultée) d'avoir exigé cette destruction.

Le 1er Juillet, Hobhouse sut que le brick *Florida*, qui rapportait de Grèce le corps de Byron, était arrivé. Il se rendit à bord et y trouva Stanhope, Bruno et Fletcher. Ce dernier, en racontant la maladie et l'agonie de son maître, fondit en larmes. Le bateau remonta lentement la Tamise. Trois chiens, qui avaient appartenu au mort, jouaient sur le pont. Hobhouse pensait au jour où Byron avait agité sa casquette, tandis que le vaisseau qui l'emmenait en exil sortait, par une mer houleuse, du port de Douvres. Fletcher et Stanhope décrivaient Missolonghi, la lagune, les soldats révoltés, la pluie.

Le bateau fut amarré dans les docks de Londres ; un entrepreneur de pompes funèbres, Mr Woodeson, vint à bord et vida le grand baril, plein d'alcool, dans lequel avait voyagé le corps. Il demanda à Hobhouse s'il souhaitait revoir son ami. « Je crois, dit Hobhouse, que je serais tombé mort si je l'avais fait... Je désirais jeter un dernier regard, comme

on désire sauter dans un précipice, mais je ne pouvais pas. Je m'éloignai, puis je revins et je restai longtemps près du cercueil. Le grand terre-neuve de Lord Byron, Lion, était couché à mes pieds... » Fletcher continuait à parler de son maître et disait à Hobhouse que Byron l'avait mieux aimé qu'aucun homme au monde.

Quand le cercueil fut débarqué, une foule de spectateurs envahit le quai. Lafayette, qui partait pour l'Amérique, demanda à voir le cadavre mais cela lui fut refusé. Augusta, qui eut le courage de le regarder, dit qu'il était défiguré. Elle se souvenait du Byron de 1816, au visage convulsé par la souffrance ; elle retrouvait un masque glacé qui ne semblait plus exprimer qu'une railleuse sérénité. Hanson, lui aussi, avoua qu'il ne l'aurait pas reconnu. Quand Kinnaird vint à son tour, Hobhouse le suivit, attiré par un sentiment irrésistible, et s'approcha à petits pas jusqu'à ce qu'il découvrît le visage.

On fit demander à Lady Byron ses instructions pour l'enterrement. Elle répondit que Hobhouse pouvait faire ce qu'il voudrait. Le Doyen de Westminster ayant refusé l'inhumation dans l'Abbaye, les amis de Byron décidèrent que celui-ci reposerait dans la petite église de Hucknall Torkard, le village voisin de Newstead où étaient enterrés tous ses ancêtres.

Le cortège funèbre prit donc la route de Nottingham. De la fenêtre d'une petite maison des fau-

bourgs, deux femmes, Claire Clairmont et Mary Shelley, le regardèrent passer. Plus loin, une voiture qui sortait d'un parc et dans laquelle était couchée une femme malade dut s'arrêter. Le mari de la convalescente, qui précédait à cheval la voiture, demanda qui l'on enterrait. Les hommes du cortège lui répondirent : « Lord Byron ». Il se garda de le dire tout de suite à sa femme, qui était Caroline Lamb.

A Nottingham, le Maire, le Conseil, d'anciens amis comme Hodgson et Wildman, toute la ville, se joignirent à la procession qui s'en alla lentement vers Newstead. On traversa les plaines où Byron et Mary Chaworth avaient galopé dans leur enfance. Un an auparavant, jour pour jour, Byron en montant pour la dernière fois à la Casa Saluzzo, avait dit mélancoliquement à Gamba : « Où serons-nous dans un an ? » En passant au pied de la colline que couronnait un diadème d'arbres, Hobhouse pensait au dîner d'Annesley où il avait été l'un des témoins de la première rencontre de Byron avec Mary-Ann mariée.

***

Quelques jours plus tard, Lady Byron reçut la visite de Fletcher. Elle écouta son récit en marchant à travers la chambre, sanglotant si fort que tout son corps tremblait. Pendant plus de vingt minutes elle supplia Fletcher de se souvenir du message que Byron mourant avait murmuré pour elle.

« Au moins quelques mots... » Mais Fletcher ne pouvait rien ajouter.

Le testament de Byron avait laissé à Augusta et à ses enfants toute la fortune (plus de cent mille livres, outre les soixante mille livres qui revenaient par contrat à Lady Byron). Le nouveau Lord, le Capitaine George Anson Byron, était dans la gêne. Annabella offrit de lui abandonner son douaire, puisque sa fille et elle-même devaient hériter de la fortune des Noel. Il accepta, ne pouvant autrement soutenir son rang.

En deux ans, Augusta dilapida cet immense héritage. Elle avait dû rembourser de nombreux créanciers, payer les dettes de jeu de son mari, et celles aussi de ses fils qui se montraient dignes de leur père. En outre elle était l'objet de tentatives de chantage. On la menaçait de publier le journal intime de Caroline Lamb, qui contenait des confessions de Lord Byron sur Mrs Leigh. Dans toutes ses difficultés, elle fut aidée par Lady Byron, qui avait pour elle une indulgence presque incroyable. Pourtant, en 1829, Augusta finit par lasser la patience de sa belle-sœur et elles cessèrent de se voir.

Le reste de la vie de Lady Byron fut consacré à des entreprises charitables. Elle fonda, dans sa propre maison, une école coopérative d'éducation, où des enfants de toutes classes devaient être élevés ensemble. « Les *castes* sont une honte pour l'Angleterre, comme pour l'Hindoustan », disait-elle.

Elle s'occupa ensuite d'écoles agricoles et d'écoles industrielles. Elle resta jusqu'au bout généreuse, et remarquable par une exaltation méthodique. Vers la fin de sa vie elle eut une amitié passionnée pour un pasteur, Robertson, qui devint un confident très intime. Elle lui confia, au sujet de Byron, tout ce que jusqu'alors elle n'avait noté que pour elle dans son journal : « Byron n'était pas un sceptique... Son Dieu était un Dieu de vengeance... Le contraste qu'il croyait voir entre moi et lui, faisait de moi l'objet de sa plus grande irritation... Conscient comme il l'était de la faiblesse de son propre caractère, il était naturel qu'il fût jaloux d'un caractère tout contraire ou, du moins, qu'il croyait tel... »

« Mais ne puis-je être crue lorsque, après tout ce que je vous ai raconté, je vous dis qu'il y a toujours eu dans son cœur un être plus haut et meilleur... un être qu'il défia toujours mais ne put jamais détruire... Cela fut peut-être *alors* de ma part une illusion produite par l'Amour — mais *maintenant* encore ma conviction à ce sujet demeure inaltérable. »

« Vers la fin de sa vie, ses sentiments envers moi s'adoucissaient... S'il avait vécu, il en serait venu à croire que, du commencement à la fin, j'avais été sa seule amie dévouée. Cela ne fut pas permis ! »

Donc elle aussi, comme Byron, avait imaginé une vieillesse apaisée.

Sur Augusta, elle écrivit à Robertson : « Je croyais Mrs Leigh mon amie — Je l'ai aimée — Je l'aime encore ! — Je ne puis m'en empêcher. Je la verrai une fois encore en ce monde, avant que nous ne mourions toutes deux. Les gens ont dit que c'était un manque de force, de principes moraux, une impuissance à détacher mon affection d'un être que j'ai trouvé indigne. C'est possible, mais c'est ma nature. Ai-je tort ? »

Elles se revirent « une fois encore en ce monde ». En 1851 (Lady Byron avait cinquante-neuf ans ; Augusta, soixante-sept), Emily Leigh, filleule de Lady Byron, peignit à celle-ci la misère de Mrs Leigh, malade, criblée de dettes. Annabella offrit une entrevue au White Hart Hotel, à Reigate. Mrs Leigh s'y rendit. Lady Byron arriva munie d'un memorandum : « Où... Quand... Ma ligne de conduite... » Mais Augusta, comme toujours, fut équivoque et confuse ; elles se séparèrent sans s'être réconciliées. Six mois plus tard, Augusta étant à l'agonie (et si pauvre qu'elle vendait certaines lettres de Byron), Annabella alla prendre des nouvelles et offrit de l'argent : « J'ai écrit à Emily, qui est seule près de ce lit de mort, en lui demandant de murmurer, de ma part, deux mots d'affection qui depuis longtemps n'ont pas été employés : *Dearest Augusta*... J'ai su qu'en réponse des larmes, depuis longtemps taries, avaient jailli de nouveau, et qu'elle avait dit : « Joie... Ma plus grande consolation... » et ajouté un message qui

était demeuré inintelligible... *Un second message perdu !* »

Les dernières années de la vie de Lady Byron furent tristes. En 1852, elle perdit sa fille unique, Lady Lovelace ; l'année suivante son confident, le Pasteur Robertson. Sur ses cheveux d'un blanc argenté, elle portait un bonnet de veuve transparent. Ses petits-enfants aimaient à brosser ses cheveux, si longs qu'ils touchaient le sol quand elle s'asseyait. Elle mourut en 1860. Elle ne voulut être enterrée ni à Hucknall, où étaient Byron et sa fille, ni parmi ses propres ancêtres, à Kirkby, mais seule, dans un cimetière de Londres.

*
* *

Quand Ada, fille de Byron, eut quinze ans, sa tante Augusta lui envoya un livre de prières bien relié. L'année suivante, pour la première fois, Lady Byron lui lut des poèmes de son père : le *Giaour*, qu'elle aima, et le *Fare thee well*, qu'elle jugea exagéré et artificiel. D'ailleurs son génie n'était pas poétique, mais métaphysique et mathématique. Elle traduisit et commenta les Notices de Menabrea sur la machine analytique de Mr Babbage. C'était une jolie femme, un peu excentrique. Elle avait la voix musicale de son père. A vingt ans, elle épousa Lord King qui plus tard devint Comte de Lovelace.

Babbage fit son malheur. En l'étudiant, elle

conçut l'idée d'un système infaillible pour parier aux courses. L'infaillibilité était une illusion héréditaire. Elle échoua, s'obstina, et finit par perdre une somme si énorme qu'elle n'osa en parler à son mari. Sa mère la sauva mais, malade, désespérée, elle mourut en 1852, à trente-six ans et quelques mois, comme son père. Sur sa demande, elle fut enterrée près de lui, dans l'église de Hucknall.

La vie de Médora fut plus triste encore. En 1826, sa sœur aînée, Georgiana Leigh, épousa (comme avait fait sa mère, comme faisaient tous les Byron) un de ses cousins : Henry Trevanion. Trois ans plus tard celui-ci séduisait sa jeune belle-sœur Médora et lui faisait un enfant, qui mourut en nourrice. Augusta, à laquelle Trevanion avait tout avoué, écrivit à Médora qu'elle comprenait « la faiblesse de la nature humaine et la force de ses tentations », mais qu'il fallait mettre fin à cette liaison.

Trevanion et Médora partirent pour la France et vécurent quelque temps, en Normandie, sous le nom de Mr et Mme Aubin. Puis Médora, découragée, rompit avec son beau-frère et souhaita se retirer dans un couvent breton, l'Abbaye de Relecq. Un mois après son entrée dans ce monastère, elle s'aperçut que, de nouveau, elle était enceinte. Elle rejoignit alors Trevanion, au château de Penhoat, dans le Finistère, et y mit au monde une fille, Marie, qu'elle fit baptiser par un prêtre

catholique. Comme son père Lord Byron, Médora était attirée par la fermeté de l'Église Romaine.

La vie avec Trevanion devint impossible. Il avait installé une nouvelle maîtresse dans la maison et obligeait Médora à les servir. Elle implora sa mère, de qui elle obtint un capital de trois mille livres (la somme que Byron avait remise à Augusta au moment de la naissance de Médora) mais ce titre était inaliénable, et comme elle avait besoin d'argent liquide, elle eut l'idée d'écrire à Lady Byron. « Je reçus la réponse la plus bienveillante, de l'argent et des offres de protection pour moi et pour ma fille Marie. » Lady Byron, qui voyageait alors en France, fit venir Médora près d'elle à Tours, et les prit toutes deux à sa charge.

Médora exerçait sur Lady Byron une attraction étrange et puissante. Pour la troisième fois, la malheureuse Annabella retombait sous le charme byronien. Très vite, elle avoua à Médora la cause du profond intérêt qu'elle lui portait. « Son mari avait été mon père. » Lady Byron, qui avait horreur du nom de Médora, appelait sa nièce Elizabeth, mais elle pria la jeune fille de l'appeler Pip, comme autrefois l'avait appelée un homme de même visage. Médora ressemblait à Byron. Quand elle était dans une chambre, elle regardait les gens qui entraient, en tournant et en baissant la tête, avec inquiétude, comme avait fait son père. Même le style de ses lettres rappelait celui de Byron ; elles commençaient par : *Dearest Pip*. « Dearest Pip,

écrivait-elle, je suppose que je quitterai Londres samedi, car je ne puis commencer un voyage le vendredi. » Une étrange hallucination.

Mais le bonheur était un climat insupportable pour une fille de Byron. « L'adversité est sa meilleure amie, dut reconnaître Annabella, et elle ne peut supporter la bonté. » Bientôt ses scènes de fureur rappelèrent les jours de Halnaby. Elle s'enfuit à Paris. Là, incapable de se taire, elle livra le secret de sa naissance à plusieurs personnes. « Le désordre et l'imprévoyance de sa mère avaient mis entre ses mains une liasse de lettres, brouillons et copies de lettres, d'où il résultait qu'elle était le fruit du péché. » Berryer, qui devint son avocat, écrivit à Lady Byron que la pension faite par la famille (cent cinquante livres) était insuffisante. Byron, si grand amateur de coïncidences, eût remarqué que c'était exactement la rente sur laquelle sa propre mère avait dû vivre à Aberdeen.

La pension fut augmentée à la condition que la cassette renfermant les papiers serait remise à Sir John Hughes, solicitor, ce qui fut fait. Mais Médora était incapable de se conduire avec modération. Elle engagea ses revenus pour plusieurs années et se retrouva dans la misère. Elle vivait alors à Saint-Germain. Elle confia sa fille Marie aux Sœurs de la Nativité, et entra au service du Commandant de Grammont, du 8e hussards. L'ordonnance du Commandant, Jean-Louis Taillefer, s'éprit d'elle. Il ne put l'épouser, parce qu'en ce temps-là un

simple soldat en service actif n'avait pas le droit de se marier mais, comme elle attendait un enfant de lui, il l'envoya dans son pays, à Saint-Affrique, pour y faire ses couches.

Là naquit Jean-Marie-Elie Taillefer, petit-fils de Byron, reconnu par son père et légitimé, en 1848, par le mariage de Médora et de Taillefer, ce dernier étant enfin libéré. Il est curieux et assez émouvant de constater que la vie de Médora décrit la même courbe que celle de Byron ; à une période de passion et de défi succède une période de rédemption. Devenue fermière dans l'Aveyron au village de Lapeyre, Médora Taillefer fut fidèle à son mari, éleva bien ses enfants et se montra généreuse et charitable. Elle s'était convertie au catholicisme. De l'éducation qu'elle avait reçue, elle avait conservé le goût de la musique. Il y avait, dans la ferme de Lapeyre, un piano.

Ce bonheur ne dura qu'un an. En 1849, Médora mourut, au moment où elle allait avoir trente-six ans. « Le village tout entier lui fit des obsèques touchantes. » Elle laissa le testament suivant : « Moi, Elizabeth-Médora Leigh, je donne et lègue tous mes biens terrestres, le titre de rente qui m'a été légué par le testament du défunt Lord Byron, à Jean-Louis Taillefer, et à mes enfants, Marie et Elie... Je déclare ici que je pardonne à ma mère et à tous ceux qui m'ont si cruellement persécutée, comme j'espère être pardonnée moi-même. Je prie Sir John Hughes de remettre au nommé Jean-

Louis Taillefer la cassette qui renferme mes papiers et qui est entre ses mains. »

La cassette ne fut jamais remise au mari de Médora. Taillefer était entré comme valet de chambre à Toulouse, chez M. Arthur de Waroquier et le père de celui-ci fit des démarches à l'Ambassade de France à Londres, pour obtenir la restitution de la cassette. Mais l'avocat de l'Ambassade répondit qu'il était d'usage en Angleterre de brûler tous les papiers présentant un caractère d'immoralité, et que c'était le cas de ceux-ci. Le contenu de la cassette fut donc brûlé, le 19 Mai 1863, dans le bureau de Sir John Hughes, devant le Chancelier de l'Ambassade de France.

Marie, fille de Médora et de son beau-frère Trevanion, petite-fille de Byron et d'Augusta, était une belle jeune fille, d'une douceur ferme et délicate. Elle souhaitait entrer en religion, mais hésita longtemps parce que sa mère, en mourant, l'avait priée de veiller sur son frère Elie. Quand M. de Waroquier se fut chargé de l'enfant, elle prononça ses vœux, à Saint-Germain-en-Laye, au couvent de la Nativité, et devint Sœur Saint-Hilaire. Elle connaissait ses origines. « Il lui semblait avoir à expier plus qu'une autre et elle exagérait quelquefois une règle à laquelle elle reprochait de ne lui donner le plus souvent, que douceur. » Dans son livre d'offices, elle avait dessiné une sorte de monument funéraire à sa mère ; elle y nommait celle-ci

Elisabeth-Médora Byron. Sous le dessin, elle avait écrit (en changeant *il* en *elle*) des vers de Lamartine :

> Étends sur elle la main de ta clémence ;
> Elle a péché, mais le ciel est un don ;
> Elle a souffert, c'est une autre innocence ;
> Elle a aimé, c'est le sceau du pardon...

Elle notait ses pensées : « Ma vie, écrivait-elle, est comme la feuille d'automne qui tremble au pâle rayon de la lune. Fragile est son attache, brève est sa durée inquiète. » Elle parlait quelquefois de Lord Byron avec ses compagnes : « Ce pauvre Byron, disait-elle, je l'aime bien. » Elle mourut en 1873, en répondant aux litanies de la Vierge que la communauté récitait près de son lit.

Son frère Elie, dernier descendant de la branche illégitime, beau garçon aux cheveux roux, au menton volontaire, fut tour à tour comptable, voyageur de commerce, puis courtier en vins, et mourut à l'hôpital de Sète, le 22 janvier 1900. C'était le jour anniversaire de la naissance de Byron.

***

« Tout être auquel je m'attache périt misérablement. » La malédiction s'étendit à presque toutes les femmes qu'il avait aimées. Mary-Ann

Chaworth était malheureuse depuis longtemps. Vers 1830, on la voyait dans l'église du village, le dimanche, « courbée par le souci et par l'abandon. » Moore, ayant décidé après la destruction des Mémoires d'écrire lui-même une Vie de Byron, vint la voir, en quête de matériaux. Le mari, Musters, était absent. Moore chanta pour elle une des chansons irlandaises que Byron avait aimées et Mrs Musters pleura. Sa fin fut hâtée par une émeute des tisserands de Nottingham qui, au moment de la grande réforme d'Octobre 1832, attaquèrent sa maison. Elle dut se réfugier, la nuit, dans un hangar, prit froid et mourut bientôt, à quarante-sept ans. Sa statue est dans l'église de Colwick.

Theresa Macri, la Vierge d'Athènes, épousa un Anglais, John Black, qui était venu, après la mort de Byron, combattre pour les Grecs. Ce Black devint Consul d'Angleterre et resta en Grèce. Le poème avait rendu Theresa Black célèbre. Tous les Anglais qui passaient venaient la voir et elle leur parlait de Byron en soupirant. Quand les circonstances forcèrent son mari à habiter Missolonghi, elle souffrit. Les conversations sur Byron, les incessantes questions sur la façon dont elle l'avait connu, avaient fini par lui créer un chagrin réel. La nuit, elle voyait en songe Byron, souvent fâché contre elle et menaçant. « Quel supplice ! » disait-elle à Mr Black. « Et comment ne rêverais-tu pas de lui puisque

tu ne fais que penser à lui ? » répondait-il, un peu agacé.

Claire ne pardonna jamais à Byron et, quand Mary Shelley fit dans *Lodore*, l'éloge du poète, lui écrivit : « Bon Dieu ! Penser qu'une personne de votre génie a pu croire que c'était une tâche qui lui convenait, que d'embellir ce qui n'était qu'un mélange de vanité, de folie et de toutes les misérables faiblesses qui aient jamais été réunies dans un être humain ».

Caroline Lamb resta toute sa vie un brillant et pitoyable mélange d'éclat, de désespoir et de futilité. En avril 1824, elle avait eu une crise d'hallucination : « Au milieu de la nuit, je croyais voir Lord Byron — je criais, je sautais du lit et voulais fuir. Il avait l'air terrible et grinçait des dents ; il ne parlait pas ; ses cheveux étaient dressés ; il était plus gras qu'au temps où je l'avais connu et loin d'être aussi beau. » Un mois plus tard, par une lettre de son mari, elle apprit la mort de Byron. « Caroline, lui écrivait-il, conduisez-vous avec décence. Je sais que ceci sera pour vous un choc. Lord Byron est mort. » Elle commençait à se remettre lorsque la rencontre du cortège, puis la publication des souvenirs de Medwin, réveillèrent sa folie.

Le livre de Medwin était cruel pour elle. Ce fut par lui que, pour la première fois, elle connut le terrible poème : « Me souvenir de toi... » Elle écrivit à Medwin : « Byron n'a jamais pu dire

que je n'ai pas de cœur. Il n'a jamais pu dire non plus que je n'ai pas aimé mon mari. Dans ses lettres, il me dit sans cesse que c'est mon mari que j'aime le mieux des deux et croyez-moi, mon seul charme à ses yeux, c'était que j'étais innocente, affectueuse et enthousiaste... » A distance elle comprenait mieux. Oui, ce que Byron pouvait aimer chez un être, c'était une certaine forme d'innocence et de jeunesse. D'où Mary Duff, Margaret Parker, Eddleston, Nicolo Giraud, plus tard Teresa et le page Loukas. Elle-même, pendant quelques jours, en 1812, avait dû lui plaire par un air de pureté. Comme elle l'avait vite fatigué...

Après la lecture de Medwin, elle eut une crise de confusion mentale. Mais sa pauvre tête malade était légère et elle oublia. Le scandale causé par ce livre avait rendu sa vie conjugale difficile. Elle passa l'hiver à Brocket Hall, sans son mari. Un de ses jeunes voisins, Edward Bulwer, avait été séduit par l'extraordinaire originalité de sa conversation. Elle l'invita souvent. La vie à Brocket Hall restait « carolinesque ». A trois heures du matin, elle envoyait un de ses pages réveiller ses hôtes pour qu'ils vinssent l'écouter jouer de l'orgue. Puis elle leur parlait de Byron jusqu'à l'aurore. Elle montrait une bague qu'il lui avait donnée. Elle la confia à Edward Bulwer, en lui disant qu'elle la faisait porter par les hommes qu'elle aimait. Un peu plus tard elle la lui reprit

et il la retrouva au doigt d'un autre jeune homme. Il fut indigné.

Lady Caroline retourna un soir à Londres, pour voir *Faust*. Elle trouva le décor superbe :

« Il me rappelait Byron, cet ange, ce dangereux et malheureux Byron, que j'adore bien qu'il m'ait laissé ce terrible héritage : *Remember thee*... »

Elle mourut dans les bras de son mari, à quarante-deux ans. « Ses manières, écrivit William Lamb, quoiqu'un peu excentriques et, en apparence sinon en réalité, affectées, exerçaient une fascination qui est difficile à concevoir pour ceux qui n'en ont pas subi les effets. »

Seule la Comtesse Guiccioli, qui n'avait pas la vocation du malheur, sut se refaire une vie où le fantôme de Byron ne fut qu'un compagnon honorable et plaisant. En 1829, Lord Malmesbury la rencontra à Rome, à un bal chez l'Ambassadeur d'Autriche. « Byron n'était mort que depuis cinq ans et elle avait alors vingt-neuf ans. Nous devînmes très bons amis. Je la trouvai de relations charmantes, avec un esprit cultivé, toute la bonhomie de sa race et aimant beaucoup à s'amuser. Elle était tout à fait consolée du chagrin (d'abord très violent, m'a-t-on dit) qu'elle avait ressenti de la perte de son poète. Elle parlait volontiers de lui et n'était pas peu fière de sa conquête... » Madame Guiccioli ra-

conta à Malmesbury « que Byron écrivait ses fameux poèmes sur les premiers morceaux de papier venus... Puis il venait les lui lire, faisant beaucoup de corrections et riant aux éclats. Elle était fière de lui et l'avait beaucoup aimé... Elle le peignait comme étant d'un caractère très capricieux ; tournant en ridicule dans la conversation la passion qui déborde dans sa poésie, en somme un tempérament très froid... » Elle n'avait jamais aimé le cynisme.

En 1832, elle vint à Londres, fit un pèlerinage à Harrow, dîna chez les Drury, alla prier sur la tombe de Byron à Hucknall Torkard, et rendit visite à Augusta chez laquelle elle passa trois heures « parlant toujours de Byron. » Vers l'âge de cinquante ans, elle épousa le Marquis de Boissy, personnage excentrique et fort riche. Elle avait un bel hôtel à Paris. « La gentillesse de l'Italienne avait fait place à des manières artificielles de grande dame, qui n'étaient point à son avantage. » Il y avait, dans son salon, un portrait de Byron, devant lequel elle se tenait volontiers lorsqu'elle avait des visiteurs, en soupirant : « Qu'il était beau ! Mon Dieu, qu'il était beau ! » Son mari la présentait : « Madame la Marquise de Boissy, ma femme... ancienne maîtresse de Lord Byron. » Après la mort du Marquis de Boissy, elle publia des souvenirs sur Byron où elle fit de celui-ci le héros romanesque et tendre que, vivant, il avait toujours refusé d'être.

Mme Guiccioli avait été préservée de la malédiction byronienne par une sentimentalité imperméable. Un égocentrisme naïf en sauva John Cam Hobhouse. Au moment de la réforme de 1832, il fut récompensé de ses opinions politiques avancées. Il entra dans le ministère et y resta très longtemps. Plus tard il devint Lord Broughton, et l'un des membres les plus conservateurs de son parti. Il mourut à quatre-vingt-trois ans et resta célèbre pour avoir inventé la formule : « L'opposition de Sa Majesté. »

On sait que Tita fut recueilli par la famille Disraëli. Quant à Fletcher, il fonda une fabrique de macaroni, se ruina, fut aidé comme tout le monde par Lady Byron, et devint vers la fin de sa vie le gardien de Golden Square où on pouvait le voir, en chapeau haut-de-forme à galons dorés, une canne à la main, et poursuivant les enfants de l'école protestante française.

Au cimetière de Brompton est la tombe du boxeur Jackson, une dalle supportée à chaque coin par un athlète classique. Ce monument lui a été élevé par la noblesse anglaise, comme un témoignage de la haute estime où elle le tenait.

* * *

Byron avait pu penser pendant les dernières semaines de sa vie qu'il était mort en vain et que la Grèce ne serait pas libérée. En 1826,

Missolonghi fut assiégé pour la seconde fois. Un bombardement détruisit presque toutes les maisons. Enfin la famine força les Grecs à abandonner la ville. Hommes, femmes, enfants firent une sortie et tentèrent de traverser les lignes ennemies. Beaucoup furent tués. La ville fut livrée au pillage. L'évêque Joseph et le primat Kapsalis s'étaient enfermés dans la manufacture de cartouches, dernier vestige du passage de l'artilleur Parry, et se firent sauter avec elle.

Si l'Europe avait alors abandonné la Grèce, celle-ci était perdue. L'Autriche laissait faire, par crainte de la Russie ; la France n'osait agir ; tout dépendait de l'Angleterre. Les axiomes sacrés du Foreign Office et le Duc de Wellington condamnaient la Grèce. « Mais le public britannique, ému par le sacrifice et par la mort de Lord Byron, et profondément classique de culture, idéalisa les Klephtes en héros des Thermopyles. » Le ministre Canning s'appuya sur ce mouvement sentimental pour renverser toute la politique anglaise. A la bataille de Navarin, les flottes anglaise, russe et française assurèrent l'indépendance de la Grèce. C'était la fin de la Sainte Alliance.

Il n'est pas exagéré de dire que, si Byron n'avait apporté à la cause grecque l'appui de son nom et de sa mort, l'opinion publique anglaise n'eût sans doute pas soutenu Canning. A Missolonghi, qui est aujourd'hui une petite ville assai-

nie et prospère, les Grecs ont créé le Jardin des Héros. Une colonne y porte le nom de Byron, avec ceux de Marco Botzaris, de Kapsalis, de Tsavellas. Les pêcheurs qui habitent encore en cet étrange royaume de l'eau et du sel, des cabanes faites de roseaux tressés, connaissent le nom de Byron. Ils ne savent pas qu'il était un poète mais, si on les interroge sur lui, répondent : « C'était un homme courageux, qui est venu mourir pour la Grèce parce qu'il aimait la liberté. »

CHRONOLOGIE

1643. Sir John Byron est créé premier Lord Byron, par Charles Ier.
1747. 28 Juillet. Naissance de Sir Ralph Milbanke.
1751. 14 Novembre. Naissance de l'Honorable Judith Noel (plus tard Lady Milbanke).
1752. Naissance d'Elizabeth Milbanke (plus tard Lady Melbourne).
1755. Naissance de John Byron (« Mad Jack »).
1765. Naissance de Catherine Gordon of Gight.
26 Janvier. Duel Chaworth-Byron.
1769. 13 Avril. Elizabeth Milbanke épouse Sir Peniston Lamb.
1770. 8 Juillet. Sir Peniston Lamb est créé Lord Melbourne.
1777. 9 Janvier. Ralph Milbanke épouse l'Honorable Judith Noel.
1779. Naissance de William Lamb.
Divorce du Marquis de Carmarthen et d'Amelia d'Arcy, Baronne Conyers.
1779. Lady Conyers épouse John Byron.
1784. 26 Janvier. Naissance de l'Honorable Augusta-Mary Byron (plus tard Mrs Leigh).

1785. 13 Mai. Le Capitaine John Byron épouse Miss Catherine Gordon of Gight.
13 Novembre. Naissance de l'Hon. Caroline Ponsonby (plus tard Lady Caroline Lamb).
1786. 27 Juin. Naissance de John Cam Hobhouse.
1788. 22 Janvier. Naissance de George Gordon Byron, plus tard sixième Lord Byron.
1789. 8 Mars. Naissance de George Anson Byron, plus tard septième Lord Byron.
1790. 1er Septembre. Naissance de Margaret Power, plus tard Comtesse de Blessington.
1791. Mort du Capitaine John Byron. Il a trente-six ans, l'âge où meurent les Byron.
1792. 17 Mai. Naissance d'Anne-Isabelle Milbanke, plus tard Lady Byron.
1792. 4 Août. Naissance de Percy Bysshe Shelley.
1797. Épisode Mary Duff.
1797. 30 Août. Naissance de Mary Godwin, plus tard Mrs Shelley.
1798. 27 Avril. Naissance de Jane-Claire Clairmont.
19 Mai. Byron devient Lord Byron.
1800. Naissance de Teresa Gamba.
1801. Byron est envoyé à Harrow.
1803. Byron est à Nottingham et à Annesley.
1804. Séjour à Southwell chez Mrs Byron.
1805. 3 Juin. Lady Caroline Ponsonby épouse l'Hon. William Lamb.
Août. Mary Chaworth épouse John Musters.
Octobre. Byron quitte Harrow pour Trinity College, Cambridge.
1806. Byron prépare un recueil de poèmes.

1807. Mars. Byron publie les *Heures d'Oisiveté.*
17 Août. L'Honorable Augusta-Mary Byron épouse son cousin germain George Leigh, Lieutenant-Colonel au 10e dragons.
1808. De Janvier à Août, Byron est à Cambridge et à Londres.
Septembre. Byron s'installe à Newstead.
18 Novembre. Mort du chien Boatswain.
1809. Majorité de Byron, célébrée à Newstead, le 22 janvier.
13 Mars. Byron prend séance à la Chambre des Lords.
16 Mars. Il publie *Bardes Anglais et Critiques Écossais.*
11 Juin. Il quitte Londres avec Hobhouse.
1er-21 Septembre. Séjour à Malte.
25 Décembre, jour de Noël. Byron arrive à Athènes.
1810. Janvier et Février. Byron passe dix semaines à Athènes.
3 Mai. Il traverse l'Hellespont à la nage.
14 Mai. Arrivée à Constantinople.
1811. Janvier. Byron s'installe au couvent des Capucins, à Athènes.
17 Juillet. Retour en Angleterre.
1er Août. Mort de Mrs Byron.
1812. 27 Février. Premier speech de Byron à la Chambre des Lords.
29 Février. Il publie les deux premiers chants de *Childe Harold.*
10 Mars. « *I awoke one morning and found myself famous...* »
25 Mars. Matinée dansant donnée à Melbourne

House, par Lady Caroline Lamb. Parmi les invités : Lord Byron, Miss Milbanke, Sidney Smith, Lady Jersey, Lord et Lady Kinnaird, Miss Mercer Elphinstone, Mrs Lamb, Lord Palmerston, etc...[1]

27 Mars. Première lettre d'amour de Lady Caroline Lamb à Byron.

Entre le 1er et le 10 Octobre, Byron demande la main de Miss Milbanke. Elle refuse.

Séjour de Byron à Eywood, chez Lady Oxford. Il y reste jusqu'au 15 Novembre.

Novembre. Byron écrit « *Thou art not false but thou art fickle...* »

9 Novembre. Byron écrit à Lady Caroline Lamb la lettre de rupture qu'elle reproduira textuellement dans *Glenarvon*.

1813. Janvier. Nouveau séjour à Eywood.

Mai. Byron publie le *Giaour*.

28 Juin. Le départ de Lady Oxford pour le Continent met fin à sa liaison avec Byron. Mrs Leigh vient s'installer à Londres, au palais de Saint-James.

Pendant les mois de Juillet et d'Août, Byron et Mrs Leigh ne quittent Londres que pour faire ensemble deux courts séjours à Six Mile Bottom.

6 Juillet. Bal chez Lady Heathcote. Scène avec Lady Caroline Lamb.

Le 21 Septembre, Byron est à Aston Hall, où il courtise Lady Frances Webster. Il y retourne en Octobre. Le couple Webster fait également un séjour à Newstead.

1. Voir *Astarté*, page 348.

De fin Octobre 1813 à Janvier 1814, Byron est à Londres.

Décembre. Il publie la *Fiancée d'Abydos*.

Décembre. Il écrit le *Corsaire*.

1814. Le 17 Janvier, Byron est à Newstead avec Augusta. Ils y passent trois semaines.

28 Mars. Byron s'installe à l'Albany.

10 Avril. Il écrit l'*Ode à Napoléon Buonaparte*.

15 Avril. Naissance d'Elizabeth-Médora Leigh.

Byron écrit : « *I speak not, I trace not, I breathe not thy name* » Il commence *Lara*.

Août. Byron publie *Lara*.

15 Septembre. Byron demande, pour la seconde fois, la main de Miss Milbanke. Fiançailles.

Novembre. Byron, fiancé, fait un séjour à Seaham.

Décembre. Byron écrit *Hebrew Melodies*.

24 Décembre. Byron et Hobhouse quittent Londres.

30 Décembre. Byron et Hobhouse arrivent ensemble à Seaham.

31 Décembre. Signature du contrat de mariage.

1815. 2 Janvier. Mariage de Lord Byron avec Miss Milbanke.

21 Janvier. Lord et Lady Byron rentrent d'Halnaby à Seaham.

12 Mars. Lord et Lady Byron arrivent à Six Mile Bottom.

28 Mars. Lord et Lady Byron s'installent à Londres, 13 Piccadilly Terrace.

Avril. Mrs Leigh vient à son tour habiter 13 Piccadilly Terrace.

17 Avril. Mort de Lord Wentworth, oncle de Lady Byron.

20 Mai. Sir Ralph Milbanke obtient du Prince Régent l'autorisation de prendre le nom et les armes de Noel.

Fin Juin. Mrs Leigh quitte Piccadilly Terrace pour rentrer à Six Mile Bottom.

29 Juillet. Byron fait son testament en faveur de Mrs Leigh.

Août. Byron écrit « *Star of the brave* » et « *Napoleon's farewell* ».

15 Novembre. Mrs Leigh vient habiter 13 Piccadilly Terrace.

10 Décembre. Naissance d'Augusta-Ada Byron.

1816. 6 Janvier. Byron écrit à sa femme pour la prier de quitter la maison.

8 Janvier. Lady Byron consulte le docteur Baillie, pour savoir si Byron n'est pas fou.

15 Janvier. Lady Byron quitte Londres avec Ada.

16 Janvier. Elles arrivent à Kirkby Mallory.

2 Février. Byron est informé, par une lettre de Sir Ralph, que Lady Byron désire se séparer de lui.

Février. Byron publie *Parisina*.

16 Mars. Mrs Leigh quitte Piccadilly Terrace, où elle vient de passer quatre mois, et s'installe au palais de Saint-James.

17 Mars. Lord Byron accepte le principe d'une séparation à l'amiable.

Le même jour, il écrit « *Fare thee well...* »

29 Mars. Il écrit *The Sketch*.

8 Avril. Réception chez Lady Jersey. Parmi les invités : Byron, Mrs Leigh, Miss Mercer Elphins-

tone, le Comte de Flahault, Benjamin Constant et sa femme, Mrs George Lamb, Brougham, etc...

14 Avril. Dimanche de Pâques. Mrs Leigh se rend chez Byron pour lui faire ses adieux.

21 Avril. Byron signe l'acte de séparation.

23 Avril. Byron, Hobhouse et Scrope Davies se rendent à Douvres.

25 Avril. Byron s'embarque. Départ pour Ostende.

3 Mai. Shelley, Mary Godwin et Claire Clairmont quittent Douvres, se rendant à Genève.

Mai. Byron commence le troisième chant de *Childe Harold*.

25 Mai. Byron arrive à Genève et s'installe à l'Hôtel d'Angleterre (Sécheron).

Lady Caroline Lamb publie *Glenarvon*.

Juin. Byron habite la Villa Diodati.

23 juin. Byron et Shelley commencent leur Tour du Lac. Le 27 juin, ils sont à Ouchy, où Byron écrit le *Prisonnier de Chillon*.

Juillet. Byron termine le troisième chant de *Childe Harold*. Il écrit le *Rêve*, les Stances à Augusta, et plusieurs autres poèmes.

29 Août. Shelley, Mary et Claire quittent Genève pour rentrer en Angleterre.

17-29 Septembre. Byron fait, avec Hobhouse, un tour dans les Alpes. Il commence *Manfred*.

1er Novembre. Baptême d'Ada Byron. Mrs Leigh, qui devait être marraine, est exclue de la cérémonie. Parrain : le capitaine George Anson Byron. Marraines : Lady Noel et la Vicomtesse Tamworth.

11 Novembre. Byron s'installe à Venise.
30 Décembre. Shelley épouse Mary Godwin.

1817. 12 Janvier. Naissance d'Allegra, fille naturelle de Byron et de Claire Clairmont.
Février. Byron termine *Manfred*.
29 Avril-26 Mai. Voyage à Rome.
Juin. Byron commence, à Venise, le quatrième chant de *Childe Harold*.
Octobre. Byron écrit *Beppo*.
Novembre. Byron vend Newstead au Colonel Wildman.

1818. 16 Février. Le Comte de Blessington épouse Margaret Power, veuve de Mr Saint-Léger Farmer.
6 Avril. Mort de Lady Melbourne.
Septembre. Byron termine le premier chant de *Don Juan*.

1819. 20 Janvier. Byron termine le deuxième chant de *Don Juan*.
Avril. Byron rencontre, chez la Comtesse Benzoni, Teresa Guiccioli.
Fin Mai. Il va rejoindre la Comtesse Guiccioli à Ravenne.
10 Août. Byron part pour Bologne.
18 Septembre. Byron et la Comtesse Guiccioli partent ensemble pour La Mira (Venise).
Novembre. Byron termine le troisième et écrit le quatrième chant de *Don Juan*.
24 Décembre. Byron s'installe à Ravenne.

1820. Mars. Byron écrit la *Prophétie de Dante*.
Avril. Byron prend part au mouvement insurrectionnel anti-papal et anti-autrichien.
12 Juillet. Le Pape prononce la séparation du mé-

nage Guiccioli. Teresa va vivre chez son père. Byron continue à habiter le Palais Guiccioli pendant quinze mois.

Novembre. Byron termine le cinquième chant de *Don Juan*.

1821. 24 Février. Echec du plan des Carbonari.

Mars. Allegra est envoyée au couvent de Bagnacavallo.

Mai. Byron termine *Sardanapale*.

Juillet. Byron écrit *Cain*. Exil des Gamba.

29 Octobre. Byron quitte Ravenne et va rejoindre, à Pise, Mme Guiccioli.

Novembre. Byron, à Pise, commence *The Deformed Transformed*.

1822. 28 Janvier. Mort de Lady Noel. Lord et Lady Byron prennent le nom de Noel.

Février. Byron écrit le sixième, le septième et le huitième chants de *Don Juan*.

20 Avril. Mort d'Allegra.

8 Juillet. Mort de Shelley.

16 Août. Byron, Trelawny et Leigh Hunt brûlent le corps de Shelley.

Août. Byron écrit les neuvième, dixième et onzième chants de *Don Juan*.

Septembre. Il s'installe à Gênes.

1823. 31 Mars. Arrivée à Gênes de Lady Blessington, avec son mari et d'Orsay.

Mai. Byron reçoit un message du Comité grec de Londres.

3 Juin. Les Blessington quittent Gênes.

Vendredi 13 Juillet. Byron s'embarque à bord de l'*Hercules*.

3 Août. Arrivée à Céphalonie.
22 Novembre. Arrivée de Stanhope à Argostoli.
28 Décembre. Byron part pour Missolonghi.

1824. 5 Janvier. Arrivée de Byron à Missolonghi.
22 Janvier. Byron écrit *Lines on completing my thirty-sixth year.*
15 Février. Byron a une crise d'épilepsie.
9 Avril. Byron prend froid, après une promenade à cheval.
19 Avril. Mort de Lord Byron.
14 Mai. La nouvelle de la mort de Byron parvient à Londres.
17 Mai. Destruction des Mémoires de Byron.
25 Mai. Le cercueil de Byron est embarqué, à Zante, à bord du *Florida.*
29 Juin. Arrivée du corps en Angleterre.
12 Juillet. Funérailles de Byron.
16 Juillet. Inhumation à Hucknall Torkard.
20 Novembre. Mort de Lady Oxford.

1825. Mort de Sir Ralph Noel, le 19 Mars.

1826. 4 Février. Georgiana Leigh, fille aînée d'Augusta, épouse son cousin Henry Trevanion.

1828. 25 Janvier. Mort de Lady Caroline Lamb.

1831. 15 Août. Hobhouse devient Sir John Cam Hobhouse, baronnet.

1832. Février. Mort de Mary Chaworth-Musters.

1834. 19 Mai. Naissance de Marie, fille naturelle de Médora et de son beau-frère Henry Trevanion.

1835. Ada Byron épouse William, huitième Lord King.

1837. Mort de Lady Frances Webster.

1838. 30 Juin. Lord King est créé Comte de Lovelace.

1846. 27 Janvier. Naissance d'Elle, fils naturel de Médora et de Jean Louis Taillefer.
1848. 23 Août. Médora épouse Jean-Louis Taillefer. Celui-ci légitime son fils Elle et la petite Marie, fille de Trevanion.
1849. 4 Juin. Mort de Lady Blessington.
28 Août. Mort d'Elizabeth Médora Leigh (Mme Taillefer).
1850. 3 Mai. Mort du Colonel George Leigh.
1851. 1er Février. Mort de Mary Shelley.
26 Février. Sir John Cam Hobhouse est créé Lord Broughton de Giffard.
Avril. Dernière entrevue de Lady Byron avec Mrs Leigh, à Reigate.
12 Octobre. Mort de Mrs Leigh.
1852. 27 Novembre. Mort de la Comtesse de Lovelace (Ada Byron).
1854. Mort d'Henry Trevanion.
1856. Marie, fille de Médora et de Trevanion entre en religion.
1860. 16 Mai. Mort de Lady Byron.
1863. 19 Mai. Destruction des papiers de Médora.
1868. Mort de l'Amiral Lord Byron.
1869. Mort de Lord Broughton (Hobhouse).
1873. Mort de Sœur Saint Hilaire (Marie).
Mort de la Marquise de Boissy (Teresa Guiccioli).
1879. Mort de Claire Clairmont.
1893. Mort de William, premier Comte de Lovelace.
1900. 22 Janvier. Mort d'Elle Taillefer.
1906. Mort de Ralph, deuxième Comte de Lovelace, petit-fils de Byron.

SOURCES

DEUXIÈME PARTIE *(suite)*

Chapitre XXIII :

Ce chapitre est entièrement écrit à l'aide du journal de Lady Byron. C'est un document remarquable, très bien écrit, très précis. Il faut souhaiter qu'un jour il puisse être publié *in extenso*. Miss E. C. Mayne en a cité de nombreux passages, dans sa *Vie de Lady Byron*. J'ajoute un certain nombre d'extraits, en particulier sur l'attitude religieuse de Byron. Je ne puis indiquer de références numériques, puisque le document est inédit.

L. B. 194.
Lettre de Byron à Lady Melbourne : C. I, 295.
Lettre de Lady Melbourne à Byron : C. I, 297
Lettre de Byron à Lady Melbourne : C. I, 300.
Lettre de Lady Melbourne à Byron : C. I, 303.
Lettre de Byron à Hobhouse : C. I, 306.
Lettres de Byron à Moore : L. J. III, 176, 182, 175.

Chapitre XXIV :

Sources générales : Journal de Lady Byron ; Hobhouse (Lord Broughton) : *Recollections of a long life* ; Leigh Hunt : *Lord Byron and his contemporaries* ; Ethel Colburn Mayne : *The Life of Lady Byron*.
Lettre de Lady Byron à Mrs Leigh : L. J. III, 210.
L. B. 181.
Les entrevues avec Walter Scott sont racontées dans Moore, 280.
Lettre de Byron sur la chute de Napoléon : L. J. III, 208, 209.
La phrase entre guillemets « En fin de compte est-il aujourd'hui... » est, comme l'on sait, de Chateaubriand.

Don Juan, chant III, strophes V et VIII. P. 829.
L. B. 166.
Lettre de Lady Byron à Mrs Leigh : L. J. III, 210.
Journal de Hobhouse : H. I, 324, 325.
Lettre de Byron à Lady Byron : *Astarté*, 39.
Réponse de Lady Byron : *Astarté*, 40.
Lettres de Lady Byron à Byron : Fox, 98, 99, et H. II, 203.

CHAPITRE XXV :

Pour la séparation, voir E. C. MAYNE : *The Life of Lady Byron*, 199-232 ; *Astarté*, et le livre très soigneusement fait, qui contient beaucoup de documents, de Sir John Fox : *The Byron Mystery*. Les sources de ces livres, et du mien, sont aux archives d'Ockham Park (Lovelace Papers). Hobhouse, qui consacre à ce seul épisode 164 pages de ses Mémoires (H. II, 191-355) semble d'abord avoir tout ignoré des rapports de Byron et d'Augusta. Dans son exemplaire de la Vie de Byron par Moore, en face du passage où Moore dit que l'affection de Byron pour sa sœur fut due à leur séparation, qui laissa ses sentiments pour elle frais et intacts, Hobhouse a écrit en marge : « Mon cher Moore, vous ne savez rien de cette question. »
Lettre de Mrs Leigh à Lady Byron : Fox, 105.
Lettres de Lady Byron à Mrs Leigh : L. J. III, 299, 295.
Lettre du Docteur Le Mann : Fox, 104.
Lettre de Lady Noël à Lady Byron : Fox, 106.
Lettres de Byron à Lady Byron : H. II, 239, 240, et L. B. 212, 403.
Lettre de Lady Byron à Mrs Leigh : L. J. III, 311.
Lettre de Byron à Lady Byron : L. B. 134.
Lettre de Lady Melbourne à Byron : C. I, 307.
Lettre de Lady Caroline Lamb à Byron : L. J. II, 449.
Lettre de Mrs Leigh à Hodgson : L. J. III, 317.
Lettre de Byron à Moore : L. J. III, 272.
Sur l'intervention de Hobhouse, voir H. II, 225, et Fox, III, 112.
Poème *Fare thee well*... P. 377.
Vers sur Mrs Clermont (*The Sketch*) P. 377.
Le désespoir de Byron, lors de son dernier entretien avec Augusta, est dépeint par Mrs Leigh elle-même à Lady Byron, qui en prend note dans son Mémoire. Voir *Astarté*, 65.
La phrase entre guillemets « Il avait posé au rebelle... » est de Sir Leslie Stephen.

Sur la soirée chez Lady Jersey, voir Moore, 302, 303, et *Astarté*, 50.
Lettre d'adieu de Byron à sa femme : *Astarté*, 51, et L. J. III, 280.
Lettres de Claire Clairmont à Byron : L. J. III, 435, 436 ; 437.
Quatrain *A year ago*... P. 1027.
Lettre de Nathan à Byron : L. J. III, 283.
Le journal de Polidori a été publié par Mr Rossetti.
Byron sur la tombe de Churchill : H. I, 335.
Vers à Tom Moore : P. 1028.
L'anecdote du paquet envoyé à Miss Elphinstone est dans l'ouvrage de la Comtesse Guiccioli : *My recollections of Lord Byron*, traduction anglaise d'Hubert Jerningham, publiée en 1869, page 184. Je dois à Lord Lansdowne de savoir ce qu'il y avait dans le paquet : un Virgile qui se trouve encore aujourd'hui à Bowood.
Départ de Byron : H. I, 336.

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XXVI :

Childe Harold, chant III, strophe II. P. 185.
Childe Harold, chant III, strophe VI. P. 186.
Childe Harold, chant III, strophe XVI. P. 187.
Journal de Polidori. British Museum (010854-df-47).
Les vers de *Childe Harold* cités isolément dans le texte, entre guillemets sont extraits du chant III, strophe XXI (P. 188) ; strophes XL et XLII (P. 191).
Conversation de Byron avec Polidori : M. 319.
Childe Harold, chant III, strophe LV, couplets 1 et 4. P. 193.
Childe Harold, chant III, strophes LXXXVI (P. 197), XCIX (P. 199) et LXXII (P. 195).
Le Rêve : P. 385.
Stances à Augusta : P. 391.
Lettres de Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 265, 273, 272.
Lines on hearing that Lady Byron was ill : P. 393, 394.
Sur Byron chez Mme de Staël, voir Dora Raymond, 104.
Epigraphe de *Glenarvon* : *Le Corsaire*, chant III, strophe XXIV. P. 321.
Poème ironique sur *Glenarvon* : L. J. IV, 79.
Lettre de Byron sur *Glenarvon* : L. J. IV, 12.

Lettre de Byron sur Shelley : L. J. V, 496.
Lettre de Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 267.

CHAPITRE XXVII :

Lettre de Hobhouse à Mrs Leigh : L. J. III, 347.
Sur Byron et Hobhouse à Coppet, voir H. II, 26.
Parodie des *Stances à Augusta* par Hobhouse : L. J. IV, 74.
Byron et Hobhouse en montagne : H. II, 19.
Journal de Byron : L. J. III, 349, 355, 356, 360, 362, 364, 365.
Manfred, acte I, scène I : P. 399.
Manfred, acte II, scène II : P. 404.
Manfred, acte II, scène II : P. 408.
La phrase entre guillemets « Si Augusta... » est de Lord Lovelace : *Astarté*, 63.
Lettres de Lady Byron à Mrs Villiers : *Astarté*, 220, 212.
Lettre de Lady Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 210.
Lettre de Mrs Leigh à Lady Byron : *Astarté*, 214.
Lettre de Mrs Villiers à Lady Byron : *Astarté*, 238.
Lettre de Mrs Leigh à Lady Byron : *Astarté*, 242.
Mémoire de Lady Byron : *Astarté*, 253.
Lettre de Lady Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 248.
Lettre de Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 275.
Journal de Hobhouse : H. II, 53.
La lettre de Louis de Brême est inédite et se trouve aux archives du château de Coppet.
Voir aussi, sur cette période, STENDHAL : *Racine et Shakespeare*.

CHAPITRE XXVIII :

Lettre de Byron à Murray : L. J. IV, 14.
Lettre de Byron à Moore : L. J. IV, 7.
Lettres de Byron : L. J., IV, 18, 19.
Childe Harold, chant IV, strophe VIII : P. 212.
Lettre de Byron : C. II, 23.
Vers à Moore : L. J. IV, 29.
Vers à Marianna Segati : L. J. IV, 60.
Lettres de Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 285, 288
Lettre de Mrs Leigh à Lady Byron : *Astarté*, 70.
Manfred, acte III, scène I : P. 410, 411.
Manfred, acte III, scène IV : P. 414.

Lettre de Mrs Villiers à Lady Byron : *Astarté*, 69.
Lettre de Lady Byron à Mrs Leigh : L. B. 271.
Sur Byron à Rome, voir M. 356, et L. J. IV, 122, 123.
Sur le buste de Byron par Thorwaldsen, voir ELZE, 220, 221.
Childe Harold, chant IV, strophe CXXXII.
Journal de Hobhouse : H. II, 78, 84.
Dédicace du quatrième chant de *Childe Harold* : P. 208.
Childe Harold, chant IV, strophes CXXI (P. 231), CXXXVII (P. 234), CLXXXIV et CLXXXV (P. 241)
Beppo, strophes XLVII et XLVIII (P. 424).
Épisode Margarita Cogni : L. J. IV, 328, 330.
Journal de Hobhouse ; H. II, 90.
Lettre de Byron à Moore : L. J. IV, 262.
Lettre de Byron à Rogers : L. J. IV, 208.
Lettre de Byron sur la mort de Lady Melbourne : C. II, 1
Lettre de Byron à Lady Byron : L. J. IV, 268.
Lady Byron à Newstead : L. B. 277, 278.
Lettre de Shelley à Byron : C. II, 52.
Lettre de Byron à Kinnaird : C. II, 65.
Lettre de Byron à Hobhouse : C. II, 71.
Lettre de Byron à Mrs Leigh, sur Allegra : D. J. IV, 250.

CHAPITRE XXIX :

Byron à Hobhouse, lettre apocryphe de Fletcher : L. J. IV, 234.
Don Juan, chant I, strophe CC : P. 802.
Don Juan, chant I, strophes XII et XVII : P. 781, 782.
Don Juan, chant I, strophes CCXIV, CCXV, CCXX : P. 803, 804
Don Juan, chant I, strophe CXXVII : P. 794
Julian et Maddalo, Œuvres de SHELLEY ; page 189
Sur la venue des Hanson à Venise, voir C. II, 93.

CHAPITRE XXX

Le récit, par la Comtesse Guiccioli, de sa deuxième rencontre avec Byron est latraduction d'un texte italien (manuscrit de la main de Mme Guiccioli), cité dans MOORE, page 393.
Byron sur l'amour en Italie : MEDWIN, 26.
Lettre de Byron à Hobhouse : C. II, 107.
Lettres de Byron : L. J. IV, 307, 308, 325, 326.
Les propos tenus par la Comtesse Guiccioli, sont cités par MOORE, 400.

Ave Maria... : *Don Juan*, chant III, strophe CII. P. 842.
Pèlerinage à la tombe de Dante. Voir *Lord Byron a Venezia*.
Lettre de Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 291.
Lettre de Byron à Murray : L. J. IV, 349.
Lettre de Byron sur Bologne : C. II, 121.
Byron sur ses projets de voyage : L. J. IV, 357.
Rapports de police sur Byron : L. J. IV, 460, 462, 463.
Lettre de Byron à la Comtesse Guiccioli, sur son exemplaire de *Corinne* : L. J. IV, 350.
Lettres de Byron : L. J. IV, 371, et C. II, 128.
Lettre de Byron à la Comtesse Guiccioli : L. J. IV, 379.
Lettre de Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 85.
Lettre de Mrs Leigh à Murray : L. J. IV, 383.
Lettre de Byron à la Comtesse Guiccioli : L. J. IV, 391.
Lettres de Byron : L. J. IV, 409, 400.
Propos tenus par la Comtesse Guiccioli : L. J. V, 32.
Lettre de Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 307.
Journal de Byron : L. J. V, 152, 147, 149, 152, 153, 154, 155, 198, 199.
Journal de Lady Byron : L. B. 292
Lettre de Byron : C. II, 135.
Journal de Byron : L. J. V, 181.
Lettre de Byron : C. II, 176.
Journal de Byron : L. J. V, 189.
Sardanapale, acte I, scène II : P. 557.
Caïn, acte I, scène I : P. 627, 632.
Caïn, acte III, scène I : P. 651.
Lettre de Walter Scott à Murray, sur *Caïn* : P. 625
Journal de Byron : L. J. V. 159.
Lettre de Byron à Hoppner : L. J. V, 74.
Lettres de Shelley à Mary Shelley : *Letters of Percy Bysshe Shelley*, édition Ingpen, vol. II, pages 887, 893, 894.
Lettre de la Comtesse Guiccioli à Shelley : *Letters of Shelley*, II, 902
Lettre de Shelley à Byron : C. II, 292.
Lettre de Byron sur Lord Clare : L. J. V, 463.

CHAPITRE XXXI :

Épigraphe : L. J. VI, 99.
Lettre de Shelley : *Letters of P. B. Shelley*, II, 931.

Confidences de Byron à Medwin : MEDWIN, I, 65 ; II, 65 ; I, 76, 36, 38, 119, 120, 121, 131.
La lettre de Mary Shelley sur Trelawny est dans DOWDEN : *Percy Bysshe Shelley*, vol. II, page 462.
Lettre de Claire Clairmont à Byron : L. J. V, 498.
La Comtesse Guiccioli sur Byron après la mort d'Allegra : L. J. VI, 52, 53.
Lettre de Shelley à Byron : C. II, 223.
Lettre de Byron sur les obsèques d'Allegra : L. J. VI
Lettre de Byron sur *Don Juan* : L. J. VI, 95.
Lettre de Byron à Mary Shelley : L. J. VI, 119.

CHAPITRE XXXII :

Citation de HUNT, I, 102.
Lettre de Mary Shelley à Byron : C. II, 243.
Lettre de Byron à Mary Shelley : L. J. VI, 174.
Lettre de Leigh Hunt à Byron : H. N. 29.
Hunt sur la Comtesse Guiccioli : HUNT, I, 68.
Sur Lord et Lady Blessington à Gênes, voir *A Byron Mystery resolved*, article de John CORE publié dans *Cornhill Magazine*, janvier 1928, pages 39-53.
Don Juan, chant X, strophe LXV : P. 936.
Don Juan, chant X, strophe LXXXII : P. 938.
Lettre de Byron à Lady Byron : L. J. V, 479.
Citations de Lady Blessington : *Conversations of Lord Byron with the Countess of Blessington*, 95, 91, 125, 112, 149.
Don Juan, chant XIV, strophe III : P. 974.
Don Juan, chant IX, strophes XXIV et XXV : P. 921.
Don Juan, chant XIII, strophes IX et X : P. 961.
Don Juan, chant XVI, strophe XCIX : P. 997.

CHAPITRE XXXIII :

Journal de Byron : L. J. II, 340. — Voir aussi M. 585.
Poème cité : L. J. VI, 238.
Lettre de Byron : C. II, 255.
Lettre de Bowring à Byron : William PARRY, *The Last Days of Lord Byron*, page 188.
Lettre de Byron à Bowring : L. J. VI, 207.
Lettres de Byron sur la Comtesse Guiccioli : C. II, 258, 260.

Sur Pietro Gamba, voir H. N. 81.
Sur les casques homériques : H. N. 83.
Byron à Lady Blessington : Lady BLESSINGTON, 288.
Sur Byron à bord de l'*Hercule* : H. N. 109.
Conversation entre Fletcher et le Capitaine Scott : H. N. III, 112.
Sur la sensibilité de Byron : H. N. 122.
Lettre de Byron sur ses revenus : L. J. VI, 252.
Lettre de Byron à Mrs Leigh : L. J. VI, 260.
Sur les rapports de Byron avec le Docteur Kennedy, voir James KENNEDY : *Conversation on religion with Lord Byron*, pages 46, 47, 56, 66, 136, 154, 172.
Lettre de Mavrocordato à Byron : *A Narrative of Lord Byron's Last Journey to Greece*, extracted from the journal of Count Pietro GAMBA, page 295.
Conversation de Byron avec Pietro Gamba : GAMBA, 48.
Lettres de Byron : L. J. VI, 291, 293, 294.

CHAPITRE XXXIV :

Lettre de Byron au Colonel Stanhope : L. J. VI, 2[illegible].
Conversations de Byron avec Pietro Gamba : GAMBA, 122, 123, 121 115.
Querelle entre Byron et le Colonel Stanhope : GAMBA, 138, et H. N 206.
Sur la grandeur d'âme de Byron à ce moment, voir GRIERSON, 199, et H. N. 213.
Arrivée de la lettre de Hobhouse : H. III, 62.
Citation GRIERSON, 199.
Anniversaire de Byron. Poème cité : GAMBA, 127.
Aspect physique de Byron : PARRY, 21.
Lettre de Byron : L. J. VI, 318.
Byron et son chien Lion : PARRY, 75.
Sur la crise d'épilepsie de Byron, voir H. N. 224, et Julius MILLINGEN : *Memoirs of the affairs of Greece, with various anecdotes relating to Lord Byron.*
Lettres de Byron à Mrs Leigh : *Astarté*, 313, et L. J. VI, 330.
Sur la situation à Missolonghi : Dora RAYMOND, 265.
Découragement de Byron : GAMBA, 192.
Opinion de Hobhouse : H. III, 35.
Lettre de Trelawny : H. N. 233.

Dernière promenade à cheval : GAMBA, 249.
Sur la maladie de Byron, voir MILLINGEN, 129 ; GAMBA, 249 ; MILLINGEN, 131.
Conversation de Byron avec Fletcher : H. N. 253
Conversation de Byron avec Parry : PARRY, 121, 122.
Sur la mort de Byron : MILLINGEN, 132 ; H. N. 260 ; PARRY, 126 ; MILLINGEN, 141 ; H. N. 265, 266 GALT, 300, 301 GAMBA, 265

ÉPILOGUE :

Épigraphe : L. J. V, 462.
Lettre de Hobhouse à Byron : C. II, 292, 299.
Hobhouse apprend la mort de Byron : H. III, 38, 39.
Mrs Leigh à Hodgson : HODGSON, II 148, 149.
Effet de la nouvelle en Angleterre : CHEW, 194.
Arrivée du corps : H. III, 65.
La destruction des Mémoires est racontée avec beaucoup de détails dans Hobhouse.
Sur la fin de la vie de Lady Byron, voir E. C. MAYNE. — L. B. 323 400, 401, 402, 405, 413, 414, 393.
Sur la mort de Mrs Leigh, voir *Astarté*, 31, 32.
Sur Ada Byron, voir *Ralph, Earl of Lovelace, a Memoir*, par MARY, Comtesse DE LOVELACE. Voir aussi *The Next Generation*, Épilogue à la *Vie de Lady Byron* d'E. C. MAYNE, écrit par Lady LOVELACE.
Sur Médora Leigh : *Médora Leigh, a history and an autobiography*, édité par C. Mackay, 1869 (British Museum : 10855-bb-15) ; FOX, 48-53 ; L. B. 340-369 ; E. C. M. 327-334. Sur la vie de Médora en France et sur ses enfants, lire ROGER DE VIVIE DE RÉGIE : *Le Secret de Byron*, dont je cite quelques extraits (pages 100, 45, 48, 49, 197, 200, 204).
Sur la fin de Mrs Chaworth-Musters, voir Grantley BERKELEY : *Recollections*.
Sur Theresa Macri, voir l'étude de M. CAMBOROUGLOU.
La lettre de Claire Clairmont à Mary Shelley est citée par CHEW, 151.
Lettre de Lady Caroline Lamb à Medwin : L. J. II, 454.
Sur les dernières années de la Comtesse Guiccioli, voir Lord MALMESBURY : *Mémoires d'un Ancien Ministre*, pages 15, 20, 22, 51.

INDEX

A

Albrizzi (Comtesse), II : 116, 128, 139, 158.
Ali Pacha, I : 168, 169 ; II : 8.
Allegra, II : 141, 142, 143, 145, 150, 162, 166, 167, 176, 177, 179, 202, 203, 206, 216, 217, 218, 219, 220.
Angelo, I : 115, 116, 210 ; II : 56.
Annesley (Lady Catherine), I : 318.
Aucher (Le Père Pascal), II : 118.

B

Baillie (Docteur), II : 44.
Becher (Révérend John T.), I : 122, 124, 125, 126, 139.
Becket (Thomas), I : 17.
Bentham (Jérémie), II : 251, 271, 280, 284, 295.
Benzoni (Comtesse), II : 139, 155, 158, 171.
Beppo, II : 134, 135, 147.
Beresborough (Henrietta Frances Spencer Lady), I : 228, 239, 242, 246, 247, 248, 264.
Beyle (M. de), II : 111, 112, 114.
Biron (Le Maréchal de Biron), I : 34.
Blake (John), I : 19.
Blücher, I : 311 ; II : 36.
Blaquiere (Edward), II : 251, 252, 258, 263, 284.
Blessington (Margaret Power, comtesse de), II : 237, 238, 239, 240, 241, 242, 250, 281.
Blessington (Charles John Gardiner, comte de), II : 237, 238.
Boatswain, le chien, I : 149, 150, 151, 152, 157, 200.
Boleyn (Anne), I : 18, 19.
Bonnparte (Napoléon), I : 68, 137, 219, 241, 307, 311 ; II : 28, 29, 30, 35, 36, 58, 111, 192, 213, 234, 251.
Botzaris (Marco), II : 265, 330.
Bowers (Mr), dit Bodsy, I : 45, 46.
Bowring (John), II : 251, 255.
Brême (Monsignor Ludovic de), II : 110.
Brême (L'abbé Louis de), II : 111, 113.
Broglie (Albertine de Staël, duchesse de), II : 88.
Broglie (Duc de Broglie), II : 88.
Brougham (Henry), I : 141.
Brummell (George), I : 116, 138 ; II : 192.
Bruno (Docteur), II : 258, 259, 289, 290, 297, 298, 299, 300, 311.
Butler (Révérend George), I : 101, 102, 103, 162.
Byron (Sir John), I : 20.
Byron (Rupert), I : 57.
Byron (Le premier Lord), I : 20, 21.
Byron (Le troisième Lord), I : 21.

Byron (Le quatrième Lord), I : 22,
Byron (William, cinquième Lord). «le Mauvais Lord», I : 22, 23, 24, 25, 26, 45, 48, 49, 53, 55, 56, 57, 75, 91, 143, 145, 233.
Byron (L'amiral), « Jack mauvais temps », I : 26, 27.
Byron (Capitaine John), « Jack le Fou », I : 27, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 48, 94, 143, 271.
Byron (Catherine Gordon de Gight, plus tard Mrs), I : 29, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 73, 81, 82, 87, 88, 89, 90, 93, 94, 95, 96, 97, 105, 107, 108, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 122, 123, 126, 128, 139, 140, 142, 143, 144, 145, 151, 153, 155, 156, 159, 163, 165, 177, 180, 181, 189, 193, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 271, 305, 329 ; II : 14, 56, 138, 226, 241, 255.
Byron (George Gordon, sixième Lord), I : 35-351 ; II : 1-331.
Byron (Anne Isabella Milbanke, plus tard Lady), I : 237, 238, 243, 244, 245, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 349, 350, 351 ; II : 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 35, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 63, 84, 86, 87, 99, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 122, 123, 126, 129, 131, 138, 140, 141, 143, 148, 153, 175, 176, 185, 191, 192, 202, 213, 214, 217, 222, 228, 236, 237, 242, 257, 266, 291, 298, 302, 309, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317 319, 320, 329.
Byron (George Anson Byron, plus tard septième Lord), I : 204 ; II : 41, 42, 46, 307, 309, 314.
Byron (Ada), plus tard comtesse de Lovelace, II : 42, 44, 45, 57, 95, 102, 143, 213, 231, 236, 291, 298, 301, 314, 317, 318.

C

Caïn, II : 195, 196, 197, 198, 199, 207, 210, 211.
Carlisle (Frederick Howard, comte de), I : 62, 63, 64, 69, 90, 93, 96, 101, 105, 129, 144, 153, 154, 159.
Carmarthen (Amelia d'Arcy, baronne Conyers, marquise de), I : 28, 37.
Carmarthen (Francis Godolphin, marquis de), plus tard duc de Leeds, I : 28.
Castlereagh (Lord), II : 36, 167.
Charles Ier Stuart, I : 20.
Charles II, II : 21.
Charlotte (La Reine), femme de George III, I : 272, 273, 307.
Charlotte (La Princesse), fille du Prince Régent, I : 221.
Chaworth (Les), 21, 57, 75, 76, 77.
Chaworth (Mr), 22, 23, 24, 74.
Chaworth (Mary Ann), plus tard Mrs Chaworth-Musters, I : 74-80, 82, 87, 88, 92, 96, 97, 98, 105 111, 119-121, 146, 147, 149, 161, 201, 209, 216, 226, 236, 240, 287, 297, 298, 299, 304, 330, 338, 350 ; II : 31, 32, 56, 80, 84, 212, 313, 324.
Childe Harold, I : 162, 169, 174, 180, 194, 195, 196, 201, 202, 205, 207, 210, 217, 220, 221, 223, 237, 251; 255, 260, 277, 278, 281, 295, 309

II : 17, 72, 73, 83, 91, 94, 127-134, 137, 170, 183, 230, 244, 250, 299.
Clairmont (Claire), II : 62, 63, 76, 77, 78, 90, 91, 92, 141, 142, 150, 202, 211, 216, 217, 218, 219, 313, 325.
Clare (Lord), I : 84, 86, 100, 112, 124, 159 ; II : 207.
Claughton (Mr), 256, 257, 317, 320.
Clermont (Mrs), I : 350 ; II : 42, 58, 122.
Cogni (Margarita), II : 135, 138, 139, 145, 151.
Colocotronis, II : 250, 251, 265, 288.
Le Corsaire, I : 293, 300, 301, 302, 303, 307, 309, 324 ; II : 58, 84, 146, 189.

D

Dallas (Robert C.), I : 130, 131, 152-155, 159, 160, 190, 193-196, 198, 201, 202, 210, 216, 217, 221, 222, 223, 234.
Davies (Scrope), I : 138, 141, 142, 156, 165, 205, 331 ; II : 65, 67, 91, 92, 93, 95, 192.
Delawarr (Lord), I : 84, 92, 100, 112, 120, 124, 160.
Devonshire (Georgiana, duchesse de), I : 228.
Devonshire (Elizabeth, duchesse de), I : 223, 241, 244, 245.
Don Juan, II : 146, 148, 150, 151, 165, 170, 183, 186, 194, 195, 203, 221, 229, 235, 242, 245, 246, 247, 256, 272.
Dorset (Le duc de), I : 84, 124.
Drury (Docteur), I : 66, 67, 69, 70, 71, 81, 84, 35, 92, 101, 103, 104.
Drury (Mark), 101, 102.
Drury (Henry), I : 130 ; II : 328.
Duff (Mary), I : 52, 53, 57, 78, 96, 295 ; II : 326.

E

Eddleston, I : 112, 124, 133, 134, 181, 202 ; II : 56, 266, 326.
Edimbourg (La Revue d'), I : 139, 140, 142.
Elphinstone (Miss), I : 237, 319 ; II : 60, 67.

F

Fiancée d'Abydos (La), I : 293, 306.
Fletcher (William), I : 162, 165, 166, 169, 170, 171, 173, 179, 182, 184, 186, 189, 205, 240, 252, 305, 350 ; II : 37, 51, 63, 65, 74, 109, 110, 127, 139, 143, 144, 145, 154, 192, 203, 211, 231, 234, 259, 262, 276 277, 289, 298, 299, 300-303, 306-308, 311-314, 329.
Forbes (Lady Adelaïde), I : 319 ; II : 128.
Fox (Charles John), I : 109, 115.

G

Galles (S. A. R. le Prince de), plus tard Prince Régent, I : 115, 221, 228, 246, 247, 276, 277, 307, 311.
Gamba (Comte Ruggiero), II : 173, 176, 183, 184, 186, 188, 201, 206, 210, 212, 222, 229, 230, 256.
Gamba (Comte Pietro), II : 178, 186, 188, 200, 201, 206, 210, 212, 222, 223, 229, 242, 248, 257-261, 264, 266, 272, 275, 276, 278, 279, 283, 286, 287, 288, 293, 295, 296, 299, 301, 307.
Le Giaour, I : 278, 301, 324.
Giraud (Nicolo), I : 181, 182, 186, 205 ; II : 119, 326.
Glennie (Docteur), I : 62, 63, 64.

Glenarvon, II : 89. 90, 257.
Gordon de Gight (Les), I : 29, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 44, 47, 51, 103 ; II : 41.
Gordon (Alexander), I : 129.
Gordon (Duchesse de), I : 129.
Gray (May), I : 37, 38, 39, 43, 44, 46, 47, 50, 54, 56, 58, 59, 60, 61, 62 ; II : 125.
Gray (Agnès), I : 37.
Grey de Ruthyn (Lord), I : 73, 74, 82, 87, 93, 144.
Guiccioli (Teresa Gamba, comtesse), II : 155-158, 160, 161, 162, 164, 165, 168, 169, 170, 171, 173, 174-179, 183-186, 188, 194, 201, 202, 203, 205, 206, 207, 211, 212, 215, 218, 219, 221, 222, 223, 225, 228, 230, 231, 233, 234, 241, 254, 256, 257, 258, 326, 327, 328, 329.
Guiccioli (Comte), II : 155, 156, 157, 158, 160, 161, 167, 169, 173, 176, 178, 179, 182, 183, 184, 256, 257.

H

Hanson (John), I : 35, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 67, 81, 82, 93, 95, 96, 101, 110, 113, 139, 143, 144, 145, 151, 155, 185, 196, 197, 210, 256, 317, 336, 337, 346 ; II : 53, 63, 152, 153, 234, 312.
Harley (Lady Charlotte), I : 260, 320.
Harness (William), I : 69, 205.
Heathcote (Lady), I : 265.
Henry II, I : 17.
Henry VIII, I : 18, 19, 20, 109.
Heures d'Oisiveté, I : 127, 128, 130, 137, 139, 141, 153.
Hints from Horace, I : 193, 196.
Hobhouse (John Cam), I : 136-138, 141, 142, 148, 149, 152, 153, 157, 161-163, 166, 167, 169, 172-176, 178, 179, 180, 182, 184, 189, 193, 199, 200, 205, 213, 223, 242, 256, 310, 311, 312, 314, 331, 337, 338, 339, 347, 348, 349, 350, 351 ; II : 7, 28, 29, 31, 35, 36, 37, 42, 43, 54, 63, 64, 65, 66, 67, 74, 81, 91, 93-97, 101, 109, 111, 112, 114, 116, 130, 132, 135, 136, 137, 142, 144, 157, 166, 192, 200, 227, 231, 232, 251, 252, 255, 260, 282, 284, 293, 305, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 329.
Hodgson (Francis), I : 142, 162, 177, 190, 200, 205, 206, 207, 209, 211, 301 ; II, 53, 308, 313.
Holderness (Lady), I : 34, 89, 90.
Holland (Lord), I : 109, 216, 224 ; II : 59.
Holland (Lady), I : 139, 217, 306.
Hoppner (Richard Belgrave), II : 137, 150, 160, 179.
Hughes (Sir John), II : 320, 321, 322.
Hunt (Leigh), I : 132, 277 ; II : 30, 63, 205, 222-229, 231-234, 258.
Hunt (Marianne Leigh), II : 222, 223, 228, 230.

J

Jackson (John), « Gentleman Jackson », I : 115, 116, 132, 145, 296, 338 ; II : 56, 329.
James II, I : 29.
Jersey (Lady), I : 212, 237, 257 ; II : 60, 179.

K

Kennedy (Docteur James), II : 267, 268, 269. 270.
Kinnaird (Douglas), I : 338, 339, 345 ; II : 21, 28, 31, 62, 92, 134, 138, 142, 171, 232, 251, 252, 307, 309, 310, 312.

L

Lamb (Lady Caroline Ponsonby, plus tard Lady Caroline), I : 218, 224, 225, 226, 227, 229, 230-253, 260-263, 265-267, 274, 280, 287, 288, 304, 306, 312, 314, 342, 345, 349 ; II : 9, 31, 32, 36, 40, 43, 52, 89, 90, 103, 122, 152, 156, 185, 191, 202, 212, 257, 310, 313, 314, 325, 326, 327.
Lamb (L'Honorable William), I : 228, 230, 231, 232, 233, 235, 241, 242, 246, 250, 264, 266 ; II : 9, 51, 43, 89, 313, 325, 326, 327.
Lara, I : 314 ; II : 146.
Lavender, I : 60, 61, 62.
Leacroft (Julia), I : 123, 125, 126, 128.
Leeds (Le duc de), I : 90, 91, 273.
Leigh (Frances Byron, Mrs Charles), I : 40, 41, 47, 48, 91.
Leigh (Le colonel George), I : 91, 92, 93, 158, 203, 269, 270, 276 ; II : 23, 41, 46, 107.
Leigh (L'Honorable Auguste-Mary Byron, plus tard Mrs), I : 28, 34, 89, 90, 95, 97, 98, 103, 114, 158, 159, 190, 203, 204, 269-280, 286, 287, 293, 294, 297, 299, 300, 303-306, 311-313, 316, 328-330, 332, 335, 338, 342, 345, 347, 348 II : 7, 15, 16, 17, 21, 23-28, 32-34, 39-42, 45, 46, 50, 51-53, 60, 61, 71, 75, 84-86, 92, 93, 95-109, 111, 122, 123, 125, 126, 163, 164, 174, 175, 176, 185, 186, 192, 214, 261, 266, 269, 291, 302, 307-312, 314, 316, 317, 318, 319, 322, 328.
Leigh (Elizabeth-Médora), I : 312 ; II : 24, 318, 319, 320, 321, 322, 323.
Leigh (Georgiana), plus tard Mrs Trevanion, II : 318.
Leigh (Emily), II : 316.
Le Mann (Docteur), II : 44, 48.
Leveson-Gower (Lady Charlotte), I : 319, 328.
London (Docteur), I : 18, 19.
Long (Edward Noel), I : 84, 105, 111, 152 ; II : 138, 191, 226.
Loukas, II : 266, 276, 326.
Luriottis, II : 251, 252, 301.
Lushington (Docteur Stephen), II : 49, 53, 102.
Lytton (Edward Bulwer), II : 309, 326, 327.

M

Macri (Mme Theodora), I : 174, 182.
Macri (Theresa), I : 174, 175, 182 ; II : 324, 325.
Manfred, II : 98, 99, 100, 101, 123, 124, 125, 126, 128, 146, 170, 195, 253.
Marie, plus tard Sœur Saint-Hilaire, II : 318, 319, 320, 321, 322, 323.
Matthews (Charles Skinner), I : 135, 136, 137, 142, 156, 157, 161, 199, 200, 202, 234 ; II : 56, 226.
Mavrocordato (Prince), II : 211, 216. 248, 250, 271, 272, 273, 275, 276, 278, 280, 286, 288, 295, 300, 306.
Medwin (Thomas), II : 212, 213, 214, 225, 248, 325, 326.
Melbourne (Elizabeth Milbanke, vicomtesse), I : 227, 231, 234, 235, 242, 243, 246, 248, 249-254, 260-265, 268, 275, 277-280, 282, 284, 290, 292, 294, 297, 299, 303, 304, 306, 318, 320, 321, 322, 324, 325, 326, 331, 334, 341, 343 ; II : 18, 19, 31, 43, 50, 52. 60, 80, 140.
Melbourne (Peniston Lamb, vicomte), I : 228, 246.
Milbanke (Lady), plus tard Lady

Noel, I : 251, 332, 341, 346, 348, 350, 351 ; II : 38, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 53, 55, 213, 214.
Milbanke (Sir Ralph), plus tard Sir Ralph Noel, I : 332, 336, 340, 346, 348, 349, 351 ; II : 7, 20, 38, 45, 47, 48, 49, 50.
Millingen (Docteur Julius), II : 289, 290, 297, 299, 300, 306.
Moore (Thomas), I : 87, 92, 129, 153, 211, 212, 213, 214, 223, 224, 227, 238, 242, 277, 317, 318, 331, 338, 339, 344 ; II : 21, 22, 66, 115, 117, 120, 121, 128, 138, 170, 171, 172, 175, 205, 227, 232, 237, 248, 272, 273, 282, 310, 311, 324.
Mule (Mrs), I : 273, 310.
Murray (Joe), I : 26, 56, 57, 91, 139, 145, 149, 150, 151, 162, 165, 197, 205.
Murray (John), I : 210, 214, 217, 263, 307 ; II : 34, 37, 38, 55, 63, 72, 75, 115, 126, 128, 153, 165, 166, 172, 176, 205, 214, 232, 310, 311.
Musters (Jack), I : 79, 80, 97, 146, 147, 216, 297 ; II : 324.

N

Napier (Colonel Charles), II : 263, 265, 271.
Nathan (Isaac), II : 20, 63, 64.
Noel (Révérend Thomas), I : 348, 350, 351.

O

Odysseus, II : 250, 251, 265, 295.
Orsay (Comte Alfred d'), II : 237, 238, 242.
Oxford (Jane Elizabeth Scott, comtesse d'), I : 257, 258, 259, 260, 261, 263, 264, 265, 267, 268, 269, 274, 342 ; II : 17, 89, 213.
Oxford (Edward Harley, comte d'), I : 258, 259, 261, 267, 268, 269.

P

Parisina, II : 31.
Parker (Margaret), I : 64, 65, 71, 72, 78, 106, 111, 236 ; II : 56, 326.
Parry (William), II : 284, 285, 286, 287, 289, 292, 293, 294, 297, 298, 299, 300, 306, 330.
Paterson, I : 40 ; II : 127.
Peachey (John), I : 71, 106, 111, 152, II : 219.
Peel (Sir Robert), I : 69, 70.
Pigot (Elizabeth), I : 88, 118, 120, 121, 124, 126, 128, 129, 134, 222.
Pigot (John), I : 87 117, 118, 123, 125, 198.
Polidori (Docteur), II : 63, 64, 65, 66, 72, 73, 74, 76, 81, 95, 112, 214.

R

Robertson (Révérend Frederick), II : 315, 316, 317.
Rogers (Dummer), I : 60, 61.
Rogers (Samuel), I : 211, 212, 213, 214, 217, 218, 224, 227 ; II : 59, 208.
Romilly (Sir Samuel), II : 49, 102, 140, 141.
Rushton (Robert), I : 162, 165, 199, 205.
Russell (Lord John), I : 86 ; II : 170.

S

Sardanapale, II : 195, 196.
Scott (Sir Walter), II : 34, 113, 162, 199.

Segati (Marianna), II : 116, 119, 120, 121, 127, 130, 135, 136, 137, 144, 169.
Sheley (Percy Bysshe), II : 76, 77, 78, 79, 80-83, 91, 94, 125, 132, 141, 142, 143, 150, 151, 202-208, 210, 211, 212, 214, 215, 218, 219, 221, 222-227, 233, 240, 244, 309.
Shelley (Mary Godwin, plus tard Mrs), II : 76, 77, 78, 81, 141, 151, 204, 206, 211, 212, 214, 225, 229, 231, 232, 313, 325.
Smith (Mrs Spencer), I : 167, 168.
Staël (Mme de), I : 271, 296 ; II : 86, 88, 89, 94, 110, 113, 116, 168.
Stanhope (Colonel), II : 27, 271, 272, 276, 277, 279, 280, 281, 283, 286, 288, 289, 292, 293, 294, 295, 305, 311.
Stanhope (Lady Hester), I : 183, 236.

T

Taillefer (Jean-Louis), II : 320, 321, 322.
Taillefer (Elie), II : 321, 322, 323.
Tita, II : 145, 171, 222, 258, 259, 277, 289, 293, 299, 300, 301, 303, 329.
Thorwaldsen, II : 128.
Trelawny (Edward John), II : 214, 215, 223, 225, 230, 249, 251, 259, 261, 265, 281, 295.
Trevanion (Henry), II : 318, 319 322.

V

Villiers (L'Honorable Mrs George), II : 104, 105, 106, 107, 108, 126.

W

Webster (Lady Frances), I : 281, 282, 283-294, 296, 297, 299, 303 318, 327 ; II : 17, 18, 36, 73.
Webster (James Wedderburn), I : 281, 282, 284, 285, 288, 289, 290, 292.
Wellington (Duc de), I : 314 ; II : 36, 73, 245, 330.
Wentworth (Lord), I : 336 ; II : 38. 56, 214.
Wildman (Thomas), I : 84, 102, 105, 111, 152 ; II : 138, 313.
Williams (Mrs), I : 65 ; II : 15, 213, 260, 297.
Williams (Capitaine), II : 211, 224.
Williams (Jane), II : 225.
Wingfield, I : 84, 202.
Wordsworth (William), I : 142; II : 83, 92, 309.

Z

Zambelli (Lega), II : 233, 277

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE (*suite*)

XXIII. — La lune de mélasse..... 7
XXIV. — 13 Piccadilly..... 29
XXV. — Il y a un an, femme affectueuse.. 46

TROISIÈME PARTIE

XXVI. — Cortège d'un Cœur sanglant..... 71
XXVII. — Avalanches 93
XXVIII. — La ville-fée du cœur..... 115
XXIX. — Palazzo Mocenigo 144
XXX. — Cavalière servante 154
XXXI. — Arsenal au palais Guiccioli..... 178
XXXII. — Naufrages 210
XXXIII. — Un gentleman nostalgique 230
XXXIV. — Le héros et le soldat..... 249
XXXV. — Hamlet et Don Quichotte 275

ÉPILOGUE 305
CHRONOLOGIE..... 333
SOURCES..... 345
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS..... 355

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 29 JANVIER 1930
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

S^te A^me des Automobiles PEUGEOT
68 à 104, Quai de Passy